



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

### Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

### About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



## A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

## Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

## À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

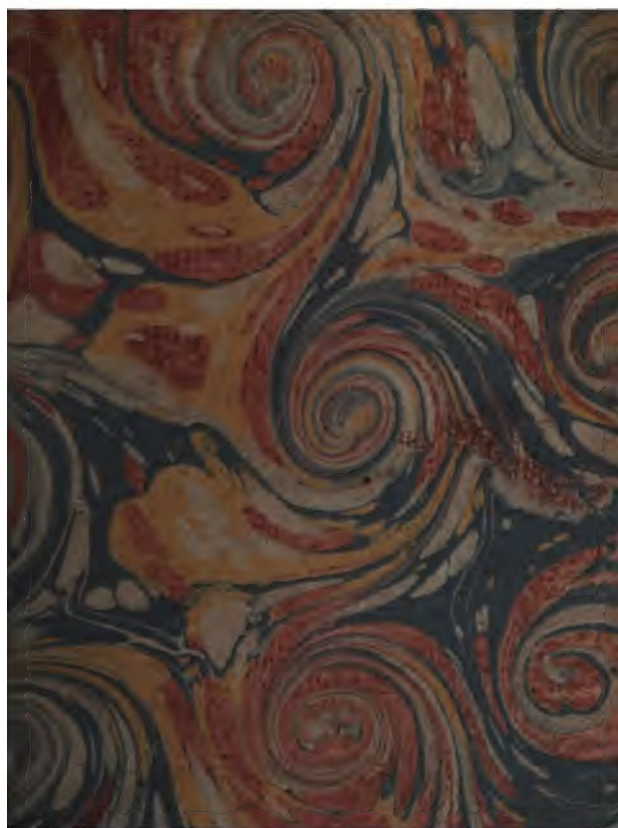




UNS. 104 E. 7







1.800

L' H O M M E  
M O R A L.

THE OFFICE

OF THE

L'HOMME MORAL;  
OU  
LES PRINCIPES DES DEVOIRS;  
SUIVIS  
D'UN APPERÇU  
SUR LA CIVILISATION.

PAR M. LEVESQUE.

Quatrieme Edition , corrigée & augmentée.



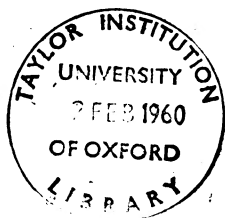
A PARIS;

Chez DE BURR l'aîné, Libraire, Quai des Augustins,

M. DCC. LXXXIV.

*Avec Approbation & Privilege du Roi.*





---

## P R É F A C E.

---

**L**ES trois éditions de l'*Homme Moral* qui se sont succédées dans le cours de l'année 1775, qui portent toutes le nom d'Amsterdam, & dont les exemplaires sont rares, du moins en France, ont été faites loin des yeux de l'Auteur qui étoit alors à Saint-Petersbourg; une seule avait été entreprise de son aveu. On trouve dans toutes des fautes d'impression difficiles à corriger, & qui détruisent le sens ou qui n'en forment aucun. L'Auteur en avait à se reprocher de plus graves à lui-même. Pressé par un Voyageur qui offroit de se charger du manuscrit, engagé à saisir cette occasion parcequ'il n'espéroit pas en trouver d'autres, il ne s'étoit pas

vi      P R É F A C E.

donné le temps de méditer assez toute l'étendue de son sujet pour s'appercevoir qu'il manquait encore quelques chapitres à son Ouvrage , & que quelques autres n'avaient pas leur juste étendue.

De deux éditions furtives, celle dont l'Auteur a le plus à se plaindre a été annoncée comme une édition corrigée & considérablement augmentée. C'était un leurre qu'on offrait au public & un exemple du brigandage des contrefacteurs. L'Editeur était obligé de remplir la promesse qu'il avait faite , dans le titre , de donner des corrections & des augmentations. Comme il n'avait aucune correspondance avec l'Auteur, il prit le parti de changer quelques mots dans le texte, d'en dénaturer quelquefois le sens , d'y coudre rare-

## P R É F A C E. vij

ment des phrases entieres ; mais très souvent des membres de phrases. Tantôt ces additions contredisent les principes de l'Auteur ; tantôt elles ne font que répéter ce qu'il a dit : plusieurs pêchent contre la langue ou contre la vérité ; d'autres ne font qu'arrêter & distraire l'attention du lecteur , ou fatiguer son oreille après une période terminée.

On a fait précéder tout cela d'une introduction dans laquelle on semble supposer que l'Auteur parle lui-même , quoiqu'il ne l'ait connue que quatre ans après la publication. On lui fait dire que son livre doit être regardé comme le Code de l'humanité , ce qui ferait dans sa bouche d'un orgueil insupportable. Enfin on paraît quelquefois s'y jouer de la morale ;

viii      P R É F A C E.

ce qui est non seulement scandaleux, mais absurde, à la tête d'un livre écrit pour la faire aimer.

Cette édition, que nous croyons devoir dénoncer au public, est du petit format *in-8°*, & contient 318 pages, non compris l'introduction & la table des chapitres.

L'édition que nous offrons aujourd'hui au Public est donc la première qui ait été faite sous les yeux de l'Auteur. Il a revu son Ouvrage avec soin; il a retranché tout ce qui lui a paru long, systématique, superflu, ou susceptible d'une interprétation contraire à ses sentiments; il a supprimé d'anciens chapitres, en a composé de nouveaux, & a fait à presque tous les autres des additions essentielles.

Nous ajouterons un mot pour



# P R É F A C E. ix

écarter de l'Auteur le soupçon de plagiat. Plusieurs passages de son livre se trouvent dans un Ouvrage très célèbre : mais il faut observer que l'*Homme Moral* a paru en 1775, & que les passages dont il s'agit ne se lisent que dans la dernière édition de l'*Histoire Philosophique & Politique des Etablissements dans les deux Indes*, faite en 1780. L'Auteur de l'*Homme Moral* serait flatté de croire que M. Raynal s'est rencontré plusieurs fois avec lui pour la pensée & pour l'expression : mais peut-être l'éloquent & profond Historien des Etablissements dans les Indes aura-t-il fait quelques extraits de l'*Homme Moral*, & les retrouvant, quatre ou cinq ans après, écrits de sa main, il aura cru qu'ils étaient de lui, & les aura employés comme

**XI PRÉFACE.**

son bien propre. C'est une erreur dans laquelle risquent de tomber les Ecrivains qui font des extraits : car on ne reconnaît pas toujours aussi aisément les pensées que son écriture. Nous sommes loin d'accuser de plagiat un Auteur capable ,

---

**L'HOMME MORAL.**

*Chapitre IV de toutes les éditions.*

- En effet , l'homme en société n'est plus rien par lui-même. Fort comme citoyen , parceque tous ceux qui l'entourent lui servent d'appui ; comme homme , il ne peut se soutenir par sa propre puissance .... Il doit ses jouissances , ses forces , ses possessions , & jusqu'à son existence , au corps politique auquel il est associé.

## P R É F A C E. xj

comme M. Raynal, d'embellir tout ce qu'il daignerait emprunter.

Nous allons rapporter les passages qui se trouvent les mêmes dans les deux Ouvrages, ou qui ne diffèrent que par quelques changements de mots.

---

## HISTOIRE PHILOSOPHIQUE

*Des établissemens dans les deux Indes.*

T. IV, p. 691 & 692 de l'édition-4°. de l'année 1780. T. X, p. 450 & suiv. de l'édition-8°.

C'EST tout le contraire pour celui qui vit dans l'état social. Il n'est rien par lui-même ; c'est ce qui l'entoure qui le soutient. Ses possessions, ses jouissances, ses forces & jusqu'à son existence, il doit tout au corps politique auquel il appartient.

Les maux de la société deviennent communs au citoyen. Nulle partie de l'édifice ne peut s'écrouler, qu'il ne risque d'être écrasé sous sa ruine. L'injustice qu'il commet le menace d'une injustice qu'il aura à supporter. S'il se livre au crime, d'autres pourront devenir également criminels; & qui peut l'assurer de n'être pas leur victime? Il doit donc tendre constamment au bien général, puisque c'est de ce bien que dépend celui des particuliers.

Si un seul prétend se dispenser de travailler à l'avantage public, pour ne s'occuper que de ses propres avantages, de sa propre satisfaction; s'il veut s'exemter du devoir commun parce que les actes d'un particulier doivent avoir peu d'influence sur les actes de tous: les autres pourront s'exemter de même de devoirs importuns . . . . .  
 . . . Ils sont tour à tour & bourreaux & victimes . . . Chacun nuit & reçoit des dommages, dépouille & est dépouillé, frappe & est frappé; & l'on ne voit plus

Les maux de la société deviennent les maux du citoyen. Il court risque d'être écrasé, quelque partie de l'édifice qui s'écroule. L'injustice qu'il commet le menace d'une injustice semblable. S'il se livre au crime, d'autres peuvent devenir criminels à son préjudice. Il doit donc tendre constamment au bien général, puisque c'est de cette prospérité que dépend la sienne.

Qu'un seul s'occupe de ses intérêts sans s'embarrasser de l'intérêt public, qu'il s'exemte du devoir commun, sous prétexte que les actions d'un particulier ne peuvent avoir une influence marquée sur l'ordre général, d'autres auront des volontés aussi personnelles.

Alors tous les membres de la société seront tour à tour bourreaux & victimes. Chacun nuira & recevra des dommages, chacun dépouillera & fera dépouil-



qu'un état de guerre de tous contre tous.

Ainsi c'est avec la société que commença le devoir.

On peut le définir l'observation rigoureuse de ce qui est utile à la société. Cette courte définition renferme toutes nos obligations & la pratique de toutes les vertus, puisqu'il n'en est aucune qui ne soit utile au corps social : elle exclut tous les vices, puisqu'ils sont tous dangereux.

.... Des hommes vicieux, & en même temps pitoyables raisonneurs, s'affermirent dans leur mépris pour les vertus qui les condamnent, parceque ce sont, disent-ils, des institutions de convenance .....

... Tu y vis, misérable, dans cette société, tu jouis des avantages qu'elle te procure, tu aimes à les recueillir en refusant d'y contribuer; si elle te rejetait, tu cesserais d'être; & tu dédaignes ce qui lui est convenable, ce sans quoi elle ne pourrait se maintenir .....

lé; chacun frappera & sera frappé : ce sera un état de guerre de tous contre tous.

Ainsi ce fut avec la société que commença le devoir.

Le devoir peut être défini l'obligation rigoureuse de faire ce qui convient à la société. Il renferme la pratique de toutes les vertus, puisqu'il n'en est aucune qui ne soit utile au corps politique; il exclut tous les vices, puisqu'il n'en est aucun qui ne soit nuisible.

Ce serait raisonner pitoyablement que de se croire en droit de mépriser, avec quelques cœurs pervers, toutes les vertus, sous prétexte qu'elles ne sont que des institutions de convenance.

Malheureux, tu vivrais dans cette société qui ne peut subsister sans elles, tu jouirais des avantages qui en sont le fruit, & tu te croirais dispensé de les pratiquer, même de les estimer!

... Que serait-elle (la vertu) si elle était absolue & sans aucune relation aux avantages des hommes ... Aurait-on accordé ce beau nom à des actes stériles ?

*Chapitre XXV des éditions de 1775.*

*(Chapitre XXVI de la présente édition.)*

L'AMITIÉ n'est pas précisément un devoir, car il faut qu'un devoir puisse se commander.

Elle offre une union encore plus resserrée que celle des membres politiques.

Ne fait-on pas qu'elle exige des déférences réciproques, des conseils dans les conjonctures difficiles, des consolations dans les malheurs, de l'appui dans les démarches, des secours dans l'infortune, une sensibilité également partagée ?

... Nous exagérons ce sentiment... Nous le faisons consister dans un parfait abandon de soi-même, dans une entière renonciation à ses intérêts les plus chers,

Eh ! quel pourrait être leur objet , si elles étaient sans relations avec les hommes ? Eût-on accordé ce beau nom à des actes purement stériles ?

*Tome IV , page 23 , de l'édition in-4°.*

*Tome VIII , pages 43 & 44 , de l'édition in-8°.*

L'AMITIÉ n'est pas précisément un devoir , puisqu'on ne peut la commander : mais c'est une union plus agréable , plus tendre & même plus forte que celles qui sont formées par la nature ou par les institutions sociales.

Tous ceux que ce sentiment délicieux a rapprochés s'accordent réciproquement des conseils dans les conjonctures difficiles , des consolations dans les malheurs , de l'appui dans les démarches , des secours dans l'infortune.

Loin de chercher à diminuer les obligations de cette vertu , l'imagination se plaît à les exagérer. On veut qu'elle ne puisse pas exister sans un parfait aban-

L'amitié est un sentiment exquis, & ne semble pas faite pour tous les hommes. Il en est beaucoup qui, par la fêcheresse, la froideur & la rudesse de leur caractère ne peuvent ni l'éprouver ni la faire naître.

La richesse suffit au riche. Il n'a plus que le sentiment de son opulence actuelle, le desir de l'augmenter & la crainte de la perdre.

Il faut à l'homme puissant des esclaves qui tremblent sous son pouvoir, des adulateurs dont l'œil faussement timide n'ose s'élever jusqu'à lui, des âmes avilies qui implorent sa protection dédaigneuse.

Quel appât trouveraient-ils à des plaisirs, que de pauvres honnêtes gens peuvent goûter comme eux ?



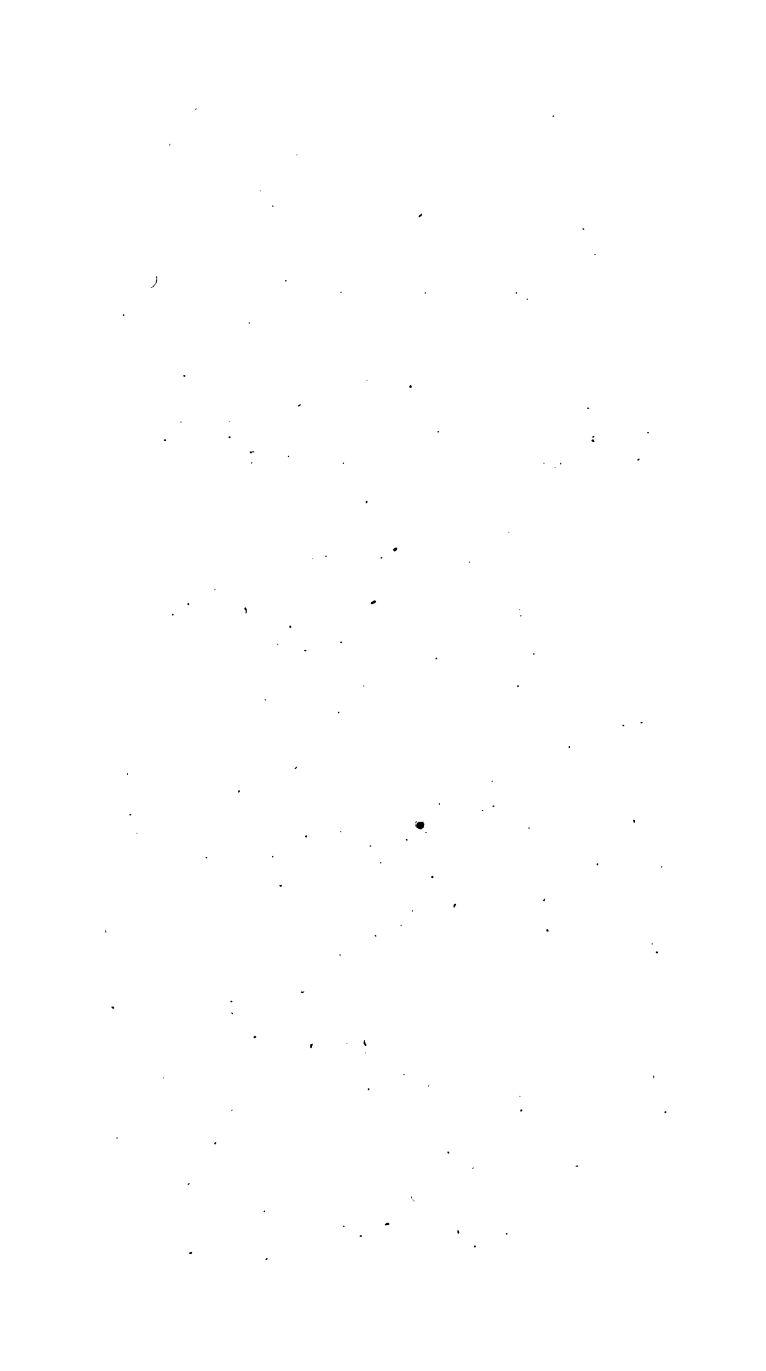
don de soi-même , sans une entière renonciation à ses intérêts personnels en faveur de la personne véritablement chérie.

Il n'est pas donné à tous les hommes de jouir des douceurs de l'amitié. Plusieurs à raison de la froideur & de la sécheresse de leur caractère , ne peuvent ni l'éprouver ni la faire naître.

Comment entrerait-elle dans le cœur du riche ? Il n'est touché que de son opulence actuelle , du desir de l'augmenter , de la crainte de la perdre.

Il ne faut au puissant que des adulateurs dont l'œil timide n'ose s'élever jusqu'à lui , des ames avilies qui implorent bassement sa protection.

Quel appât pourrait-il goûter dans une communication intime , que la dernière classe des citoyens pourrait goûter aussi-bien ou mieux que lui ?



---

# TABLE

## 5 CHAPITRES;

---

### L'HOMME MORAL.

PREMIER. PREMIER principe de la Morale connu,	page 1
II. L'homme sauvage.	4
III. L'homme en société,	12
IV. Des devoirs du Citoyen en gé- néral,	15
V. Fondements de la société,	24
VI. Les hommes sont-ils naturelle- ment méchants ?	27
VII. Gouvernement,	37
VIII. Egalité,	57
IX. Loix,	66
X. Le Prince,	74
XI. Justice,	80
XII. Religion,	88
XIII. Population,	105
XIV. Amour,	109
XV. Polygamie ;	111
XVI. Encouragement du mariage,	116
XVII. Adultère,	118
XVIII. Des suites de l'adultère,	122
XIX. Chasteté,	131
XX. Choix des époux,	137

CHAP. XXI. Inceste ,	page 140
CHAP. XXII. Devoirs des époux ,	144
CHAP. XXIII. Première nourriture des en- fants ,	153
CHAP. XXIV. Education ,	167
CHAP. XXV. Devoirs des enfants ,	204
CHAP. XXVI. Amitié ,	213
CHAP. XXVII. Gloire, estime, mépris, op- probre ,	229
CHAP. XXVIII. Bienfaisance ,	233
CHAP. XXIX. Reconnaissance ,	239
CHAP. XXX. Obstacles à la bienfaisance ,	241
CHAP. XXXI. Avarice ,	246
CHAP. XXXII. Humanité ,	251
CHAP. XXXIII. Luxe ,	255
CHAP. XXXIV. Aumône ,	266
CHAP. XXXV. Principe des passions ,	271
CHAP. XXXVI. Passions ,	277
CHAP. XXXVII. Compassion ,	295
CHAP. XXXVIII. Courage ,	302
CHAP. XXXIX. Courage dans le malheur ,	310
CHAP. XL. Courage dans les douleurs ,	312
CHAP. XLI. Courage contre la mort ,	315
CHAP. XLII. Duel ,	318
CHAP. XLIII. Suicide ,	335
CHAP. XLIV. Courage dans le commerce ordinaire de la société ,	336
CHAP. XLV. L'homme avec lui-même ,	351
CHAP. XLVI. Bonheur ,	357
CHAP. XLVII. Desirs, espérance ,	364

DES CHAPITRES. xxlij

CHAP. XLVIII. Plaisir, page 371

CHAP. XLIX. Volupté d'Epicure, 376

APPERÇU SUR LA CIVILISATION.

CHAP. I. L'homme considéré dans l'état le plus brut, 394

CHAP. II. Commencement d'un langage, 399

CHAP. III. L'homme brut considéré par rapport au moral & à l'industrie, 405

CHAP. IV. Qualités de l'esprit chez les sauvages, 416

CHAP. V. Idées surnaturelles des sauvages, 418

CHAP. VI. Faible population des sauvages, 427

CHAP. VII. Style énergique des sauvages, 432

CHAP. VIII. Quand commence l'amour de la patrie, 435

CHAP. IX. Hospitalité en honneur chez les sauvages, 438

CHAP. X. La guerre a pris naissance chez les sauvages, 441

CHAP. XI. Manière dont les sauvages font la guerre, 442

CHAP. XII. Défaut de Gouvernement chez les sauvages, 454

CHAP. XIII. Formation des grands Etats, 458

CHAP. XIV. Causes des divers gouvernements, 464

CHAP. XV. Origine de l'esclavage & du despotisme, 469

CHAP. XVI. On ne peut faire passer subitement un peuple de la servitude à un gouvernement modéré ;	page 473
CHAP. XVII. L'esprit national règle la législation,	479
CHAP. XVIII. Influence de la culture des terres sur les progrès de l'esprit,	482

[*Fin de la Table des Chapitres.*



# L' H O M M E M O R A L.

---

## CHAPITRE PREMIER.

*Premier principe de la Morale mal connu.*

LES anciens philosophes ont cultivé la Morale, & en ont fait souvent le sujet de leurs écrits. Leurs maximes ont mérité l'admiration de la postérité. Ils ont très bien établi les devoirs de l'homme ; mais ils n'ont pas remonté à leur source : ils nous ont appris ce que nous devons faire ; mais ils n'ont pas dit pourquoi nous y étions obligés : ils voulaient régir le citoyen ; mais ils n'ont pas aperçu que le principe de toutes ses obligations

A

se trouvait dans les rapports qu'il a contractés avec ses semblables, dès le moment qu'il s'est uni avec eux par les liens de la société.

Aussi, quoique leurs écrits soient remplis de sentences sublimes, il manque encore quelque chose à leur utilité : car nous ne nous soumettrons pas aisément, sur la simple assertion du moraliste, à la gêne que la morale nous impose. Si vous voulez me plier au joug, donnez-moi des motifs qui me déterminent à le subir.

Le seul moyen de remonter à la source de nos devoirs, c'est de prendre l'homme sortant des mains de la nature, & de le suivre jusqu'à l'état social. C'est dans son passage à ce nouvel état, que nous verrons naître ses obligations.

Notre religion nous apprend que le Créateur instruisit l'homme qu'il venait de former. Mais qu'il nous soit permis, pour mieux connaître la nature de l'homme, de mettre à l'écart les moyens surnaturels dont il fut aidé, & de le confi-



dérer dans l'état où il se fût trouvé; s'il eût été abandonné à lui-même : car un miracle ne peut nous faire connaître la nature.



---

## CHAPITRE II.

### *L'Homme sauvage.*

**L'**HOMME a la faculté d'acquérir des perfections, des qualités nouvelles; mais l'homme de la nature ne possède encore que bien peu de qualités apparentes qui le rendent supérieur aux autres animaux.

Pressé par la faim, il court sur la terre, il plonge dans les fleuves, il monte sur les arbres pour trouver quelque proie. Ses besoins satisfaits, il est tranquille, ne pense point, ne prévoit rien, & s'endort.

Plaçons l'homme isolé sous un de ces climats où le froid glace les fleuves pendant une partie de l'année, où les animaux se cachent ou s'éloignent d'une terre couverte d'une couche épaisse de neige durcie par les frimas : alors le sauvage est souvent plusieurs jours sans trouver de quoi satisfaire la faim qui le dévore ; quelquefois ses recherches sont tout à-fait inutiles : il se tue par les peines mêmes qu'il se donne pour conser-

ver sa vie ; il tombe épuisé , languit , & s'éteint.

Quelle que soit la terre qu'il habite , souvent poursuivi par les animaux carnaciers , si quelque arbre ne lui offre point un asyle , si en fuyant il est atteint dans sa course , il est forcé de livrer un combat. Heureux s'il est vainqueur ; peu malheureux s'il succombe , puisqu'il ne perd qu'une existence dont il n'a jamais connu le prix , & dont il n'a jamais prévu la fin. Mais s'il ne met en fuite son ennemi qu'après avoir reçu quelque blessure profonde ; privé de secours , ne connaissant aucun remède à ses douleurs , il trouve une mort lente , après les plus affreux tourments.

Tel est le tableau qu'on doit se former de l'homme de la nature dans toute la rigueur du terme , & dont on ne peut se faire une idée que par hypothèse , puisqu'on ne trouve par-tout que des hommes qui ont au moins quelque faible commencement d'association. Comme il n'a qu'une sensibilité médiocre & moins

encore d'idées, on peut avoir raison de ne le point appeller malheureux. Il ne peut être misérable par la privation de ce qu'il ne connaît pas ; & il serait difficile de décider si les maux dont le menacent & que lui font éprouver les animaux féroces & l'inclemence de la nature, sont égaux à ceux que l'homme inflige à l'homme, & l'individu à lui-même dans l'état social.

Je voudrais bien qu'on m'indiquât quels sont les devoirs moraux de cet homme isolé ? Envers qui les remplira-t-il, lui qui vit seul & pour lui seul ? Pourquoi devrait-il à quelque autre, puisqu'il n'attend que de lui-même tout son appui ? Par quelles obligations est-il lié à ses semblables qu'il ne connaît pas, qu'il ne sent pas le besoin de connaître, de qui il n'espère rien & qui n'esperent rien de lui ? Puisqu'il n'a de rapports qu'avec lui seul, il n'est lié à personne par la chaîne des devoirs.

Deux seuls besoins étaient connus alors : la faim & l'amour ; mais la vie

était trop dure , trop dépendante du hasard , pour que l'amour ne fût pas rarement senti. Le langage n'était pas encore nécessaire ; ainsi il n'y avait point encore de langage. Les hommes séparés les uns des autres n'avaient rien à se disputer entr'eux ; ils pouvaient donc se rencontrer quelquefois sans troubler leur paix mutuelle. Il ne pouvait y avoir que deux causes de guerre : quand un homme affamé ou amoureux en rencontrait par hasard un autre pourvu d'une proie ou d'une femme. Le combat n'était ni bien long ni bien cruel entre deux ennemis qui n'avaient point d'armes.

Encore trop dépourvus d'idées pour sentir le besoin qu'ils avaient les uns des autres , ces sauvages ne pensaient pas à établir entr'eux des devoirs mutuels. Comment deux individus ne se rencontrant presque jamais deux fois en leur vie auraient-ils cru se devoir quelque chose ?

Mais supposons que plusieurs créatures de notre espèce se soient trouvées ren-

fermées dans un espace dont la sortie soit devenue impossible à des hommes sans art. Insensiblement ces individus ont travaillé à la propagation. Plus resserrés, plus nombreux, relativement à l'espace qu'ils occupaient, leurs rencontres sont devenues plus fréquentes, & ils se sont insensiblement familiarisés à la vue de leurs semblables.

Cependant comme ils n'étaient pas encore entassés, & qu'il leur était aisé de trouver une nourriture suffisante, ils ont continué de vivre paisiblement : n'ayant pas besoin les uns des autres, ils se rencontraient avec indifférence, & ne faisaient point encore usage de la parole pour établir entr'eux une communication inutile.

Mais le nombre des consommateurs devint enfin plus considérable, & par conséquent les aliments plus rares.

Alors, celui qui, après bien des fatigues, s'était procuré sa subsistance, & se la voyait arracher, conçut qu'on lui ravissait injustement ce que ses peines lui

avaient rendu propre : ainsi se forma l'idée de la justice. S'il voulut qu'on respectât ses propriétés, il fallut qu'il respectât celles des autres, & voilà un commencement de devoirs moraux. Mais cette idée morale vint bien lentement. Avant de s'en pénétrer, on employa longtemps la force pour l'attaque & pour la défense. L'inutilité fréquente de la force rendit la morale nécessaire.

L'homme affamé tâcha par des cris inarticulés, par des gestes expressifs, de témoigner son besoin à celui qu'il croyait capable de lui procurer des aliments : voilà un commencement de langage, parceque le besoin de secours commence à se faire sentir.

Si l'on fut touché de ses maux, s'il obtint l'aide qu'il implorait, il se forma une idée de la bienfaisance ; sensible au bienfait, il sentit la reconnaissance naître dans son cœur : ainsi la vertu commença à être connue. S'il n'éprouva que des refus, il acquit l'idée de la dureté du cœur, & il la contracta peut-être lui-

même ; car l'inhumanité des autres peut nous rendre impitoyables.

Dans la nouvelle situation qui rapprochait les hommes , qui les familiarisait entre eux , & qui engendrait de nouveaux besoins , l'homme se fit bientôt une compagne. Il n'abandonna point la femme dont la fécondité lui procurait un fruit de leur union , qui , en exigeant leurs soins , contribuait à la resserrer. Il voulut épargner des peines à l'objet que l'attrait des plaisirs lui avait rendu cher ; il voulut sur-tout lui faire partager les siennes , car les sauvages sont impérieux & personnels : voilà donc une union conjugale.

Si un voisin, impétueux dans ses desirs, voulut enlever à l'époux sa compagne , celui-ci ressentit le tort qu'on lui faisait , & se forma les idées que nous rendons par les mots de chasteté conjugale, de rapt , de libertinage , d'adultère : ainsi l'on vit s'étendre la liste des vices , des vertus , des devoirs.

La famille ainsi réunie avait souvent



besoin de s'expliquer. Des gestes & des cris différemment articulés suffisaient pour témoigner le desir que faisaient naître les objets présents, ou le dégoût & la crainte qu'ils excitaient. Il ne fallait que montrer l'objet ; l'accent & l'habitude du corps faisaient le reste.

Mais on desira des objets qui n'étaient pas présents. Il fallut inventer des mots qui les désignassent. Ainsi naquirent les signes de la pensée , qui ensuite contribuèrent beaucoup aux progrès de la mémoire, & à étendre la pensée même.



---

## CHAPITRE III.

### *L'Homme en société.*

Nous venons de voir les hommes se rassembler en société. Dans les premiers temps de leur union, l'espèce se fera multipliée promptement; car les besoins factices n'ayant pas fait connaître encore une misère idéale, les enfants n'auront pas été de long-temps une charge pour leurs peres.

Dès que l'espèce est nombreuse, il faut qu'elle se réunisse pour lutter contre la nature, qui semble tendre toujours à faire souffrir l'homme, ou à le détruire : l'homme victorieux la force à lui fournir sa subsistance & les commodités dont il jouit.

La société est devenue presque partout indispensable. Les hommes, se pressant en quelque sorte les uns contre les autres, ne peuvent plus subsister que par leurs soins réciproques, & ils espéreraient en vain tirer leur subsistance d'une terre qu'ils n'auraient pas cultivée, ou

de la chair des animaux qu'ils n'auraient pas nourris.

Dans la société, l'homme ne ressemble plus au sauvage isolé. L'homme social perd de sa force, & acquiert de la sensibilité. Son adresse s'étend sur un plus grand nombre d'objets, en même tems qu'elle diminue à quelques égards. Il saura se construire un asyle, & ne saura plus en trouver un au sommet d'un arbre élevé. En étendant ses connaissances, il contracte de nouveaux goûts; en perdant de sa force, il apprend à connaître de nouveaux besoins. Moins exercé, il ne fera plus assez léger pour fuir le lion, le tigre, qui l'attaquent; mais il les domtera avec les armes qu'il a su fabriquer. Devenu prévoyant, il craindra les dangers auxquels il ne pourrait résister seul; il ne s'y exposera qu'avec ses compagnons. Ils lui prêteront aussi du secours dans les travaux que lui seul ne pourrait exécuter. Mais s'ils ne lui refusent pas leur aide, c'est qu'ils peuvent attendre la sienne dans l'occasion: ils donnent pour recevoir, &

ne doivent pas être trompés dans leur attente. Ainsi point de société sans un commerce quelconque, & qui même ne soit fondée sur ce commerce.

De nouveaux arts s'inventent. Quelques individus en jouissent d'abord; bientôt ils deviennent nécessaires à tous; mais tous ne peuvent exercer chacun de ces talents divers. Ainsi s'accroît le commerce, & se multiplient les anneaux de la chaîne sociale. L'un fournit à l'autre son industrie, & reçoit en échange ce que, par lui-même, il ne pourrait se procurer. Qu'un homme alors soit rejeté de l'union commune, il trouvera bientôt la mort dans sa faiblesse & dans la privation des besoins qu'il a contractés.



---

## CHAPITRE IV.

### *Des devoirs du Citoyen en général.*

**S**OUS quelque forme que soit rassemblée la société, nous lui donnerons le nom de république, parceque c'est l'intérêt général, le bien de la chose publique, qui est le fondement véritable de tout gouvernement. Si ce bien n'est pas toujours consulté, s'il est même quelquefois cruellement contrarié, c'est l'abus du gouvernement, ce n'en est pas la nature. Quand les hommes sont convenus entre eux de se laisser gouverner, ils ont eu dessein d'assurer leur bonheur, & non de se livrer en jouet aux caprices du pouvoir.

Tout homme vivant sous un gouvernement, doit être appelé citoyen, parcequ'il participe aux avantages de la cité, c'est-à-dire du corps social, & qu'il doit contribuer pour sa part à ces mêmes avantages dont il profite.

En effet, l'homme en société n'est plus rien par lui-même; seul au milieu

de tous , il est environné des témoignages de sa propre faiblesse. Fort comme citoyen , parceque tous ceux qui l'entourent lui servent d'appui ; comme homme , il ne peut se soutenir par sa propre puissance. Il n'a même la faculté de vivre qu'autant que les compagnons de son sort ne se livrent pas sans réserve à l'injustice , à la cupidité. Exposé à mille besoins , qu'il n'a pas lui-même la faculté de satisfaire , obligé d'implorer ou de payer des secours pour les contenter , menacé de périls qu'il ne saurait parer , & dont la société le garantit ; il doit son bien-être , sa force , ses possessions , & jusqu'à son existence , au corps politique , auquel il est associé.

Les maux de la société deviennent communs au citoyen. Nulle partie de l'édifice ne peut s'écrouler qu'il ne risque d'être écrasé sous sa ruine ; l'injustice , qu'il commet le menace d'une injustice , à supporter ; s'il se livre au crime , d'autres pourront devenir également criminels : & qui peut l'assurer de n'être pas

leur victime ? Il doit donc rendre constamment au bien général , puis que c'est de ce bien que dépend celui des citoyens & sa propre tranquillité.

Si un seul prétend se dispenser de travailler à l'avantage public , pour ne s'occuper que de ses propres avantages , de sa propre satisfaction ; s'il veut s'exemter du devoir commun , parce que les actions d'un particulier doivent avoir peu d'influence sur les actions de tous ; les autres pourront s'exemter de même de devoirs importuns. Alors chacun tendant à son propre intérêt , & méprisant l'intérêt général , la société , abandonnée de ses membres , ne sera plus , puisqu'elle n'est que par eux. L'état sera détruit , & entraînera la perte des citoyens.

Que restera-t-il du corps politique , si on le considère indépendamment des membres qui le composent ? Je ne trouve plus qu'un vain nom. Il ne doit son existence qu'aux individus qui le forment ; il emprunte sa force de la force réunie de chacun d'eux , & , procurant à ses

membres les avantages dont ils jouissent, il n'a lui-même d'autres avantages que la somme réunie de ceux que lui rapporte chaque citoyen.

Un état vertueux est celui qui est composé de citoyens amis de la vertu. Une république corrompue ne renferme généralement que des hommes vicieux, & par conséquent malheureux, puisqu'ils sont entr'eux tour-à-tour & bourreau & victimes. Car, lorsque chacun veut tendre par toutes sortes de voies à son bien-être, chacun nuit, & reçoit des dommages, dépouille & est dépouillé, frappe & est frappé; & l'on ne voit plus qu'un état de guerre de tous contre tous.

Cet état doit avoir été trop long-temps celui des premiers hommes, qui se sont trouvés réunis. Trop mauvais raisonneurs pour vouloir acheter, au prix de quelque gêne, la sûreté de leurs personnes & de leurs propriétés, ils n'auront pas imaginé de faire à leur bonheur le sacrifice d'une partie de leurs desirs. Indignés de toute



dépendance , pénétrés du sentiment de leur force , c'est à cette force qu'ils auront voulu tout devoir.

Mais ils auront enfin reconnu les maux qu'ils se causaient à eux-mêmes en ne mettant point de limites à leurs prétentions ; las de perdre autant & souvent plus qu'ils ne pouvaient obtenir , ils seront convenus de se lier mutuellement par de certaines obligations pour leur tranquillité réciproque. Ces obligations se sont accrues à mesure que le besoin s'en est fait sentir. Chacun a cessé de prétendre à tout , pour jouir avec plus de sûreté de quelque chose ; chacun a payé par des sacrifices la sûreté de son existence ; & tous se sont mis des chaînes , pour jouir en paix de quelque liberté.

Ainsi c'est avec la société qu'a commencé le devoir. L'utilité reconnue lui a donné naissance , & c'est l'utilité qui continue de le constituer.

On peut donc le définir , l'observation rigoureuse de ce qui est utile à la société. Cette courte définition renferme

toutes nos obligations & la pratique de toutes les vertus , puisqu'il n'en est aucune qui ne soit utile au corps social. Elle exclut tous les vices , puisqu'ils sont tous pernicious.

Ainsi nous n'aurons pas besoin de porter nos regards hors de la nature , ni de nous plonger dans les profondeurs d'une sublime & fausse métaphysique , pour chercher à connaître nos devoirs : ils sont tous renfermés dans l'utilité. Je dis dans l'utilité, & non pas dans la vertu ; parceque la vertu n'est autre chose que le devoir lui-même rempli, ou que les loix de l'utilité religieusement observées. L'utilité est le but ; c'est la vertu qui y conduit. Je ne dirai pas : Soyez justes , parceque la justice est une vertu ; car je pourrais parler à des gens peu sensibles à ce langage. Mais j'entraînerai plus invinciblement mes concitoyens, en leur criant : Hommes , observez la justice ; car elle est utile aux autres & à vous-mêmes.

L'intérêt personnel isolé conseillera

quelquefois de bonnes actions qui s'accorderont avec nos avantages , mais il entraînera plus souvent au crime. L'intérêt personnel , indissolublement attaché par la chaîne sociale à l'intérêt de tous , est la base de nos devoirs.

Des hommes vicieux , & en même temps pitoyables raisonneurs , s'affermissent dans leur mépris pour les vertus qui les condamnent , parceque ce sont , disent-ils , des institutions de convenance.

Eh ! quel plus bel éloge en peut-on faire , que d'avouer qu'elles conviennent au bien de la société ? Tu y vis , misérable , dans cette société ; tu jouis des avantages qu'elle te procure ; tu aimes à les recueillir , en refusant d'y contribuer. Si elle te rejetait , tu cesserais d'être ; & tu dédaignes ce qui lui est convenable , ce sans quoi elle ne peut se maintenir !

N'est-ce donc point parceque l'homme éclairé par la saine raison , inspiré par la nature , & soumis aux loix éternelles de

son auteur, a senti l'utilité de la vertu, est convenu de l'observer, qu'elle en est plus respectable ? Que serait-elle, en quoi pourrait-elle consister, si elle était absolue & sans aucune relation aux avantages des hommes ? Celui même qui l'outrage, en profite. Aurait-on donc accordé ce beau nom à des actes stériles ? Ayons horreur du malheureux qui méprise la vertu, parcequ'elle n'est qu'utile.

Pour nous assurer que c'est l'utilité qui en fait la base, adoptons un moment la fiction des Champs Elysées. Transportons-nous dans ce séjour de félicité, célébré par les anciens poëtes. De quelle vertu la pratique reste-t-elle aux âmes heureuses qui sont censées l'habiter ? Du courage ? Elles n'ont point de maux à supporter, de périls à craindre. De la justice ? Nul n'y convoite le bien d'autrui. De la tempérance ? On n'y connaît point les desirs. De la prudence, il ne reste plus à choisir entre le bien & le mal. De la bienfaisance ? Eh ! personne n'a de besoins. Il ne leur reste donc l'exercice

d'aucune vertu , parcequ'il ne leur reste plus rien d'utile à faire ( 1 ).

Quand les chefs des gouvernements & tous les citoyens rempliront leurs devoirs ; quand ils seront justes , humains, bienfaisants ; quand ils auront toujours devant les yeux l'utilité générale ; les hommes jouiront de la plus grande portion de bonheur dont l'humanité soit capable.

---

(1) Fragm. Cicconis.



---

## CHAPITRE V.

### *Fondements de la société.*

**J**E pourrais m'arrêter long-temps à peindre les avantages des secours mutuels ; je ferais peut-être frémir les citoyens en leur offrant le tableau des malheurs qui les menacent s'ils osent, en se livrant au crime, briser les nœuds de la société : deux fables , toutes deux inventées dans l'Orient, ennuiant moins, & diront bien plus que de longs discours.

### L'AVEUGLE ET LE PARALYTIQUE.

#### *Fable Chinoise.*

Un village fut saccagé pendant la nuit par des brigands. Les habitants furent massacrés , deux échappèrent seuls à la rage des assassins. L'un était aveugle & l'autre paralytique : l'un ne pouvant marcher , ni l'autre voir son chemin, chacun d'eux aurait péri s'il avait été abandonné à lui-même. Mais l'aveugle chargea le paralytique sur ses épaules, le paralytique indiqua le chemin à l'aveugle, tous deux gagnèrent

gagnerent un asyle & durent la vie au secours qu'ils s'étaient mutuellement prêté.

## L E C R I M E.

*Fable de Saadi (1).*

Trois habitants de Balck voyageaient ensemble ; ils rencontrèrent un trésor & ils le partagerent. Ils continuerent leur route en s'entretenant de l'usage qu'ils feraient de leurs richesses. Les vivres qu'ils avaient portés étaient consommés : ils convinrent qu'un d'eux irait en acheter à la ville , & que le plus jeune se chargerait de cette commission ; il partit.

Il se disait en chemin : me voilà riche ; mais je le serais bien davantage si j'avais été seul quand le trésor s'est présenté... Ces deux hommes m'ont enlevé mes richesses... Ne pourrais-je pas les reprendre ?... Cela me serait facile. Je n'aurais

---


(1) Le style de cette fable est de M. de Saint-Lambert.

qu'à empoisonner les vivres que je vais acheter ; à mon retour, je dirais que j'ai dîné à la ville : mes compagnons mangeraient sans défiance & ils mourraient. Je n'ai que le tiers du trésor , & j'aurais le tout.

Cependant les deux autres voyageurs se disaient : Nous avons bien affaire que ce jeune homme vînt s'associer à nous : nous avons été obligés de partager le trésor avec lui ; sa part aurait augmenté les nôtres , & nous serions véritablement riches.... Il va revenir, nous avons de bons poignards....

Le jeune homme revint avec des vivres empoisonnés ; ses compagnons l'assassinèrent. Ils mangèrent, ils moururent, & le trésor n'appartint à personne.

De ces deux fables bien méditées, peuvent se déduire tous les principes de la Morale.





---

## CHAPITRE VI.

*Les Hommes sont-ils naturellement méchants ?*

LA pratique de nos devoirs nous ferait si avantageuse ! Qui peut donc nous en éloigner ? Faut-il croire que l'homme soit méchant de sa nature ?

On a répondu qu'il l'était ; on a calomnié l'humanité.

Je ne dirai pas qu'il soit naturellement bon. Puisqu'il naît sans idées, il naît indifférent au bien & au mal. La situation dans laquelle il se trouvera placé, sa manière d'envisager ses intérêts, décideront de ses penchans & de ses actions : agneau, s'il doit brouter l'herbe ; tigre, s'il doit se nourrir de carnage.

Dans son premier état, & avant qu'il se fût lié par les obligations sociales, il ne pensait qu'à satisfaire aux besoins naturels. Toujours guidé par la nature, il n'entrait dans ses actions aucune malignité. Quand il éprouvait le sentiment de la faim, il cherchait une proie, & la

prenait indifféremment où il la trouvait ; sur un arbre , dans les champs , peut-être même entre les mains de son semblable. Il ne voyait dans cet acte qu'un moyen de satisfaire le besoin dont il était pressé ; ses idées n'allaient point au delà. Il sentait, & ne raisonnait point. Le sentiment lui ordonnait de se nourrir ; le raisonnement ne lui avait point appris à respecter la propriété d'autrui. Il ne connaissait que lui seul dans la nature , parcequ'il n'avait que la conscience de ses propres sensations. Tout ce qui était hors de lui-même ne l'affectait que relativement à ses besoins. C'est ainsi qu'on voit des animaux affamés arracher à d'autres leur proie , par le seul instinct qui les porte à se nourrir.

Dans l'état actuel, l'homme qui a plus d'idées , plus de connaissances , a malheureusement aussi plus de besoins : il a faim d'un plus grand nombre d'objets. Il cherche donc plus souvent à dépouiller son semblable. C'est le même sentiment, mais plus souvent réveillé.

L'homme en acquérant des idées, en a acquis beaucoup de fausses. Il s'est accoutumé à regarder comme nécessaires bien des choses qui ne composent pas le nécessaire : il fait du mal aux autres pour se les procurer.

Le préjugé fait des méchants. On se rend criminel, parcequ'il érige des crimes funestes en vertus. La même énergie qui fait un grand homme, fait un grand scélérat du mortel qu'égare le préjugé. Que de bien certains princes auraient fait à la terre, si on ne leur eût pas persuadé que la gloire & la vertu consistent à la dévaster !

Le préjugé a fait à certains hommes une honte d'un travail qu'ils appellent mercénaire. Ils ont nui à leurs semblables, parcequ'ils auraient rougi de leur devoir la subsistance en les servant par leurs travaux.

On fait du mal par intérêt, par colere ou par vengeance.

L'homme dans son état naturel connaissait peu la vengeance, puisqu'il n'a-

vait pas toutes les idées que nous nous sommes formées de l'insulte. D'ailleurs la vengeance suppose un sentiment profond d'une injure passée, & nous avons vu que notre sauvage avait bien peu de mémoire.

L'attaquait-on, pour le priver de sa proie ? il se défendait. Le combat fini, la querelle était oubliée.

Il était capable de colère, comme la plupart des autres animaux. Mais c'était une affection passagère. Elle ne peut constituer la méchanceté, qui suppose une habitude constante.

Il ne reste plus que l'intérêt. Mais ôtez à l'homme tous les faux intérêts qu'il s'est fabriqués, vous lui ôtez une grande partie de sa malice. Il l'exerce fréquemment, parcequ'il a un grand nombre de desirs qui combattent avec ceux de ses compagnons. Mais ces desirs sont le plus souvent excités en lui par toutes les superfluités qui l'environnent dans l'état social.

Il est vrai que souvent des peuplades

de sauvages se font entr'elles de cruelles guerres : mais elles y sont forcées par le premier des besoins ; car elles ne peuvent être voisines sans se nuire , puisque l'une ne peut aller à la chasse sans détruire la subsistance de l'autre.

Les hommes puissants ont été plus souvent que les autres accusés de méchanceté. C'est que, leurs desirs satisfaits leur inspirant des desirs nouveaux, les intérêts se sont multipliés pour eux : c'est que leur puissance ne leur permet pas de consentir à des privations. Tout ce qu'ils souhaitent doit leur appartenir : la justice n'est pas pour eux un obstacle , parcequ'ils ont la force : ils entendent rarement la voix de la vérité , parcequ'ils aiment mieux inspirer de la crainte que de la confiance : ils ne réfléchissent jamais , parcequ'ils jouissent toujours l'enfin ennemis du grand nombre , le grand nombre trouve son intérêt à leur nuire. Souvent le tyran sanguinaire n'a voulu que se venger ou se défendre.

On n'a guère de desirs violents , sans

espérer de les satisfaire, & l'homme puissant peut satisfaire presque tous les siens. Desire-t-il les biens d'un homme ? il les aura : cela ne tient qu'à la vie du possesseur.

On trouve peu de ces hommes puissants dans nos gouvernements d'Europe. Toute force y est enchaînée par les mœurs & par les loix.

Denys, tyran à Syracuse, fût un bon homme à Corinthe.

Qu'on me dise qu'un homme fait le mal sans intérêt : je ne le croirai pas, ou je croirai qu'il est insensé.

On cite des exemples. Examinons-les. Nous verrons que ces gens qui ont fait le mal, sans qu'il dût leur en revenir aucun avantage, étaient dans des moments d'une gaieté effrénée & stupide, dans le délire de la débauche. Ils étaient fous alors.

Vous dit-on qu'un homme est méchant ? Suivez-le bien ; vous lui verrez faire des actes de bonté, quand il n'aura pas d'intérêt à faire le mal. L'assassin

sanguinaire , le parricide atroce , a fait du bien quelquefois.

L'histoire ancienne nous offre des Princes qui n'ont jamais fait de bien , qui ont toujours fait du mal , & souvent pour le plaisir de le faire. L'histoire ancienne nous trompe quand elle ne s'accorde point avec la nature.

Pourquoi ne voit-on pas de tels princes dans l'histoire moderne ? C'est qu'elle est mieux faite ; c'est que les historiens sont moins ennemis des souverains ; c'est que les sources de l'histoire étant mieux connues , & les regles de la saine critique plus familières , il est moins permis aux historiens de mentir.

Souvent on appelle méchants des hommes qui ne sont que légers , imprudens , inconsiderés , & qui font du mal parcequ'ils ne prévoient ni ne savent les conséquences de ce qu'ils disent ni de ce qu'ils font. Je les compare à des enfans qui détruisent , qui déchirent , qui nuisent en effet , sans avoir même l'idée de nuire.

Fréquentez les cours ; vous ferez tenté de haïr les hommes. Descendez dans les classes médiocres , dont les membres vivent paisiblement de leur travail ; vous ferez assez content de l'espece humaine.

La Grece avait beaucoup de lutteurs , parcequ'elle avait institué des prix de la lutte : nous n'en avons aucun , parcequ'ils ne trouveraient chez nous que des coups à gagner. Donnez à disputer aux courtisans des places , des rangs , la faveur du prince ; à des savants , un peu de gloire , une fumée brillante ; aux femmes , ce qui peut flatter leur vanité ; à tous les hommes , quelque profit qu'ils ne puissent faire sans nuire à leurs semblables : & vous trouverez des méchants. Multipliez les avantages en faveur des plus habiles à mal faire , & vous multiplierez la méchanceté. Mettez les hommes dans une position où ils aient peu d'intérêt à se nuire , vous les trouverez assez bons. Si vous pouviez détruire , jusques dans la racine , les intérêts qui les divisent , vous étoufferiez le mal moral.



S'il existait un peuple chez qui la nature fût si abondante , que chaque particulier n'eût qu'à étendre le bras pour se procurer la nourriture ; où le climat fût assez doux pour qu'on n'eût pas besoin de vêtement ; où les ombrages fussent assez étendus , pour fournir le couvert à tous ; où nul homme n'eût besoin d'un autre , & n'eût par conséquent aucun intérêt à le chagriner ; où il n'y eût dans l'amour que l'amour même , toujours couronné , jamais inquiet , ni jaloux : il n'y aurait chez ce peuple aucun acte de malignité , & le mot de méchanceté manquerait à la langue.

Les habitants de l'Inde , les Insulaires de Taïti , sont les plus doux des hommes. C'est que leur position approche de celle que je viens de décrire ; c'est que la nature est pour eux si prodigue , & leur a laissé si peu de besoin , qu'ils sont rarement tentés de rien se disputer entr'eux.

Les Mahométans vainqueurs de l'Inde n'ont pas contracté la même douceur , parcequ'ils ont apporté avec eux plus de besoins factices.

Voulez-vous rappeler les hommes à leur bonté naturelle ? dépouillez-les de tous leurs intérêts imaginaires ; faites-leur connaître leur intérêt véritable ; qu'ils apprennent de vous ce qui peut les rendre heureux. Mais qu'il est difficile d'éclairer l'homme ! C'est un aveugle qui heurte , blesse & renverse ceux qu'il rencontre , précisément parcequ'il est aveugle.



---

## CHAPITRE VII.

### *Gouvernement.*

**L**E même bien général, qui est la source & le but des devoirs, a donné naissance au gouvernement.

Eh quoi ? L'homme n'a-t-il donc pas le droit d'être libre ? Et qui lui disputerait le droit de chercher un désert sauvage , d'y errer , d'y souffrir, & d'y périr en liberté ?

Mais il faut convenir d'une vérité bien triste. C'est au prix d'une partie de cette liberté même , que l'homme achète la sûreté de ce qui lui en reste & tous les avantages de l'état social.

Livrés à l'impétuosité de mille passions différentes , agités par le choc de mille intérêts divers , aveuglés par l'éclat de mille faux avantages qu'ils ne peuvent se procurer qu'aux dépens les uns des autres ; les hommes sont incapables de rester libres au milieu de leurs semblables. Une liberté sans bornes serait pour eux un don empoisonné qu'ils recevraient

avec une joie stupide , & qui leur causerait bientôt une mort douloureuse.

Il faut que leurs passions soient réprimées par le frein des loix : il faut que l'homme reçoive des chaînes. Par le vice de sa nature il est soumis nécessairement aux loix : il l'est donc en même temps au gouvernement chargé de les porter & de les maintenir.

Si tous les citoyens avaient sur eux-mêmes assez d'empire pour réprimer leurs passions vicieuses; s'ils sentaient que leur repos & celui de la république est indissolublement attaché à la pureté des mœurs; aucun d'eux ne craindrait de voir apporter la corruption dans le sein de sa famille. Si tous voulaient être justes , par le sentiment profond des maux que doit faire éprouver à la république l'injustice de ses membres, & à chaque citoyen l'injustice de son semblable; nul ne craindrait les trames sourdes , ni les entreprises violentes de l'iniquité.

Ainsi les hommes resteraient toujours dans un état de liberté parfaite , & se

gouvernant assez bien eux-mêmes, ils ne songeraient pas même à se former un gouvernement.

Mais dans les associations des hommes, les besoins sont pressants & difficiles à satisfaire : les desirs sont véhéments. Celui qui peut arracher à son voisin faible la subsistance qui lui coûterait plus à se procurer par le travail, ne se refusera pas à la douceur de contenir ses appétits par les moyens les plus faciles. De là un cruel état de guerre de citoyens contre citoyens : de là l'idée de la justice, & l'établissement d'un pouvoir capable de la faire respecter.

Sans tous les désordres que les hommes apportent eux-mêmes dans leur union, de quel droit donnerait-on des ordres à des gens qui agiraient assez bien sans en recevoir ? De quel droit chargerait-on de fers des bras innocents qui n'abuseraient jamais de leur liberté ? Rien alors ne serait plus injuste que le pouvoir d'un seul qu'on nomme prince, ou de plusieurs qu'on nomme magistrats,

sur le grand nombre qu'on nomme peuple.

Mais, sans ce pouvoir, aucun membre du corps social ne pourrait être paisible dans ses jouissances, assuré dans ses possessions, sans crainte pour sa vie. Rien n'est donc plus juste que cette puissance, qui leur assure à tous & la vie & la paix.

Pour reconnaître l'origine du gouvernement, remontons encore à la naissance de la société.

Les hommes, rapprochés les uns des autres, mais n'ayant encore ni possessions, ni arts, ni presque d'idées, ne penserent pas à établir une forme de gouvernement entr'eux. Ils étaient chasseurs, pêcheurs ou frugivores, suivant la situation où ils se trouvaient.

Quand l'un d'eux se voyait ravir la proie qu'il avait saisie avec peine, il sentait bien l'injustice ; mais on n'y connaissait point de remède. Il souffrait la faim, jusqu'à ce qu'il eût trouvé une autre proie, qui, sur un terrain peu ha-

bité, & pour des habitants peu difficiles, devait se trouver ordinairement bientôt.

Mais quand la population plus nombreuse eut rendu les subsistances plus rares ; quand la pêche, la chasse ou les productions spontanées du sol ne suffirent plus aux habitants multipliés ; il fallut rassembler des troupeaux, planter des arbres ; cultiver la terre. On sent bien que les termes entre ces différentes époques durent être fort longs.

L'homme eut alors le malheur, devenu nécessaire, d'être possesseur. Avec les possessions naquirent l'avarice, la cupidité, la fraude. Parcequ'on avait déjà quelque chose, on désira beaucoup.

Auparavant, un homme affamé aurait bien arraché la nourriture des mains de son semblable : mais à présent un homme qui n'a pas de besoins, veut augmenter ses possessions, pour goûter le plaisir d'avoir de grandes possessions.

On arrache à un autre ce qui lui est nécessaire pour vivre, afin de ne pas

toucher à ce que soi-même on a pour vivre : on lui ravit sa subsistance , pour avoir des inutilités.

Celui qui , pour se vêtir , a plus de peaux de brebis qu'il ne lui en faut , & qui n'a pas de fruits , doit donner quelques-unes de ses peaux à celui qui lui donnera des fruits : mais il aime mieux tâcher d'avoir les fruits , & de garder les peaux.

Est-il vigoureux ? Il n'y cherchera pas de finesse ; il enlèvera les fruits , le terrain même , & se fera peut-être servir par le propriétaire dépouillé. Se défie-t-il de sa vigueur ? Il trouvera des moyens de dérober adroitement. La ruse est la force du faible.

Ainsi les hommes employaient sans cesse , les uns contre les autres , la violence ou la supercherie. Qui n'était pas un Hercule , voulait être un Cacus.

Le faible qui se vit opprimé par la force , qu'on priva du fruit de ses peines , qui vit ses jours menacés par l'iniquité , fit des vœux pour l'établissement



d'un pouvoir capable de le protéger.

L'homme fort, l'homme puissant méconnut plus long-temps les loix sacrées de l'équité. Il fondait tous ses droits sur la force de ses muscles. Ne craignant rien, il abhorrait toute dépendance. Il eût rougi de se soumettre même à la justice, & aurait été indigné qu'elle eût enchaîné son bras.

Mais toute force, toute puissance est relative. Tout homme peut être accablé par la force d'un autre, ou par la puissance réunie de plusieurs. Tous sentirent donc enfin qu'ils avaient intérêt au maintien de la justice.

Ils le sentaient ; mais ils ne laissaient pas de l'enfreindre, quand l'occasion se trouvait favorable. Les passions sont vives ; la raison est froide : la glace ne résiste point au feu.

Quel tableau que celui des hommes sans frein, dévorés par l'ambition, livrés à l'intérêt, rongés par les desirs tumultueux, troublés par les fureurs de l'amour & de la jalousie, égarés par les transports

de la colere , rendus furieux par la frénésie de la vengeance ! Discordance bizarre , dont un sage gouvernement doit faire résulter cette heureuse harmonie qui donne la vie & le mouvement à la société.

Quelle fut la ressource des hommes ? Ils élurent un chef pour tenir entr'eux la balance. Le roi était une loi vivante : sa volonté formait tout le système de la législation. Ce gouvernement , désigné long-temps par le doux nom de paternel , & que nous appellons du nom odieux de despotisme , est le plus simple dans ses moyens , & par conséquent le plus ancien de tous. Il n'exige de grandes lumieres ni dans le prince , ni dans les ministres , ni dans les sujets : il ne suppose que de l'ascendant d'une part , & de la soumission de l'autre.

Il était plus conforme aux idées peu étendues des premiers hommes rassemblés , de choisir un d'entr'eux qui les jugeât , que d'établir une suite de loix par lesquelles ils fussent jugés. Les gouver-

vements aristocratiques ou populaires, ont en quelque sorte d'institution moderne.

Quelqu'un a dit que la démocratie était le plus ancien des gouvernements, parceque ce fut celui des premiers hommes qui se rassemblèrent en société, avant qu'ils eussent élu des chefs. Mais ces hommes n'avaient pas encore établi de gouvernement ; ils vivaient dans l'anarchie , & non pas sous le gouvernement démocratique.

Ceux qui supposent que la société a commencé par l'union d'une famille, doivent reconnaître que le chef de la famille était une sorte de roi.

Les républiques furent établies par des hommes qui, déjà policés, se réunirent pour former un établissement, & elles s'élevèrent sur les ruines du gouvernement d'un seul. Quand, au moment de l'association, il se trouva des hommes qui l'emportaient beaucoup sur les autres par la fortune ou par l'autorité, la république fut aristocratique.

Mais il n'est pas question d'approfondir ici l'origine des différentes especes de gouvernements. Il suffit de savoir qu'un gouvernement est absolument nécessaire aux hommes, & que le plus grand mal qu'on pût leur faire, serait de les abandonner à eux-mêmes. Bientôt la terre ne serait plus que le vaste & affreux tombeau de l'humanité.

Fermez donc l'oreille aux voix téméraires qui oseraient déclamer contre toute subordination. C'est sacrifier la société à l'individu, comme si l'individu ne devait pas être enveloppé dans la ruine de la société.

La vraie liberté consiste à pouvoir satisfaire nos volontés honnêtes, & de telles volontés ne seront jamais contraires aux véritables intérêts d'aucun citoyen ni à ceux de la république. Cette liberté manque rarement aux hommes d'une condition médiocre & sans ambition, même sous le joug d'un tyran : car les tyrans ne vont guere chercher leurs victimes ; ils ne frappent que ceux qui se

trouvent , ou viennent se placer à la portée de leur sceptre d'airain.

Puisque la société ne serait qu'un cahos informe , si elle n'était subordonnée à un pouvoir qui la dirige ; c'est donc un devoir de se soumettre à cette puissance, & de sacrifier l'amour dangereux d'une liberté indéfinie, à l'amour de la paix & de l'ordre, à l'utilité générale & à notre propre intérêt.

Devenir citoyen , c'est se soumettre à un empire , s'obliger à bien des devoirs qui pourront être pénibles , s'interdire bien des actions qui pourraient être agréables , & qui même rapporteraient quelquefois des avantages personnels , au moins apparents. On ne peut plus vivre pour soi , mais pour coopérer au bien général , & pour le partager.

Il serait bien doux de pouvoir n'être soumis qu'à une forme de gouvernement qui fût examinée & approuvée par tous les membres de l'association. Il ne devrait pas même y en avoir d'autres , si tous les hommes étaient assez

justes & assez éclairés pour sentir leurs véritables intérêts, pour connaître que l'avantage de chacun est indissolublement lié à l'avantage de tous, pour savoir où commence le sacrifice que nous devons faire de nous-mêmes à l'Etat : mais ils sont bien éloignés de cette perfection, & tomberaient dans un malheur extrême, si on leur laissait le choix de la manière dont ils voudraient être heureux.

Non, sans doute, rien ne serait plus funeste à tous les citoyens qu'un gouvernement dont tous auraient réglé la constitution : ou plutôt, chacun voulant tirer à soi tous les avantages, voulant en priver ses associés, ils ne parviendraient pas même à établir une forme de gouvernement monstrueuse.

Quelle est la meilleure de toutes les formes de gouvernement ? Question importante en politique, inutile en morale, puisqu'on est obligé de se soumettre à la législation sous laquelle on recueille les fruits de la société.

Question affligeante, qui ne peut qu'inspirer

qu'inspirer le désespoir & la haine de la patrie à ceux qui ne sont pas nés dans un état dont la constitution se rapporte au système qu'ils pourraient se former. Quelle cruauté de présenter un choix à tant de gens qui se rendraient malheureux ou coupables s'ils osaient choisir !

Cherchez plutôt à les consoler. Représentez-leur que tous les gouvernements ont leurs inconvénients & leurs avantages, qui ne peuvent guere être balancés avec assez de précision pour établir entre eux des motifs certains de préférence :

Que cette préférence est subordonnée à l'étendue de la domination , au caractère du souverain , à celui des peuples , à leurs mœurs , à leurs opinions :

Que chaque gouvernement est mélangé de quelques-unes des qualités des autres ; que ces conseils , ces cours supêmes des états monarchiques , dont les lumières & la prudence du souverain préfère si souvent les décisions à sa volonté isolée , les rapprochent de l'aristocratie :

Que , par l'ascendant d'un magistrat , une aristocratie tient quelquefois du despotisme :

Qu'il n'y a pas , qu'il n'y a peut-être jamais eu de véritables démocraties ; que l'ascendant de quelques familles , ou celui d'un citoyen habile ou audacieux , les a toujours changées en aristocraties , ou en véritables monarchies.

Apprenez-leur que même le pur despotisme n'a jamais pu exister , ou qu'il n'a été du moins qu'un état violent & passager : que les mœurs , les usages , l'esprit national , les opinions religieuses , l'ascendant du sacerdoce , les terreurs du despote , son caractère , ses vertus , ses faiblesses , ont toujours mis une barrière à ses volontés isolées.

Tout empire a ses temps de maladie & de santé. On considère un état à l'époque de sa plus grande vigueur ; on examine sa constitution , & l'on décide quelle est la plus convenable aux associations humaines : mais souvent il doit cette force qu'on admire à des circonf-



tances étrangères à son régime. Il dépérit enfin , parcequ'il faut que tout passe : un autre état deviendra florissant avec une législation contraire, & les penseurs oisifs feront de nouveaux raisonnements.

Les corps politiques sont trop vastes & trop compliqués, pour qu'on puisse aisément connaître le siege des maux qui les attaquent, & qui sont toujours répandus dans un si grand nombre de parties. De subtils spéculateurs en recherchent les causes, & produisent sur ce sujet les plus ingénieuses & souvent les plus vaines conjectures.

Je ne connais rien de plus sage que le sentiment de Montaigne : « La nécessité, dit-il, compose les hommes, & les assemble. Cette couture fortuite se forme après en loix..... Certes, toutes ces descriptions de police feintes par art, se trouvent ridicules à mettre en pratique. Ces grandes & longues alterations de la meilleure forme de société & des regles plus commodes à nous attacher, sont altercations pro-

« pres seulement à l'exercice de notre  
« esprit.... Telle peinture de police serait  
« de mise en nouveau monde ; mais  
« nous prenons un monde déjà fait &  
« formé à certaines coutumes. Par quel  
« moyen que nous ayions loi de le re-  
« dresser & ranger de nouveau , nous ne  
« pouvons guere le tordre de son accou-  
« tumé pli, que nous ne rompons tout...  
« Non par opinion , mais en vérité ,  
« l'excellente & meilleure police est à  
« chacune nation celle sous laquelle elle  
« s'est maintenue. La forme & commo-  
« dité dépend de l'usage. Nous nous dé-  
« plaisons volontiers de la condition pré-  
« sente : mais je tiens pourtant que d'al-  
« ler desirant le commandement de peu  
« en un état populaire , ou en la monar-  
« chie une autre espece de gouvernement,  
« c'est vice & folie.... Quand quelque  
« piece se dérange, on peut l'étayer ; on  
« peut s'opposer à ce que l'altération &  
« corruption naturelle à toutes choses ne  
« nous éloigne trop de nos commence-  
« ments : mais d'entreprendre à refondre

« une si grande masse , & à changer les  
 « fondemens d'un si grand bâtiment ,  
 « c'est à faire à ceux qui , pour décastrer ,  
 « effacent ; qui veulent amender les dé-  
 « fauts particuliers par une corruption  
 « universelle , & guérir les maladies par  
 « la mort. . . Toutes ces grandes mu-  
 « tations , ébranlent l'état & le désor-  
 « donnent ».

Nous parlons à tous les hommes , & ,  
 quelles que soient les institutions du  
 corps social , dont ils sont membres ,  
 nous les exhortons à la paix ; qu'ils res-  
 pectent l'ordre de la société dans laquelle  
 ils se trouvent placés ; qu'ils craignent  
 d'y porter le trouble , de faire leur mal-  
 heur & celui de leurs concitoyens , en  
 s'élevant contre les loix auxquelles leur  
 naissance ou leur vie actuelle les sou-  
 met.

Que de maux se préparent les peuples  
 qui se soulèvent contre le pouvoir qui  
 les domine ! par quels flots de leur sang  
 ils effaceront les loix dont ils se plai-  
 gnent ! le pouvoir contre lequel ils ré-

clament ne pourra être enseveli que sous leurs cadavres déchirés.

Il est arrivé de plus grands malheurs, bien plus de sang a été répandu par la révolte des peuples, que par la tyrannie des souverains. L'infidélité, le soulèvement des sujets a souvent appelé l'horreur & la mort sur d'immenses contrées.

Avant que les hommes connussent les vrais principes du gouvernement, ils regardèrent comme vertueux les meurtriers des princes qui leur avaient déplu. Mais il est bien rare & bien difficile que les meilleurs souverains puissent longtemps être généralement aimés de leurs peuples. Ce n'est qu'après leur mort qu'on rend justice aux dépositaires de la suprême puissance. Ils avaient donc à craindre sans cesse le fer d'un assassin qu'une gloire sûre attendait, & qui recevait les actions de grace d'une partie de ses concitoyens, pour avoir donné la mort au tyran. La crainte rendait farouches & actuels des princes qui, peut-être, auraient été justes, s'ils avaient régné sans

défiance. Des flots de sang coulaient à leurs moindres soupçons, & les peuples étaient plongés dans tous les maux affreux qui accompagnent les mutations de regne fréquentes & forcées. Tant de calamités les ramenerent enfin à des principes plus sages : l'utilité publique parla plus haut que les passions de ceux qui pouvaient gagner au changement, & l'intérêt général fit regarder justement les rois comme sacrés, & leurs meurtriers comme parricides. Rejettons avec horreur toute maxime scédirieuse, dont la conséquence serait de nous ramener à notre premier aveuglement.

La fidélité est donc la première vertu des sujets, puisqu'elle est très utile à leur association, puisque leur infidélité doit attirer sur eux les plus grands maux. Quel que soit le pouvoir qui les dirige, qu'ils y restent soumis. Qu'ils respectent la forme du gouvernement sous lequel ils vivent. S'il est juste, s'il est bien tempéré, la société est heureuse. Elle peut souffrir sous quelque gouvernement que

ce soit, & ce qu'on appelle une démocratie, peut être elle-même la plus cruelle tyrannie.

Tremblez cependant, tyrans oppresseurs. La voix du sage exhortera toujours à la patience les peuples irrités : mais le sentiment de leurs maux peut l'emporter enfin sur les cris de la sagesse. Puisse du moins une juste terreur vous accompagner sans cesse ! puisse le fer vengeur briller toujours à vos yeux épouvantés, vous poursuivre, vous faire trembler au milieu de vos flatteurs & de vos plaisirs ! puisse l'inutile remords porter la rage & le désespoir dans vos cœurs à vos derniers moments, & vos noms odieux être en exécution à la dernière postérité !

Mais, ô citoyens, n'oubliez jamais que la société est aussi cruellement déchirée par le brigandage des factions, que par les fureurs de la tyrannie. C'est une communauté d'avantages réciproques qui constitue une association régulière : mais elle ne suppose pas la parfaite égalité.

---

## CHAPITRE VIII.

### *Egalité.*

QU'EST-CE en effet que cette égalité réclamée si souvent? Une vaine chimère, inventée par le pauvre & par le faible, qui porte envie à l'homme riche & puissant, qu'il croit plus heureux que lui. Cependant ce mortel si envié se retire, peut-être, pour verser des larmes, au fond de ses riches appartements où l'or qui brille de toutes parts ne saurait le consoler.

Il existe pour toutes les conditions une somme à peu près égale de plaisir & de douleur : voilà notre égalité.

L'égalité n'est point dans la nature. Rien ne se ressemble, rien n'est égal.

Peignez-vous un long spectacle d'objets toujours semblables ; l'œil en sera bientôt fatigué. Figurez-vous une grande société d'hommes parfaitement égaux ; il y régnera une inertie pire que la mort.

Considérez une famille. Le père a sur

ses enfants une supériorité qui tient de l'empire : l'expérience, les qualités acquises des aînés les élèveront au-dessus des enfants qui sont nés après eux : quelquefois la supériorité de l'esprit dérange cet ordre , mais sans rétablir l'égalité. Comment, si elle n'existe pas dans une famille, voudriez-vous la retrouver dans un vaste état ?

Est-ce un partage égal des richesses que l'on desire ? Mais n'est-il pas injuste de toucher aux possessions , quand on n'en peut pas prouver légalement l'illégitimité ? L'assurance des propriétés est une des causes de l'union sociale, & un de ses plus fermes appuis. Une inquisition même trop sévère sur l'origine & la validité du droit des possesseurs , paraîtrait moins un acte de justice que de tyrannie , & entraînerait en effet mille injustices , mille extorsions. On serait effrayé des maux qu'accompagnerait l'opération téméraire du partage égal des biens. Cependant exécutez ce partage, dis-



tribuez également les terres : vous verrez la nature elle-même se révolter contre ce vain effort & le combattre ; l'équilibre se rompra bientôt , & après une courte succession de temps , vont reparaître la grande richesse & la misère.

Quoique les hommes ne soient ni physiquement , ni moralement égaux , il est cependant entr'eux un titre d'égalité : c'est qu'ils sont hommes. D'ailleurs , celui qui a moins de force a souvent plus d'industrie ; celui qui a moins de fortune a plus de vertus.

Tu conçois du mépris pour celui que tu regardes comme ton inférieur ! Crains d'être injuste. C'est une cause qui te regarde de trop près pour te laisser l'impartialité d'un juge équitable , & ta vanité te séduit peut-être , quand tu prononces sur ta propre supériorité.

Homme riche , est-ce la pauvreté que tu méprises ? Peux-tu prévoir les revers qui t'attendent ? Il ne tient qu'à la fortune de te rendre demain méprisable.

D'où naît ton orgueil ? Tes richesses

t'appartiennent : mais sont-elles toi-même ? Te donnent-elles quelques vertus ? ajoutent-elles à tes lumières ? Quand une tonne remplie d'or est une fois vidée , elle n'est plus qu'un meuble vil, qu'on va peut-être remplir d'immondices. Et toi, si l'on te sépare de tes biens, que seras-tu ? que te restera-t-il ? Oferas-tu te comparer à cet artisan , à ce manœuvre , qu'à présent tu dédaignes ? Consentira-t-il à te reconnaître pour son égal ? Non , sans doute ; il fait lui-même se soutenir ; il est utile ; & toi , tu ne seras qu'un vain fardeau de la société. Va , Midas n'en était pas moins un sot , pour cacher ses oreilles d'âne sous un bonnet de brocard.

Malheureux ! celui pour qui tu affectes d'injustes dédains, te méprise dans le fond de son cœur : mais il te respecterait, peut-être , s'il connaissait en toi des sentimens d'humanité.

Le général d'armées , le magistrat , le philosophe , le savant , n'iront pas , sans doute, contracter une liaison particulière

avec un petit marchand ou un ouvrier, qui n'exerce qu'un art grossier. Il faut dans la société habituelle des rapports de sentiments, de vues, de connaissances, même de politesse, qui ne se trouvent point entre les hommes dont les professions ont si peu de conformité. La franchise grossière du pauvre s'accorderait mal avec la fausseté polie du riche : la naïve impéritie de l'homme du peuple ne conviendrait pas à l'érudite ignorance du savant : les simples préjugés d'un bon marchand ne sont pas les préjugés réfléchis d'un philosophe. Que chacun cherche donc ses semblables, mais sans mépriser les autres.

La distinction d'états vils & d'états honnêtes est odieuse, & insultante pour un grand nombre d'hommes estimables. A Rome, la petite marchandise était honteuse, mais le gros commerce n'était pas méprisable. Ainsi, de tout temps, les riches ont été compris dans le nombre des honnêtes gens.

Toute profession utile, toute profes-

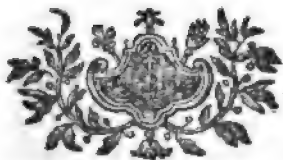
faut se soumettre aux coutumes indifférentes.

Je gémis de mon sort, je porte envie au grand, au puissant, au riche. Insensé que je suis ! je crois qu'il a sur moi de l'empire ; parcequ'il a du pouvoir : eh ! n'ai-je pas un empire bien plus glorieux, bien plus flatteur ; si je fais me commander à moi-même ? Il est plus riche que moi ! Il ne l'est pas, si je suis content de ma fortune ; si mon industrie, mon travail suffisent à ma subsistance, tandis que ses trésors ne suffisent pas à ses caprices. Il jouit de tous les plaisirs ! Il les paie tous & ne jouit d'aucun : je jouis, moi, dit repos de ma conscience. Il peut faire du bien ! J'en fais aussi, puisque je travaille, puisque je donne un bon exemple aux compagnons de mes peines, puisque j'ai la douceur de les consoler. Mais j'éprouve les maux qui accompagnent la misère ! Je suis bien supérieur au riche, si je les supports avec plus de vertu qu'il ne soutient le poids de la fortune. Il m'arrive de me dire : si tel ou tel

M O R A L.



Ce qui contribue le plus à rendre les  
citoyens égaux entr'eux , c'est de vivre  
sous la protection des mêmes loix.



---

## CHAPITRE IX.

### *Loix.*

**D'**INJUSTES chefs firent desirer de justes loix. Elles sont les mêmes pour tous ; elles ne sont sujettes ni à la séduction ni au caprice.

Quelquefois des rois sages & vertueux sacrifièrent au bien public une partie de leur puissance , s'enchaînerent eux-mêmes par les liens de l'équité , & devinrent législateurs.

Avant qu'aucune loi eût été portée , l'homme qui en tua un autre fut un scélérat digne de mort , & condamné par la loi naturelle , qui lui défendait d'attenter à la vie de son semblable , puisque lui-même désirait qu'on respectât la sienne.

Avant que la société se fût formée , avant la convention des propriétés que cette association rendit nécessaire , celui qui se nourrit du fruit du premier arbre qu'il rencontra , ne fit que satisfaire justement au besoin de la nature.

Mais depuis que la société est établie ,

& que , par une suite nécessaire de sa constitution , elle a dû assigner des possessions à ses membres ; celui qui ose attenter à ces possessions , est criminel : il mérite d'être puni de la manière que la société juge la plus convenable au maintien d'un ordre qui compose son essence.

Les loix de convenance , autrement nommées loix civiles , sont des décrets émanés du gouvernement , qui prescrivent aux citoyens ce qu'il leur est ordonné de faire , ce qu'il leur est défendu de se permettre.

La loi n'a pas besoin , pour obtenir toute sa force , d'être approuvée par tous les citoyens. On en a déjà dit la raison , en parlant du gouvernement. Il suffit qu'elle soit émanée de ceux en qui le peuple reconnaît le droit de la promulguer.

Un principe important , fécond en conséquences , & que le législateur ne doit pas perdre un instant de vue , c'est que la loi ne doit pas , résulter de sa volonté particulière , mais de la nature même de la chose. Le caractère essentiel

d'une bonne loi, c'est d'être utile. Si elle est à charge au citoyen, il faut qu'elle soit indispensable.

La meilleure de toutes les législations, sera celle qui assurera le plus solidement le repos, le maintien, la force de la société civile, en ôtant au citoyen la plus faible portion possible de sa liberté.

S'agit-il de corriger un vice de la constitution ? Alors une loi qui lèse des particuliers, peut cependant avoir tous les caractères de la justice & de la bonté, lorsque le bien qu'elle opère rend cette lésion nécessaire à l'intérêt général : car le salut public est la première des loix.

Ce serait une loi bien condamnable & absolument contraire à la nature de la chose, que celle qui léserait des individus sans être utile à la société.

Mais que faudrait-il dire d'un législateur qui blesserait le corps social pour le seul avantage de quelques membres ? Ne ressemblerait-il pas à un homme qui prendrait les fondements de sa maison, pour construire des ornements au comble.



Au reste , quand le gouvernement se trompe , ce n'est souvent qu'une longue expérience qui peut apprendre qu'il s'est trompé.

Une loi avantageuse à l'association générale , mais qui fait souffrir un individu , est toujours condamnée par cet individu , & par ceux qui lui sont attachés , quoiqu'elle soit utile à lui-même en effet , puisqu'elle l'est à tout le corps politique.

Celui qui est gêné dans ses desirs par une loi se plaint de cette loi. Il se plaindrait encore bien davantage , si on laissait un libre cours aux desirs effrénés de ses concitoyens.

Une loi qui ordonne une réforme nécessaire , ne sera jamais approuvée par celui dont cette réforme dérange le bien-être.

Une loi qui n'est point inspirée par la justice , qui ne tend pas à l'intérêt social , n'est pas une véritable loi. Ce n'est qu'un acte de caprice ou de tyrannie.

Citoyens , lorsque la société dans la-

quelle vous vivez s'est long-temps soutenue avec un certain système de législation , croyez qu'il lui est convenable , & qu'il serait même dangereux de le renverser. Ne méprisez point votre patrie , parceque vous en entendez censurer la législation , parceque des rêveurs inquiets conseillent de la changer.

Un temps de réforme est un temps de crise ; toute crise est dangereuse , on ne fait pas quelle en sera la fin. Le corps souffre par un changement de régime ; on veut augmenter sa force , & l'on risque de lui donner la mort. On ne peut toucher que d'une main tremblante à une législation consacrée par le temps. Elle peut avoir des défauts qui soient eux-mêmes analogues à la constitution du corps qui l'a reçue , comme l'animal éprouve quelquefois des maladies qu'on ne peut guérir sans lui donner la mort.

Un homme sain doit se tenir à son régime ordinaire : une société vigoureuse doit conserver ses mêmes loix.

Malheur aux générations vivantes à

l'époque où la forme d'un gouvernement est changée ! Livrées à tous les déchirements qui accompagnent les dissensions intestines , poursuivies par le fer , par le feu , par l'aveugle fureur , par la vengeance atroce des différents partis tantôt vaincus , tantôt victorieux , elles ne prévoient que des maux plus funestes encore après tous ceux dont elles meurent victimes , & sont dévouées en sacrifice à la prospérité douteuse des générations à venir.

Figurez-vous un architecte qui , peu content de la construction de Paris ou de Londres , proposerait de les détruire. Vous aurez une juste idée de quantité de livres écrits pour la réformation de la société. Encore la plupart de leurs auteurs veulent-ils abattre des palais pour élever des chaumières.

Qu'ils écoutent ce que Montaigne semble leur avoir adressé. Ce n'était pas un homme à petits préjugés.

« Il est bien aisé, dit-il, d'accuser d'im-  
« perfections une police : car toutes cho-  
« ses humaines en sont pleines. Il est bien

« aisé d'engendrer à un peuple le mépris  
 « de ses anciennes observances... Mais  
 « d'y rétablir un meilleur état en la place  
 « de celui qu'on a ruiné, à ceci plusieurs  
 « se sont morfondus qui l'avoient entre-  
 « prins... Je me laisse volontiers aller à  
 « l'ordre public du monde. Heureux peu-  
 « ple, qui fait ce qu'on commande mieux  
 « que ceux qui commandent, sans se  
 « tourmenter des causes ! qui se laisse  
 « mollement rouler après le roulement  
 « céleste » !

Ce n'est pas qu'un gouvernement, comme toutes les choses de la terre, ne doive subir des changements. On peut le comparer à un édifice : mais comme cet édifice est tout l'état, on ne peut le démolir que l'état entier ne soit bouleversé dans ses décombres. Il faut se contenter des réparations nécessaires, & remplacer par une pierre nouvelle l'ancienne pierre qui menace de la chute. Certaines loix convenaient au gouvernement encore barbare : on y substituera des loix nouvelles, convenables à un  
 gouvernement

gouvernement éclairé. Ce sera l'esprit national qui , dans ses progrès successifs, fera lentement, mais avec sûreté, ces réparations indispensables : avec le temps, la totalité de l'édifice se trouvera renouvelée , sans qu'on puisse dire qu'il ne soit plus le même. Toujours ferme sur ses fondements , toujours lié dans toutes les parties , & n'ayant jamais éprouvé les secousses du marteau destructeur , il réunira l'appareil imposant de la vénérable antiquité , à la fraîcheur, à la commodité d'une construction nouvelle.



---

## CHAPITRE X.

### *Le Prince.*

PLUSIEURS écrivains ont supposé l'existence d'un contrat primitif entre le sujet & le souverain. Qui a vu l'original de ce contrat ? Dans quel monument historique est-il consigné ? Qui a pu le passer ? Qui a eu le droit de me représenter avant que j'existasse ?

Le devoir de la fidélité n'est point appuyé sur une promesse que les sujets n'ont pu faire avant que de naître, & que personne n'a pu faire pour eux : mais sur le plus fort de tous les engagements, sur celui de consulter l'avantage de la société d'où dépendent leurs propres avantages. Elle ne peut subsister qu'à l'abri du gouvernement, qui ne peut lui-même se maintenir que par l'obéissance & la fidélité des sujets.

Le devoir des rois leur est dicté par leur propre intérêt plus fort que tous les contrats. La félicité des peuples ne peut

être que l'ouvrage du prince , & seule elle fait le bonheur , la puissance , la gloire & la félicité du monarque.

Toutes les obligations des princes , comme celles des sujets , peuvent être énoncées dans une seule loi ; Soyez justes. De la justice du prince , suit le bonheur des sujets.

Si le souverain est juste , il sentira que ce n'est pas pour son propre avantage , mais pour celui des peuples , qu'il jouit de la puissance ; que tant de prérogatives ne lui ont pas été attribuées sans qu'il dût les payer d'aucun retour ; que tous les sujets ne contribuent à sa grandeur , à sa sûreté , que pour qu'il leur procure à tous la sûreté , le bonheur ; qu'ils font entre ses mains , pour la conservation de l'état , le sacrifice d'une portion de leur propriété , afin qu'il leur assure la tranquille jouissance du reste ; qu'il ne doit exiger ce sacrifice que jusqu'au point où il est nécessaire à eux-mêmes ; qu'enfin si tout l'état est remis entre les mains d'un seul homme , c'est pour qu'un seul hom-

me veille avec une sollicitude paternelle sur la prospérité de tout l'état.

Dans la démocratie , chaque citoyen est chargé pour sa part des soins du gouvernement : dans la monarchie , le souverain prend sur lui seul les soins qui , dans le gouvernement populaire, seraient répartis sur tous les citoyens.

Le tyran croit qu'il regne pour tirer à lui tout le bonheur , & laisser tous les maux à ses sujets. Le juste prince fait que le pouvoir suprême lui est confié pour travailler, pour veiller au bonheur d'une immense famille , pour en être le rendre père , pour se charger des peines & des inquiétudes , tandis qu'il procure à ses peuples le repos & la sécurité.

Le bon prince aura bien plus de fatigue , mais il éprouvera bien plus de douceurs , qu'aucun de ses sujets. Chacun d'eux n'est heureux que de son propre bonheur ; il le fera du bonheur de tout un peuple.

Une félicité sans mélange n'est point accordée à l'homme ; elle ne peut donc



l'être à toute une nation. Le prince espérerait en vain rendre parfaitement heureux chacun de ses sujets ; mais il goûtera le repos d'une conscience pure , quand il les aura rendus tous aussi heureux qu'ils peuvent l'être par lui.

Il ne suffit pas qu'il aime , qu'il veuille le bien ; il faut qu'il le connaisse. Combien de princes se sont écartés du vrai but qu'ils devaient se proposer , parcequ'ils ont cru que le plus grand des biens dont pût jouir une nation , était la gloire que procurent les armes : erreur funeste , présentée trop long - temps aux princes comme la première des vérités !

Un prince éclairé aimera mieux sa nation fortunée que brillante. Il voudra qu'elle en impose par son courage , par sa discipline , & non qu'elle inspire la terreur par une ambitieuse inquiétude ; qu'elle sache manier les armes pour faire respecter son repos , & non qu'elle prenne les armes pour troubler celui des autres peuples ; juste envers ses voisins comme envers ses sujets , il n'entreprend

dra la guerre que pour résister à l'iniquité : il ne l'entreprendra qu'en gémissant , parcequ'elle ne sera guere moins funeste à ses sujets même victorieux qu'à leurs ennemis vaincus.

Il ne peut tout voir par ses yeux , il sera donc trompé : mais il dépend de lui de l'être beaucoup moins qu'on ne pense. Tout ce qui entoure le souverain adopte ses goûts , se modele sur son exemple. S'il aime la chasse , il est entouré de bons chasseurs : si la musique lui plaît , il ne manquera pas d'habiles musiciens : s'il aime la vertu , s'il la pratique, il ne verra autour de lui que des amis de la vertu. Qu'il aime véritablement son peuple , il ne trouvera que des amis du peuple : qu'il gémissé sur les maux de l'humanité, tout ce qui l'environne s'empressera de les soulager.

Mais on a connu des princes qui aimaient leurs peuples , qui aimaient la vertu : ils n'en étaient pas moins entourés de courtisans oppresseurs & vicieux. Ils croyaient avoir une cour honnête ,

& n'avaient qu'une cour hypocrite. Cela n'est que trop vrai, & je crois en savoir la cause : c'est qu'ils n'aimaient pas encore assez leurs peuples, c'est qu'ils n'aimaient pas encore assez la vertu.

Un souverain ; quand il le veut , fait naître autour de lui les talents , les arts , le génie : il fera naître bien plus aisément les vertus , car elles sont plus faciles à l'homme.

Comment dissipe-t-on l'ignorance ? En la livrant au mépris. Comment fait-on fleurir les arts ? En leur accordant une grande estime , en inspirant un grand intérêt de les cultiver. Que la vertu soit en honneur , qu'on ait un intérêt sensible à la suivre ; vous ne trouverez plus que des hommes vertueux.

Le meilleur des peuples sera celui qui aura le meilleur des princes ; & le plus fortuné des princes, celui qui aura rendu son peuple le plus heureux.



---

## CHAPITRE XI.

### *Justice.*

**L**E gouvernement le plus éclairé ne saurait connaître assez toutes les actions des citoyens pour arrêter tous les actes d'injustice : il est des détours obscurs, des pratiques sombres, des moyens de chicane, par lesquels on peut se soustraire à l'animadversion des loix.

Toutes les loix portées pour faire observer la justice, n'ont pu être promulguées que pour l'utilité publique. Chaque citoyen doit se comporter avec tant d'équité, doit tendre si directement au bien général dans toute sa conduite, que les loix semblent inutiles : il doit avoir l'ame aussi pure qu'elles.

Il faut se rendre tel qu'on souhaite de trouver ses semblables. Il faut être juste, puisqu'on desire de n'être entouré que des amis de l'équité.

Celui qui est assez adroit pour s'emparer subtilement, & sans se compromettre, des biens de son voisin, ne

doit-il pas craindre sans cesse que quelqu'autre scélérat aussi adroit que lui ne ravisse toute sa fortune ?

Un des grands maux de la société, c'est que les uns sont occupés à dresser des embûches, & les autres à s'en garantir, & que la plupart tendent des pièges d'une main, tandis qu'ils écartent de l'autre ceux qu'on leur a rendus.

Chacun est intéressé à la conservation de ses biens; chacun l'est donc à la sûreté des biens de tous, puisque c'est la sécurité générale qui fait celle des particuliers.

« De même, dit Cicéron, que si, dans  
« le corps, chaque membre pensait à  
« augmenter sa vigueur, en tirant à lui la  
« force du membre voisin, il faudrait  
« bientôt que le corps entier s'affaiblît &  
« mourût : ainsi lorsque chacun voudra  
« s'emparer des avantages des autres &  
« les leur ravir, pour en profiter, la so-  
« ciété humaine sera bientôt renversée ».

Les conventions, les engagements par lesquels un homme prête pour retirer,

répand pour recueillir , ou donne son temps & sa peine pour en recevoir un prix conforme à l'estimation qu'il en a faite , & qui a été convenue , sont des objets sacrés & forment un des principaux liens de l'union politique.

Refuser de satisfaire à ses engagements , quels qu'ils soient , pourvu qu'ils ne soient pas contraires à l'honnêteté ni à l'intérêt social , c'est l'action d'un citoyen atroce , qui trouble l'ordre de l'association , & mérite d'en être rejeté.

On peut être injuste sans manquer à ses conventions. Abuser de la situation d'un infortuné pour tirer de lui son travail ou sa propriété , sans lui en donner la juste valeur , c'est être à la fois injuste & cruel.

La feinte , la dissimulation , tout ce qui peut induire en erreur celui avec lequel on contracte , est une injustice plus criante que si elle était commise à force ouverte , puisqu'il reste moins de moyens de s'en garantir.

Mortel encore plus malheureux que

méprisable, tu sacrifies le bonheur solide du témoignage de ta conscience, au plaisir de posséder quelques biens, qui demain peut-être te seront enlevés. Tu fais un marché de dupe. Quel bonheur reste-t-il à celui qui ne peut s'estimer lui-même ? Le plaisir d'être juste ne se perd qu'avec la vie.

Si les richesses rendaient toujours heureux, on serait tenté de pardonner aux frippons : mais il se verse plus de larmes sous les lambris dorés, que sous les toits couverts de chaume.

A ne consulter que la prudence, c'est toujours faire une sottise que d'être mal-honnête homme. Il est bien rare que les mauvaises manœuvres ne se découvrent pas enfin. Cette découverte empoisonne les jours de leurs auteurs.

Que de soins, que de peines, que de travaux de corps & d'esprit pour couvrir une mauvaise action d'un voile qui se déchire toujours. La vertu est pour l'honnête homme un oreiller bien doux, &c,

s'il a tout perdu , sa propre estime lui reste & le console.

Comme il est juste de défendre ses biens , & qu'il n'en est point de plus précieux que l'existence , on a le droit de donner la mort pour conserver sa vie. Cette loi de la nature s'accorde encore avec l'intérêt général ; puisque la société serait infestée de brigands , s'ils étaient sûrs de n'avoir à frapper que des victimes sans résistance.

Ainsi , quand nous n'avons pas le temps de recourir à la protection publique , quand le danger est pressant , quand nous seuls pouvons le repousser , nous rentrons dans le droit naturel de défense , nous devons nous secourir nous-mêmes , & frapper notre ennemi. Mais s'il est terrassé , ou s'il prend la fuite , s'il ne reste plus pour nous de péril , ce n'est pas à nous , c'est au gouvernement à nous venger : car il est utile que le même homme ne puisse pas être à la fois le vengeur & l'offensé , l'accusateur & le



juge. Il faut, pour démêler ce qui est juste, un œil plus sûr que celui d'un homme passionné.

La peine du coupable est due à l'utilité publique, & non pas à la vengeance d'un particulier. Elle n'est pas ordonnée pour le faire jouir du tourment d'un malheureux, & pour lui faire goûter un plaisir arce, à la vue des tourments de son semblable.

La peine doit être proportionnée au crime. Un cœur ulcéré ne garderait pas de mesure dans sa vengeance. D'ailleurs un ennemi serait toujours coupable ; mais les loix n'ont point d'ennemi, & leurs dépositaires doivent recevoir sans passion les défenses de tous les accusés. Tranquilles comme la divinité même ; la colere ne doit jamais troubler la sérénité de leur front, & si leur bouche, organe de l'équité, prononce les arrêts les plus sévères, c'est le crime qu'ils punissent, mais sans haïr le criminel.

Magistrat, tu ouvres ton cœur à la haine ; tu vois avec indignation l'accusé

dont tu tiens le sort dans tes mains; tremble de donner ta voix : tu ne peux plus être juge , puisque tu deviens ennemi.

Les loix de la justice entre les différentes sociétés résultent de celles qui lient les citoyens entr'eux. Les sociétés ou états , dans leurs rapports mutuels , doivent être regardés comme des individus mortaux. L'homme a le droit de repousser la violence , de donner la mort pour se défendre : les sociétés jouissent du même droit; c'est celui de la guerre. Quand une société s'est rendue coupable d'une offense capitale , elle est justement poursuivie par les armes, comme un individu criminel est condamné à mort.

Les citoyens volent au secours d'un malheureux attaqué par la force : de même les sociétés prennent les armes pour défendre une d'elles , attaquée par une puissance injuste.

Une société a-t-elle le droit de faire la guerre à une autre par la seule raison que celle-ci devient riche & puissante ? Il vaudrait autant demander si un mar-

chand a le droit de tuer un autre marchand son voisin, parceque le commerce de ce voisin devient florissant. Une société n'a le droit alors que de combattre de travail , d'industrie , de bonne administration.

Faire la guerre pour acquérir de la gloire, c'est multiplier les assassinats pour faire parler de soi. Faire la guerre pour conquérir , c'est , en d'autres termes, assassiner pour voler.



---

## CHAPITRE XII.

### *Religion.*

IL semble que ce soit ici le lieu de parler de la religion , puisqu'elle tient partout au gouvernement , & qu'elle est liée au système politique de la législation. Elle tend sans cesse à rendre les citoyens plus fideles à leurs devoirs ; elle fait donc partie de ces mêmes devoirs , & est nécessaire à l'état social.

Le ministre de notre religion sainte en explique les dogmes & les préceptes , & le fidele qui l'écoute n'a pas besoin d'autres leçons. Si tous les hommes étaient chrétiens , & chrétiens religieux , le moraliste du siècle se tairait. Mais ici nous parlons à l'infortuné qu'une raison orgueilleuse a éloigné de l'humble foi de ses peres : nous parlons à tous les hommes de quelque nation qu'ils puissent être , & quelle que soit leur maniere d'adorer leur auteur. Notre devoir est de leur faire respecter la religion en général. C'est au ministre de nos autels ,

appelé par Dieu même à étendre la foi, à leur prouver qu'il n'en est qu'une.

Toutes les religions sont fondées sur la croyance d'un Dieu ; toutes ont pour but l'avantage des hommes. Tout temple est respectable ; c'est une enceinte où ils se rassemblent pour rendre hommage au Créateur ; où ils croient sentir sa présence plus immédiate ; où ils s'embrasent d'une reconnaissance plus vive pour celui qui leur donna, qui leur conserve l'existence ; où ils se sentent saisis d'une sainte horreur , qui les écarte du crime , en leur représentant la colere d'un Dieu vengeur ; où leurs cœurs se dilatent , & s'ouvrent à un attendrissement qui les dispose à l'humanité.

Ouvrage du même Dieu , tous les hommes le reconnaissent. Toutes leurs religions consistent dans l'adoration de l'Être suprême. Il s'est manifesté à eux par ses œuvres ; ils n'ont pas fermé les yeux à la lumière de cette révélation générale. Les passions ont entraîné bien des hommes dans le crime ; l'erreur les a souvent

aveuglés : mais nul n'est impie dans son cœur. Connaître un Dieu, & s'élever contre lui, refuser de l'adorer, ce serait là l'impiété : mais c'est un sentiment atroce qui n'entre pas dans le cœur humain. Tous les hommes ne rendent pas à Dieu le même culte ; mais tous ceux qui le reconnaissent, lui rendent le culte qu'ils pensent devoir lui plaire. Ils n'ont qu'un même desir, un même dessein, une même pensée : pourraient-ils donc se haïr ?

La croyance d'un Dieu est le plus fort lien qui unisse les hommes entr'eux. C'est par elle que tant de sociétés, séparées par les opinions dogmatiques, ont encore un nœud puissant qui les enchaîne les unes aux autres.

Les hommes tiennent si faiblement à la vertu ; ils sont si fortement attachés à leurs intérêts, & tellement aveuglés sur leurs véritables avantages, qu'il semble qu'on doive trembler de se trouver au milieu d'eux : mais on fait qu'ils croient un Dieu rémunérateur & vengeur, &

cette idée retient dans la société l'homme effrayé, prêt à fuir loin de ses semblables.

Je crois sentir en moi-même les preuves de l'existence de Dieu gravées en traits profonds que je ne pourrais effacer. Ce sentiment ne me semble guere plus séparable de moi , que celui de ma propre existence. J'accorde pour un instant que la nature , par les combinaisons infinies du mouvement , ait pu devenir l'auteur de mon organisation : je veux la reconnaître dans la création de ces insectes , machines disposées pour la formation d'ouvrages toujours admirables, mais toujours les mêmes : je reconnaitrai même son pouvoir dans la vaste architecture de l'univers , dans l'harmonie de ces globes terrestres ou enflammés , toujours mus dans l'immensité de l'espace , & suivant des loix toujours constantes : mais moi, je pense. Des combinaisons fortuites ont-elles pu donner à la matiere la faculté de penser ? Je ne suis point maître de composer mes idées. La plus grande contention de mon cerveau ne peut faire naître

aucune pensée qui paraisse due à ma volonté. Elles me viennent par inspiration : c'est Dieu qui me les donne ; elles m'élèvent jusqu'à lui , & me sont un témoin de son existence.

Il est certain que l'homme ne peut former aucune pensée à son choix. Je puis rêver , me recueillir , chercher des idées ; j'en trouverai même : mais je ne pourrai pas dire que j'ai trouvé celle que je cherchais. En effet , pour la chercher avec choix , il fallait que je la connusse , qu'elle fût présente à mon esprit , & dès lors je n'avais pas besoin de la chercher. On ne peut faire un choix de ce qui n'existe point encore. Or , la pensée qui va naître dans mon cerveau , n'a encore pour moi aucune existence : elle est seulement au rang des choses possibles. Il faudra que je la reçoive telle qu'elle me sera offerte. Ainsi l'homme qui réfléchit cherche une pensée quelconque , & non pas telle pensée. Si celle qui lui survient est bonne , c'est avec raison qu'on l'appelle une idée heu-



reuse , parcequ'elle semble due à un hasard favorable.

Dépend-il de moi de vouloir trouver une pensée, même indéterminée ? Non , sans doute : car cette volonté elle-même est une idée qui m'est venue , sans rien devoir à mon choix , puisque je n'ai pu la choisir avant qu'elle existât. Il seroit absurde de dire qu'on *a voulu vouloir* penser.

Comment la nature m'a-t-elle donné l'intelligence, si elle n'est point intelligente ? Comment l'effet sera-t-il si différent de ce qui le cause ? Mais si elle est intelligente , elle est Dieu.

Si la nature est aveugle , elle a produit sans dessein ses ouvrages admirables. Si l'on suppose un dessein, on suppose une pensée , & par conséquent un être intelligent , un Dieu.

Si une pensée n'a point ordonné , ne dirige point , n'anime point le grand tout, quelques-unes des parties de ce tout lui seront supérieures : car moi qui pense, je puis , sans trop d'orgueil , me regarder

der , par ma pensée seule , comme supérieur à la nature dépourvue d'intelligence. En effet , un être pensant , fût-ce un atome , l'emporte sur un être privé de la pensée , quelque énorme qu'il soit.

De bonne foi , quel homme voudrait être le soleil , ou même le système complet de tous les soleils & de tous les mondes possibles ?

Si l'on dit que l'homme est un être matériel , qui doit le sentiment & la pensée à une certaine modification qui lui est propre , à son organisation , aux combinaisons particulières de matières qui se trouvent en lui : il restera toujours à demander si l'on comprend bien ce que c'est qu'une combinaison de matières qui pense , & comment une organisation peut penser. C'est produire un effet pour une cause , c'est expliquer l'inconnu par l'inconnu , l'obscur par le plus obscur. Il ne nous est pas donné de concevoir ce qu'est l'Être suprême , ni par quel moyen la toute-puissance fait influencer l'esprit inétendu sur la matière étendue :

mais conçoit-on mieux ce que c'est qu'une modification qui donne la pensée; qu'une cause dénuée de raison, qui donne le pouvoir de raisonner?

Quelle grande, quelle sublime idée que celle d'un Dieu maître, auteur, & conservateur d'un immense univers & de mondes innombrables! d'un Dieu qui embrasse toute la nature & tous les temps, & dont la vengeance sûre attend le scélérat tranquille dans le crime! Quelle idée touchante, que celle d'un Dieu pere de tous les hommes, d'un Dieu bon, d'un Dieu qui récompense, dernière consolation du malheureux que lui seul peut consoler! d'un Dieu devant qui toute grandeur est affaissée, devant qui tous sont égaux, l'oppresser qui l'offense, & l'opprimé qui l'implore; le riche, dont le cœur se ferme à la pitié, & le pauvre qui attend l'homme dur au tribunal de l'Eternel.

La religion soutient l'infortuné; l'athéisme laisse l'ame dans la sécheresse, livre le malheureux au désespoir, & ne

lui présente d'autre soulagement qu'un mort.

Bayle a soutenu qu'une société d'athées peut subsister. Je ne m'arrêterai à le combattre. Mais il est certain que nous craignons les suites de l'athéisme & de quel droit l'athée viendra-t-il répandant ses erreurs, porter l'effroi dans le cœur de ses concitoyens ?

Si cependant il est un homme sage & vertueux, que nous soupçonnions d'athéisme ; si même il nous a confié de ses sentiments secrets, donnons-nous de le haïr : considérons-le comme un homme qui s'égare, que nous devons remettre dans son chemin, mais que nous ne devons pas frapper sur ce qu'il s'est trompé sur sa route. Ayons pitié d'une erreur qui lui ôte toute consolation pour une autre vie dans les maux dont celle-ci est semée. Voyez en lui un exemple de la faiblesse de l'homme : regardons-le comme un infortuné, & aimons-le encore davantage car la première loi, la loi fondamentale

de la société est de s'aimer les uns les autres.

Si telle doit être notre indulgence pour une erreur qu'on regarde comme le plus fatal égarement de l'esprit ; que dirons-nous de ces savants qui, ayant abandonné les dogmes révévés par leurs peres, manquent à cette même indulgence pour ceux qui les ont conservés ? Pourquoi méprisent-ils ceux qui ne pensent pas comme eux, & osent-ils les persécuter , en quelque sorte , par l'outrage, par le dédain , par ces noms odieux d'esprits faibles , de fanatiques, d'imbécilles ? Quelle contradiction , que celui qui se nomme philosophe, se montre intolérant ! que celui qui recommande si bien l'indulgence réciproque, laisse voir qu'il pourrait bien lui-même être persécuteur ! Hélas ! tous les hommes pensent différemment. Leurs idées sont presque aussi variées que leurs traits. Quel est celui qui a raison ? Que les bornes de notre esprit sont étroites ! que notre intelligence est faible ! Quelle est l'obscur-

rité de nos lumières ! Il semble que nos bouches ne soient que des oracles d'erreur. Nous ne savons rien , honte à nous , en nous-mêmes. Nous nous sommes tous trompés , nous nous trompons encore , & nous osons avoir du orgueil ! & nous voulons que notre science particulière domine celle de tous les hommes ! Ah ! loin de nous cette petite vanité qu'on nomme vanité , qui fait que nous nous méprisons , & qui nous rend méprisables !

En vain , pour prix de nos fatigues d'études & souvent de nos erreurs , nous nous donnons le titre de philosophes. Nos études sont vaines ; notre philosophie est trompeuse ; nos travaux opiniâtres nous ont pris & nous laissent dans l'ignorance.

Respectons les hommes religieux ; mais quand pourra-t-on arracher les hommes de ces superstitions dangereuses & destructives qui , sous des noms sacrés , ont fait régner le crime sur la terre & des hommes sont immolés à la divi-

là, de vastes pays sont dépeuplés, les fers sont aiguisés, les gibets, les bûchers sont élevés au nom de Dieu; là, des femmes se brûlent sur les restes inanimés de leurs époux, & le culte, qui doit être utile à la terre, ne paraît établi que pour la désoler. Il semble que ce ne soit que par la destruction qu'on puisse rendre hommage au Créateur, & que le spectacle le plus agréable à ses yeux, soit celui de ses créatures expirantes dans les tourments.

Celui qui a formé le monde & tous les mondes qui composent l'univers, a aussi créé l'homme. En lui commandant de le servir, il lui imposa l'obligation de servir ses frères, ouvrages de Dieu comme lui; de leur être utile, parce qu'il désire qu'ils lui soient utiles; d'être vertueux, parce qu'il lui importe de trouver ses semblables vertueux; parce que la sûreté, le bonheur des hommes dépend de la probité de chacun d'eux. La religion est un juste tribut de reconnaissance que la créature paie au créateur;

mais il ne recevrait pas avec plaisir un hommage, il rejetterait un culte qui pourrait être nuisible aux hommes ; car c'est à eux que ce culte doit être avantageux , non pas à lui qui n'en a pas besoin. Dès qu'il se trouve dans quelques-unes de ces religions par lesquelles les peuples divers présentent leurs adorations à leur auteur, quelques usages dangereux à ces mêmes peuples, ces usages, établis sans doute par leur aveuglement, doivent être pros crits comme désagréables à Dieu. Nous sommes obligés de croire que nous l'offen sons par nos faiblesses & par nos erreurs ; mais nous l'outrageons encore bien davantage par nos cruautés.

Puisque la religion mérite nos respects , le prêtre qui remplit ses devoirs est lui-même bien respectable. Obligé d'être , par ses vertus, une image sensible de la divinité, il conduit encore plus les hommes par ses exemples que par ses leçons. Sa bouche est l'organe de la morale la plus pure. Il est le précepteur du peuple ; il lui apprend ses obligations ; il



lui fait connaître, il lui fait aimer le bien. Dans les campagnes, il exerce, en quelque sorte, une magistrature auguste, qui ne doit sa force qu'à la douceur de la persuasion. Les hommes n'y seraient guère supérieurs aux animaux qu'ils emploient au labourage de leurs terres, s'ils ne recevaient quelques connaissances des premiers principes de la morale par la voix du ministre des autels qui les dirige, qui les console dans leurs maux, qui concilie leurs différends, & qui leur sert à tous de pere.

Mais si le prêtre est vicieux, si sa voix excite au crime ceux qu'elle doit appeler à la vertu; si, pour son intérêt, il nourrit des superstitions dangereuses; s'il souffle la guerre au nom d'un Dieu de paix; s'il porte le trouble, lui qui ne doit prêcher que la concorde: c'est le plus atroce de tous les hommes.

Les prêtres sont très utiles; mais telle est la sainteté de leur état, que peu d'hommes méritent d'y aspirer. S'ils sont en grand nombre, il faut que la plupart

soient mal choisis, & par conséquent indignes de leur ministère. Moins nombreux, ils seront plus révévés & plus dignes de l'être ; ils s'observeront davantage, parcequ'ils seront eux-mêmes plus observés. Il est juste qu'il y en ait assez pour avoir l'œil sur le troupeau ; mais il est bon que le troupeau puisse avoir aussi l'œil sur eux.

La destination d'un homme chargé du ministère sacrée est de faire connaître au peuple ce qu'il lui est nécessaire de savoir, & non de l'engager dans des disputes obscures ; de faire d'honnêtes gens, & non des esprits subtils ; d'adorer Dieu, & non pas de savoir ce qu'il a voulu nous laisser ignorer. Ministre du ciel, organe de la Divinité même, il ne doit élever la voix que pour expliquer aux hommes leurs devoirs, & leur faire aimer le Dieu qui les prescrit.

Le christianisme est un état de perfection : le monachisme suppose une perfection plus grande encore, une vocation particulière du ciel. Oserons-nous

croire qu'il naît au milieu de nous assez d'hommes parfaits pour peupler tant de maisons consacrées à la vie cénobitique ? Tous ceux qui les occupent sont ou des saints , ou des usurpateurs. Qu'on respecte la demeure des saints : mais le vœu de la raison , de la politique & de la religion même, est de voir fermer à l'inutilité, à la paresse, peut-être au vice, les vénérables asyles qu'ils osent profaner.

En général, les plus vertueux se cachent dans leurs retraites , & fuient le siècle corrompu. Mais on trouve qu'il en est trop peu qui restent cachés.

Ne pourrait-on pas interpréter l'intention des fondateurs comme ils l'eussent fait eux-mêmes, si leurs lumières avaient répondu à la bonté de leurs intentions , & affecter au bien public ce qu'ils ont réellement voulu lui consacrer ?

Que l'on considère, entre autres objets, qu'il existe assez d'hôpitaux où le malheureux, près de périr, trouve les moyens de prolonger une vie encore plus misé-

nable ; mais que l'homme sensible cherche en vain des maisons où d'honnêtes citoyens, vieillis dans l'indigence, après avoir consacré leur vie au travail, & payé à la société le contingent de leur labeur, puissent obtenir dans leurs derniers jours un asyle heureux, juste récompense de leurs travaux.

Otons à l'humanité ce sujet de plainte. Alors quel spectacle touchant pour les âmes sensibles, que celui de ces vieillards à têtes chauves ou blanchies par les années, de ces respectables peres de famille, heureux de n'être point dans leur vieillesse un fardeau pour leurs enfants, ne craignant point l'affreux avenir, & coulant en paix & sans inquiétude, après une vie laborieuse, les derniers de leurs jours ! Si mes yeux pouvaient être témoins de ce spectacle, je croirais avoir assez vécu.



---

## CHAPITRE XIII.

### *Population.*

IL ne suffit pas d'être soumis au gouvernement de la société dans laquelle on vit; il faut coopérer à la conserver. C'est par la population qu'elle se soutient, qu'elle se répare, qu'elle acquiert une fleur de jeunesse toujours nouvelle : c'est en lui offrant de nouveaux citoyens, êtres émanés de notre propre existence, que nous commencerons à payer ses bienfaits.

La loi de la nature & la loi de la société ont ici une force égale : car lorsque celle-ci nous demande de nouveaux citoyens, celle-là nous fait entendre la voix du desir, & nous présente l'appât de celui des plaisirs, qu'elle a voulu rendre le plus sensible.

Quiconque dédaigne d'accorder le tribut que lui demande l'humanité, attente contre elle, & semble vouloir la détruire, puisqu'elle s'éteindrait bientôt : si tous ses semblables avaient pour elle la même

ingratitude. Peu digne d'avoir reçu la vie, qu'il refuse à ceux qui devaient descendre de lui, assassin de sa postérité, il est également coupable envers l'état & envers la nature.

Le pauvre se marie & propage, parcequ'il ne connaît que les besoins physiques, qui sont très bornés; parcequ'il n'ayant rien, il ne saurait craindre que ses enfants le forcent à se rien retrancher.

Les malheureux sont la pépinière de l'humanité, & servent à remplir le vuide de toutes les classes. Sans eux, les grands états seraient bientôt de grands déserts.

L'homme qui vit dans la médiocrité, craint d'avoir trop d'enfants, parcequ'il se trouverait alors au-dessous de la médiocrité.

Le riche ne veut point retrancher sur son superflu, se refuser des plaisirs, des caprices, des goûts, apprendre à connaître quelques privations. D'ailleurs, il plaindrait trop ses enfants, s'ils devaient être moins riches que lui.

Mais, fans les besoins factices, on ne connaîtrait ni médiocrité ni richesses, car il n'y a de réel que le nécessaire. Ainsi les faux besoins sont la cause du grand nombre de célibataires.

Dans la jeunesse, on desire le mariage, on souhaite d'en voir naître des fruits, parcequ'on n'est pas encore entièrement dépravé; parcequ'on n'a pas eu le temps d'étouffer la voix de la nature; parceque les prestiges de l'opinion n'ont pas encore eu la force de l'emporter sur elle.

Mais avec le temps, les préjugés font taire la voix du cœur : celui-ci a moins de feu. On veut ~~fonctionner~~ <sup>se rendre</sup> ~~en~~ <sup>plus</sup> ~~confidérable~~ <sup>confidérable</sup> en étalant plus de faste : une malheureuse prudence n'offre que des objets de crainte. On croit être devenu sage, & l'on n'est que corrompu.

Sur bien des objets la jeunesse voit quelquefois plus juste que l'âge avancé. C'est que les passions données par la nature sont moins sujettes à nous égarer, que la raison dégradée par les hommes, & embarrassée de mille erreurs.

L'auteur de la nature n'a donné aux animaux qu'une courte carrière à parcourir. Il semble n'accorder aux individus que le temps de se reproduire, & de perpétuer les especes. L'homme naît pour donner la naissance à l'homme : tel est l'ordre du créateur.





---

## CHAPITRE XIV.

### *Amour.*

A PEINE un léger duvet commence à couvrir les joues délicates de l'adolescent , qu'un nouveau sentiment germe dans son cœur , & semble lui donner une existence nouvelle. Le sang coule dans ses veines avec plus de chaleur , & porte dans toutes ses fibres le frémissement d'un desir inconnu. La nature entière change de face à ses yeux , ou plutôt la nature entière n'est que l'objet inconnu qu'il recherche ; il se plaît dans la solitude , parcequ'il peut s'y livrer tout entier au sentiment incertain , mais profond qui l'occupe. Il aime à se plonger dans de douces rêveries ; mais ses rêveries sont des sensations & non pas des pensées. La mélancolie s'empare de son ame ; heureuse tristesse qui ressemble au plaisir ! Tout l'appelle à l'amour , tout nourrit le feu divin qu'il recele.

Une jeune fille s'offre à sa vue. Il tremble , il frémit , ses genoux le soutiennent à peine : il est dans un état cruel , & cependant il éprouve un sentiment déli-

cieux. Il reconnoît l'objet qu'il desirait, sans savoir d'abord qu'il eût des desirs. Il baisse les yeux ; il les leve un instant, il les baisse encore , il n'ose regarder celle qu'il voudrait dévorer de ses regards. Il l'aime , il l'adore , & craint que de l'aimer ce ne soit lui faire une injure.

Il faut du temps avant qu'il ose parler ; il en faudra bien davantage avant de dire qu'il aime. Mais que ses complaisances , ses soins , son accent devenu plus doux , plus touchant , son œil humide & enflammé savent bien le dire , au défaut de sa voix ! Il voudrait se confondre avec l'objet de ses vœux , & cependant il craint de l'approcher de trop près. Il s'enhardit enfin : on fait qu'il aime , il fait qu'il est aimé.

Ce plaisir si délicat , le plus vif qu'il puisse jamais éprouver , n'est que le prélude d'un bonheur plus calme & plus durable. Les deux amants se donnent mutuellement leur foi , & leur union reçoit le sceau d'un contrat authentique , par les formalités d'usage dans l'état auquel ils sont attachés.

---

## CHAPITRE XV.

### *Polygamie.*

EN même temps que l'Etat demande aux hommes de nouveaux citoyens, il exige l'union du pere & de la mere.

Remontons encore au berceau de l'état social, à ces temps qui ont précédé la naissance des richesses & du luxe. Nous verrons l'enfant exiger long-temps de sa mere des soins pénibles & assidus : alors la chasse, la pêche, les travaux du pere la nourrissaient. Quand l'enfant mâle avait acquis assez de force, il fallait que le pere le façonnât à partager ses travaux, tandis que son épouse allaitait le dernier fruit de leur union. La mere instruifait ses filles aux ouvrages de son sexe : elles faisaient ensemble les vêtements, elles préparaient la nourriture de la famille. Tel est encore à peu près l'état des familles pauvres, ou médiocres, c'est à dire, de la plus grande partie de l'humanité.

Dans toute situation, le marié est

toujours une des premières suites de l'état social, parceque les deux époux doivent concourir à l'éducation de leurs enfants. C'est par un abus funeste qu'ils renoncent souvent à leur accorder ce bienfait. Si l'on peut excuser les parents, c'est lorsqu'ils sont eux-mêmes si peu estimables, que le premier venu est plus digne qu'eux d'élever leurs enfants.

La nature fait naître à-peu-près la même quantité d'individus des deux sexes. Si le mariage du pere & de la mere n'était pas nécessaire aux enfants, il serait avantageux que le nombre des mâles fût le moindre, puisque les meres perdent beaucoup de temps pour la propagation, pendant qu'elles sont enceintes, & pendant qu'elles allaitent.

On dir que dans les contrées de l'Orient, il naît plus de femmes que d'hommes. Si cette observation est fautive, la permission accordée aux Orientaux d'avoir plusieurs épouses, est contraire à la nature.

Je soupçonne qu'on n'a pas conservé

le véritable esprit de cette loi, dont l'origine se perd dans l'obscurité des temps. L'homme peut encore devenir pere à l'âge où les femmes ont perdu la fécondité ; mais elles continuaient de rester dans la maison avec le titre d'épouses , & leurs époux avaient alors la permission de prendre d'autres femmes , pour ne pas rester , à la fleur de l'âge , inutiles à la population. On trouve souvent chez les sauvages l'origine des coutumes des peuples policés , & l'on voit sur les bord de l'Amazone, & à l'Orient du vaste empire de Russie , des hommes bruts encore faire succéder de jeunes épouses à des épouses infécondes qui deviennent les servantes de leurs heureuses rivales. Au reste , les Levantines ne sont en général que peu de fois meres : il faut à leurs époux plusieurs femmes, pour être peres autant de fois que le sont communément les Européens.

On peut trouver aussi l'origine de la polygamie dans l'abus que l'homme de la nature a fait de ses forces pour subju-

guer un sexe faible. Le sauvage , le barbare regardent les femmes comme des créatures inférieures , destinées à leur service & à leurs plaisirs. Ils en réunissent dans leur propriété autant qu'ils en peuvent nourrir , comme les peuples pasteurs cherchent à posséder de nombreux troupeaux & un grand nombre d'esclaves. Chez toutes les nations de l'Orient , barbares ou civilisées , les femmes s'achètent & font partie des biens-meubles de leur époux , & il est dans la nature de l'homme de vouloir posséder de chaque espèce de biens la plus grande quantité possible.

Nos ancêtres , sous la première race de nos rois , n'obtenaient une épouse qu'en la payant à ses parents. On peut reconnaître un reste de cette coutume dans la pièce de monnaie ou la médaille que l'époux donne encore à son épouse dans la cérémonie du mariage.

Les hommes en général se marient plus tard que les femmes , & celles-ci ont sous nos climats une très longue

ondante fécondité. Quand elles  
sont stériles, leurs époux sont or-  
nement dans un âge assez avancé  
être livrés au repos. Ils auraient  
l'espérance d'élever eux-mêmes les  
tardifs d'une nouvelle union.

paraît donc contraire aux vœux de  
publique , au moins dans nos con-  
suetudes, qu'un citoyen ait plusieurs épou-  
ses ; mais il est nécessaire à sa conserva-  
tion que chaque citoyen en ait une.



## CHAPITRE XVI.

### *Encouragement du Mariage.*

**L'ÉTAT** ne saurait donner au mariage trop d'encouragement. C'est aussi ce que n'ont pas négligé les anciens peuples dont nous admirons le plus la législation.

Mais, où la législation manque, elle pourra se trouver efficacement remplacée par la prudence des grands, des magistrats, & même des simples citoyens. Qu'en toute occasion ils marquent une juste préférence, même des égards respectueux au père de famille; que le célibataire manque de considération dans la société; que son inutilité volontaire lui soit au moins tacitement reprochée: bientôt les mœurs suppléeront au défaut des loix, & le célibataire, en s'engageant sous les loix du mariage, s'empressera de mériter l'estime qui lui est refusée.

Mais au contraire, rien n'est plus exposé aux froides plaisanteries des gens



nde que le mariage , si ce n'est  
mplissement des devoirs qui y sont  
s : car nous ne serions pas encore  
corrompus, si nous n'étions que vi-  
il faut que nous entraînions les  
dans le vice , & que nous répan-  
e sarcasme sur la vertu.

Il respect cependant est dû à ces  
précieux , qui , en joignant en-  
deux personnes , confondent en  
temps plusieurs familles , rendent  
uns leurs intérêts , leur ouvrent  
ouvelle source d'amitiés , de soins ,  
ours mutuels. La patrie devient  
plus chere aux jeunes époux ,  
qu'ils y sont attachés par de nou-  
chaines ; parcequ'ils tiennent à un  
rand nombre de ses membres ; par-  
ls ont déjà rempli un de ses vœux ,  
ils esperent répandre encore sur  
e nouveaux bienfaits , en contri-  
à la perpétuer,



---

## CHAPITRE XVII.

### *Adultere.*

QUICONQUE attente aux mœurs d'une famille, attente contre l'état même, puisqu'il insinue dans un de ses membres le venin contagieux du vice, qui, de proche en proche, gagnera le corps entier.

Tu ris des maux que tu causes, homme corrompu, homme corrupteur ; toi, qui fais ton plaisir d'inspirer tes mœurs à ton ami ; toi, qui te dis heureux, quand tu as fait rougir de sa vertu celle que tu arraches à l'époux qui reçut sa foi ; celle dont tu prépares la perte peut-être, au moins la honte & la douleur ; celle à qui tu ments, quand tu veux lui persuader que tu l'aimes. Mais le mal ne s'arrêtera pas où tu l'as fait naître. Ta maîtresse verra son exemple servir de modèle à ses compagnes ; ton ami, vicieux par toi, fera bientôt imité par ses amis : & , par une chaîne continue, mais dont l'œil ne pourra bientôt plus suivre les

anneaux multipliés , le corps social sera bientôt infecté de coupables individus qui , sans toi , auraient été vertueux , & même , après un nombre de siècles , naîtront encore des hommes vicieux par toi.

Mais ne cherchons pas si loin les malheurs qui sont ton ouvrage. Je te suis dans cette maison , asyle à présent respectable de la paix & de la vertu ; mais où tu traîneras après toi le crime & le trouble. Quel spectacle touchant ! Une épouse adorée d'un époux qu'elle adore , une confiance mutuelle , des caresses également partagées , une amitié aussi vive , & sur-tout plus précieuse que l'amour même , ce calme de deux cœurs qui n'ont point de reproches à se faire ! Couple à présent fortuné , vous allez éprouver à la fois tous les tourments !

L'époux sans défiance présente à l'épouse son ami. Quel ami ! Sous ce titre anguste & saint , il est admis dans l'intimité d'une femme dont l'ame est trop pure pour connaître la défiance. Il reçoit

dans son traître sein le dépôt des faibles chagrins qui ne font qu'affaïsonner le bonheur d'un ménage bien uni : mais il fait les exagérer. Il fait remarquer dans l'époux qu'on aime, de ces légers défauts dont l'humanité ne peut être exemte ; il s'étudie à se parer des qualités contraires ; il se rend aimable pour perdre celle qu'il attaque ; il n'épargne aucune de ces complaisances insidieuses, armes toujours fortes contre un sexe faible : semblable à ces serpens cruels qui lechent d'abord la proie qu'ils s'appêtent à dévorer. Comment une femme innocente pourrait-elle résister à tant d'embûches ? Elle se rend, & perd en même temps sa tranquillité.

Femme honnête, ce n'est pas encore notre sexe que tu dois craindre le plus. Il saura te respecter si tu te montres respectable. Timide devant toi, il n'osera te confier un sentiment qui t'outrage ; & , pour défendre ta vertu, tu n'auras besoin d'autres armes que de l'empreinte auguste de cette vertu même, qui brille sur ton front. Crains les femmes sur-  
tout

Crains cette amie dangereuse qui familiarisera d'abord , par des faillies bles , avec l'image du vice ; qui coutumera insensiblement à ne point voir comme un malheur affreux la perte de l'innocence. Bientôt elle osera te confier de ses plaisirs furtifs : ira de ta rougeur , pour t'apprendre à rougir que de ta vertu. Sa voix lasche enhardira l'amant timide qui tremblait devant toi ; ses plaisanteries écrasantes feront une honte de sa retenue ; ses conseils impurs l'encourageront à des libertés dont tu n'oseras t'offenser avec elle : audacieuse dans son ignorance , elle te rendra , s'il le faut , témoin de son opprobre , pour te rendre toi-même insensible à la honte : elle parlera en secret au séducteur qu'elle préfère , elle lui fera part de tes aveux , lui montrera les moyens de t'attaquer , lui dévoilera tes faibles , & l'accablera même de mépris , jusqu'à ce qu'il puisse lui répondre que toi-même enfin es devenue méprisable.

---

## CHAPITRE XVI

### *Des suites de l'Adultere.*

SI, par le mariage, deux familles composent plus qu'une seule, ment, en quelque sorte, une maison, de facultés, de ressources le délit conjugal porte dans la division, y fait naître les troubles & les guerres ouvertes.

L'époux offensé supporte impunément son outrage; l'épouse infidèle teste de son innocence; les parents sont partis: le séducteur & ceux qui sont attachés augmentent encore le trouble. Le partage d'intérêt, d'amitié, d'opinions, attise les haines. L'infamie, le sarcasme ne sont point épargnés; les rancunes naissent, les inimitiés pullulent, on se calomnie, on se déchire, on se venge; nombre de citoyens sont perdus par le crime d'un homme corrompu, par l'abandon d'une femme qui se corrompt.

Au milieu de tant de citoyens

t, qui pourra maintenir la paix ?  
x, dira-t-on. Eh quoi ! toujours  
x, & jamais de mœurs !

'on ne pense pas que le vice soit  
ble à la propagation de l'espèce.  
nant adulateur croit n'employer ja-  
rop d'efforts, & craint de ne prou-  
mais assez son amour aux maîtres-  
i le fatiguent de leurs faveurs. Rien  
plus contraire à la vigueur féconde  
ette ardeur voluptueuse, qui dissipe  
même ses moyens, qui veut ressem-  
la force & qui bientôt amène la  
ffe.

poux, content de jouir, s'inquiète  
e se signaler. Il ne cherche le plaisir  
orsque la nature elle-même lui en  
ue le moment, & elle l'indique  
urs avec sûreté : moins il se livre  
nt à l'amour, & plus les fins de  
ur sont sûrement remplies.

ins tout pays où il y aura beaucoup  
itants, il y aura beaucoup d'infidélité  
conjugales. Eh ! je le fais. Je fais  
que, dans toute ville fort peuplée, il

y aura beaucoup de scélératesse, beaucoup de brigandage, beaucoup de vice, beaucoup d'horreurs. Qu'en conclue que les hommes s'infectent mutuellement, quand ils se touchent de près.

Défenseur de l'adultère (car il y en a) vous pouvez devenir père de famille si un faux ami vous laissait la charge d'enfants qu'il aurait eus d'un commerce furtif avec votre épouse, ne verriez-vous pas avec une profonde douleur vos propres enfants dépouillés, par ce commerce adultérin, d'une partie de votre héritage ? Avec quelle tendresse éleveriez-vous des enfants, que vous regarderiez comme les usurpateurs des biens de votre postérité ? Ne sentez-vous pas, les effets du vice, qu'il attaque l'une des premières institutions sociales, le droit de propriété ? Vos descendants ont le droit légitime de succéder à vos possessions ; & celui qui les en prive ne peut pas être un homme injuste !

Quand donc il résulterait de ces co-



merces condamnés quelque avantage pour la population , il faudrait le sacrifier à la justice.

Considérez encore la triste influence qu'ils ont sur les mœurs. Il faut avilir , corrompre des valets , les façonner à la trahison , à l'infidélité , leur apprendre à mépriser leur maître : il faut s'avilir soi-même , en les prenant pour confidens , capter leur bienveillance humiliante , se mettre sous leur joug , & le porter sans murmure dans la crainte de leur indiscretion : il faut faire une étude de la fausseté , se prêter à des manœuvres honteuses , & souvent ridicules ; tromper un époux dont on ne feint d'être l'ami , que pour le déshonorer & pour ruiner ses enfans.

Accoutumés à se rendre esclaves de femmelettes , les hommes deviennent plus faibles qu'elles : ils ne savent plus penser que d'après les objets de leurs adorations ; ils ne s'occupent que de niaiseries , de futilités. Combien l'on voit de poupins à barbe noire , & même

à cheveux gris , avec des caracteres de petites filles !

Toujours attentif à séduire les femmes , il faut mettre tous ses soins à leur complaire , à les flatter , encenser leurs défauts , plier sous leurs caprices , les admirer quand elles font pitié , paraître les respecter quand elles devraient rougir , admettre sans appel leurs décisions , & les accoutumer à décider toujours , n'avoir enfin de l'esprit , de la raison , de la sensibilité , je dirai même une existence , que pour elles & comme elles. C'est ainsi qu'on leur gâte l'esprit ; elles gâtent le nôtre à leur tour.

Le moindre des maux que fasse l'adultère , c'est d'éteindre l'amitié entre deux personnes destinées à passer ensemble ce que le ciel doit leur accorder de jours.

L'épouse , séduite par un amant aimable , peut-elle chérir encore cet époux qui l'empêche d'être toute entière à ce qu'elle aime ? D'abord incommode , il devient bientôt odieux. Elle feint auprès de lui , mais elle feint mal , des sentiments

qu'elle n'a plus. Elle reçoit froidement des caresses qu'elle voudrait repousser avec horreur. Elle est malheureuse par tout ce qui naguere la rendait heureuse, par l'aspect d'un mari qui n'est plus qu'un surveillant insupportable, d'un ménage où ne regne point son vainqueur, d'enfants qui ne sont point les fruits de son nouvel amour. L'époux infortuné soupçonne qu'il aime seul. Les reproches commencent, la confiance s'affaiblit, bientôt elle est rompue; & la plus affreuse certitude succede aux doutes les plus déchirants. Le mari fuit une maison où le chagrin le dévore; il va chercher ailleurs le plaisir qui le fuit. L'épouse, abandonnée de son époux & de son inconstant séducteur, se jette en désespérée dans les bras de nouveaux amants : elle y trouve la volupté, sans y trouver la paix de l'ame, sans cesse ballottée entre l'amour & la jalousie, la jouissance & le regret, l'empressement & l'abandon, les adorations & l'opprobre, le plaisir & le remords. La vieillesse vient : elle rejoint deux époux

ou plutôt deux ennemis qui se fuyaient qu'elle ne réunit que pour les livrer d'humiliants souvenirs , que pour leur supplice , & qu'elle force à travers ensemble les restes d'une vie qu'ils auraient dû semer mutuellement de fleurs & qu'ils se sont rendue mutuellement odieuse.

Permettez donc le divorce. Tristesse source , rarement employée par les mêmes à qui elle est accordée , & les suites fâcheuses se font assez connaître , quand on considère les divorcés que cause la nature par la séparation de l'épouse. Le mari, passant à de nouvelles noces , soumet les enfants de son premier mariage à l'empire d'une étrangère , qui , bientôt devenue mère elle-même, n'a que de la haine , ou du moins de l'indifférence pour des enfants qui lui doivent pas le jour. Elle s'indigne de leur voir partager la tendresse de son père & des avantages qu'elle voudrait qui appartenissent tout entiers à ses propres enfants. Les exemples cont

sont bien rares , & l'on sent qu'il n'est pas possible à une belle - mere d'avoir une tendresse réellement maternelle pour des enfants qu'elle n'a pas portés dans son sein.

Il faudra donc interdire aussi les seconds mariages ? Non , assurément. Ce serait faire un trop grand tort à la population , puisque bien des hommes , à la fleur de l'âge , sont privés de leurs épouses. Mais , parcequ'on est obligé de supporter quelques maux , compensés d'ailleurs par les avantages qui les accompagnent , faut-il encore rassembler sur la société d'autres maux qui ne sont pas inévitables ?

Vous pourrez faire du divorce une apologie qu'il serait difficile de combattre ; je le fais : mais convenez du moins que , s'il devenait très commun , ce serait la marque d'un vice dans les mœurs. Et si le gouvernement , la religion de votre pays ne l'admettent pas ? Quoi ! parceque le divorce ne m'est pas accordé , il me sera permis de donner atteinte aux loix

de ma patrie , de troubler l'ordre social  
& de porter la dissension dans les fa-  
milles de mes concitoyens ?

• Nous n'avons pas le pouvoir de réfor-  
mer les loix : notre devoir est de nou-  
y soumettre. Qui se souleve contre elles  
rompt les nœuds de la chaîne sociale.



## CHAPITRE XIX.

### *Chasteté.*

LE christianisme rejette l'union des deux sexes qu'il n'a pas consacrée par le sceau du sacrement. Mais pourquoi les peuples qui ne suivent que de vaines superstitions, ont-ils interdit aux personnes libres de tout engagement les douceurs de la volupté ?

Il faut ici reconnaître la grande prudence des premiers instituteurs des gouvernements, qui, peut-être, n'ont pas assez senti ce qui devait plaire au ciel, mais qui ont très bien connu ce qui était utile à la terre.

Il semble d'abord que l'Etat doive s'affliger peu des plaisirs d'une jeune fille ou d'une veuve capable encore de sentir l'amour & de le faire naître. Mais l'union qui regne entre des amants n'étant pas indissoluble, & mille circonstances pouvant la rendre passagère, les enfants n'auraient point d'état, & , on quelque sorte, point d'existence. Qui en

prendrait soin ? Le pere ? Il n'est titre qui constate sa paternité , & puisse faire valoir contre lui pour ger à en remplir les devoirs. La Mais si elle passe dans les bras époux, voudra-t il adopter une prature étrangère ? Il faudra donc l traindre à garder le célibat , pour le fruit de son amour , & la condà une stérilité contraire à l'intérêt parcequ'elle a été féconde une fo

Mais , si l'amant épouse celle a donné un gage de sa tendresse , alors le but de la société est rem que l'enfant n'a plus à craindre don de ses parents , les loix ont que l'honneur de la mere fût répa

Une autre raison impose aux p mes libres l'abstinence des plaisirs reux. Croit-on que des femmes nées par les liens du mariage à des tristes , infirmes , valétudinaires , dignes de posséder leur cœur , servironnées de compagnes plongées les tendres délices , & résisteront



mable contagion de la volupté ? Elles croiront suivre la nature , quoiqu'elle-même condamne ce que l'intérêt de la société réprouve. L'exemple puissant l'emportera sur le devoir , & les loix impérieuses du tempérament & du cœur feront taire celles de la vertu.

Pour que les plaisirs impétueux de l'amour ne vinssent pas troubler les tranquilles douceurs du mariage , & ne lui fussent pas préférés , il était nécessaire qu'ils fussent interdits toutes les fois que la loi n'avait pas expressement permis de s'y livrer.

La plus sûre gardienne de la chasteté virginale & de la fidélité des épouses , c'est la pudeur , qui , peut-être n'est pas inspirée par la nature , puisqu'elle n'est pas un besoin ; mais dont tous les peuples ont naturellement reconnu l'avantage , & qui a été consacrée dans toutes les sociétés.

C'est ainsi que les diverses nations , également intéressées à maintenir l'union conjugale , ont rendu toutes , comme de

concert, à en assurer le repos & la tranquillité.

Courage, disait Caton le censeur, à un jeune homme de sa connaissance qui sortait d'un lieu de prostitution : Courage ; c'est là que doivent aller les jeunes gens plutôt que de séduire nos femmes. Caton vivait dans une république corrompue : il n'avait à choisir qu'entre les degrés plus ou moins funestes de corruption.

Jeune homme , tu détruis ta santé , tu souilles tes mœurs en fréquentant les plus vils suppôts de la débauche ; tu perds l'habitude de rougir en osant te montrer dans des réduits infâmes ; tu t'avilis dans la plus vile des sociétés ; tu dépraveras en toi les goûts honnêtes qu'inspire la nature , car tu préféreras l'effronterie des courtisanes à la timidité naïve de la pudeur ; les femmes honnêtes , les chastes vierges détourneront de toi leurs regards , ou ne les porteront sur toi qu'avec mépris.

Tu préféreras les plaisirs imparfaits

mais faciles dont tu as pris l'habitude, aux douceurs vertueuses de l'union conjugale qu'il faut toujours payer de quelques peines; ou si tu t'enchaînes dans les nœuds de l'hyménée, tu regretteras les impures compagnes de ta jeunesse, tu t'arracheras du sein d'une chaste épouse pour te plonger sur le sein impudique d'une prostituée; tu n'auras ni le caractère révérend d'un tendre époux, ni celui d'un respectable père; après avoir contristé le cœur d'une épouse honnête, trop indigne de son amour, privé de la vénération de tes enfants, tu traîneras une vieillesse triste & mal-saine dans les douleurs & dans le repentir : mais le Sage qui gémit sur ta corruption te regarderait avec encore plus d'horreur, si tu avais porté le vice dans la couche nuptiale de ton ami, dans le chaste lit de sa fille, dans le sanctuaire de la vertu.

Notre religion fait une vertu de la chasteté absolue, de la conservation de la virginité : mais elle n'attend, elle n'exige cette vertu que des âmes privilé-

giées, marquées du sceau d'une élection particulière. La chasteté dont elle a fait un devoir général, c'est celle qui nous défend de souiller un lit étranger; c'est cette chasteté féconde qui, ne nous permettant pas d'user nos forces par l'abus des plaisirs, nous rend plus dignes de les goûter, plus capables d'être utiles à la propagation de l'espèce, plus propres à supporter les travaux qui nous sont imposés; qui nous conserve enfin la pureté des mœurs, la vigueur de l'esprit, celle du corps, & la vie même.



---

## CHAPITRE XX.

### *Choix des Epoux.*

LA nécessité du mariage établie, il est temps de parler du choix des époux. Il dépend quelquefois des contractants, & très souvent de leur famille. Que ce choix est difficile à faire !

La nature ne fait point se démentir. Elle agit dans l'homme comme dans les autres animaux. Voyez le soin que prend cet habitant de la campagne d'unir ensemble des animaux de bonne race, pour avoir toujours du bétail de la meilleure qualité : cet homme que vous méprisez, rendu plus intelligent que vous par l'expérience, vous dicte la leçon que vous devez suivre.

Nous tirons de nos parens, quelquefois de nos aïeux, souvent, peut-être, de nos ancêtres plus éloignés (car les observations ne peuvent remonter bien haut) une partie de nos traits, de nos habitudes extérieures, du son de notre voix. Eh ! qui osera dire que nous ne leur

devons pas aussi une grande part à nos qualités ? On peut le prouver par analogie. On a remarqué dans les animaux, par la génération, un étalon choisi, communique presque toutes ses qualités naturelles & acquises. On pourrait faire à peu près les mêmes observations sur les autres animaux domestiques : & l'on voudra que l'homme ne soit rien de tout au plus que quelques-uns de ceux qui lui ont donné l'être sans doute. Notre caractère, nos vices, notre génie, viennent si en grande partie, de nos ancêtres, que c'est une vérité dont bien des peuples ont paru convenir, en accordant la noblesse aux descendants de ceux qui s'étaient ennoblis par leurs vertus.

Père de famille, tu connais les qualités de ton fils ; tu desireras qu'elles soient encore reproduites dans sa postérité. Il faut donc garder où tu lui choisiras une épouse. Ne va pas la chercher, séduit par l'éclat de l'or, dans une famille où règnent les vices. Étudie le caractère des pa-

rie celui de la fille. Prends soin que ce caractère ait d'heureux rapports avec celui de ton fils. Tu travailleras à son bonheur; tu pourras lui promettre des enfants vertueux comme lui-même.

Ce fils a-t-il de légers défauts que tu voudrais pouvoir corriger dans tes descendants? Tu n'as qu'à les tempérer par les vertus contraires de son épouse. Est-il un peu trop vif? Que sa femme se fasse aimer par sa douceur. Sa prodigalité pourrait-elle, dans ses neveux, dégénérer en dissipation? Que sa femme ait une sage économie. Sa noble confiance se tournerait peut-être en arrogance dans ceux qui naîtraient de lui? que son épouse plaise par une aimable timidité.

Fais plus encore. Consulte la santé de tes neveux; s'il se peut même, procure-leur les avantages de la beauté. Ton fils est d'une santé délicate? Fais-le entrer dans une famille où regne une santé plus ferme. Tu desires quelque chose dans sa taille, dans ses traits? Corrige-les par les graces extérieures de son épouse, par les charmes de sa beauté.

---

## CHAPITRE XX

### *Inceste.*

IL semblerait au premier coup d'oeil que le plus sûr moyen de perpétuer les familles les vertus & les qualités louables , serait de ménager les alliances dans les familles mêmes , d'unir le frère avec la sœur : union sacrée chez les anciens disciples de Zoroastre , mêlée dès l'enfance par l'habitude de vivre ensemble , préparée enfin par le désir de s'aimer , & cependant rejetée avec horreur par le consentement presque unanime de tous les peuples policés.

Une spéculation assez simple se peut prouver, indépendamment de cette vérité générale , que ces unions doivent être funestes à l'humanité.

Il n'y a point d'homme , peut-être qui ne porte en lui-même le germe de quelque infirmité , qui n'ait dans son cœur le principe de quelque vice , dont l'extérieur ne soit déformé par quelque défaut ou quelque défectuosité.

Nous avons vu qu'il n'est pas possible



la nature que les enfants tiennent  
de ceux qui leur ont donné l'être, une  
de leur tempérament, de leur  
force & de leur conformation exté-

Il est également certain que cette ma-  
d'être commence à s'altérer dès la  
première génération, parceque les quali-  
tés du pere se trouvent tempérées dans  
la progéniture par les qualités contraires  
du pere,

On unisse ensemble le frere & la  
sœur : ces deux personnes, qui n'ont  
pas le même sang qui coule dans leurs  
veines, qui portent à l'extérieur des traits  
de ressemblance dont l'œil est frappé,  
en recellent pas moins, sans doute,  
à l'intérieur, communiqueront à leurs  
enfants les vices de leur santé, de leur  
force, de leur caractère : communi-  
cation peu sensible, peut-être, à la pre-  
mière génération, mais devenue plus  
sensible en se multipliant.

Un homme d'une constitution peu  
robuste, qu'il tient de son pere, va produire

avec la fille de ce même pere, des plus valétudinaires encore, de tront des individus faibles, peu des fonctions de la société, même capables de vivre.

L'homme colere aura des desc dont on ne pourra calmer ni é fureurs, & l'ami des plaisirs sera che d'une race dont la sévérité ne pourra contenir la licence. Ainsi l'univers n'aura plus que d rants vicieux, infirmes & diffor bientôt après ne sera plus qu'un

Au contraire par le mélange de rentes familles, les défauts per transformer dans les vertus qui finent; l'infirmité commençante une heureuse vigueur, la laide bellit, & les habitants de la terre uellement croisés entr'eux, co ur monde vieillissant la fleur d miere jeunesse.

Ainsi les alliances entre les les nieces, entre les enfants de ces, seront encore interdites; pa

même sang, quoique divisé en plusieurs canaux, & déjà mélangé, conserve encore quelques-uns des vices de sa première source.

Cependant ces unions seront moins dangereuses que celles entre les frères & les sœurs ; & les loix, se relâchant de leur sévérité, les permettront quelquefois, pourvu que les exceptions ne deviennent pas trop fréquentes.

C'est donc dans une famille étrangère qu'un pere choisira l'épouse de son fils. Son choix fait, ses devoirs sont remplis, & celui des époux commence.



---

## CHAPITRE XX

### *Devoirs des Epoux.*

UNE seule loi peut énoncer devoirs des époux ; la voici : Soyeux l'un par l'autre.

Comment l'un jouira-t-il du bien si l'autre se laisse emporter à des mouvements de colère ; s'il cède ses vains caprices ; s'il se livre au prit de domination , si naturel & agréable ; s'il ne fait sacrifier de qu'il ne pourrait satisfaire sans le compagnon de sa vie ; si , toujours occupé de lui-même , ou plutôt s'occupe toujours, il n'a jamais en vue la personne à laquelle il doit complaire ?

Le bonheur pourrait-il être le même de celui qui ferait le malheur de l'autre ? Figurez-vous un homme enchaîné toujours à la suite d'un infortuné dont les yeux ne voient que l'expression d'une longue douleur, des joues sillonnées de larmes , un œil éteint par l'ha-

d'en répandre , les couleurs livides de la morne tristesse répandues sur un visage flétri, l'agréable embonpoint miné par le chagrin destructeur : son oreille n'est frappée que de plaintes amères , de cris lamentables. Il veut fuir cet odieux spectacle , qui sans cesse se reproduit. Il cherche hors de chez lui , hors de lui-même , le bonheur dont il est indigne , & qui se refuse à sa poursuite ; ou , s'il perd dans la dissipation du monde & des affaires l'aspect de la victime qu'il a frappée, un temps vient où l'on est incapable d'une vie occupée , où la société fuit avec l'âge du plaisir : c'est alors que la solitude est affreuse ; c'est alors qu'on recueille les épines du malheur qu'on a semées dans le jeune âge.

Il n'est point de bonheur dans la vie , qui ne soit mélangé de quelque amertume ; il n'est point dans l'union conjugale de félicité qui ne soit traversée par quelques douleurs : mais souvent elles sont prolongées par la faute de celle de deux parties qui les supporte.

L'époux infidèle est coupable : mais combien ne manquent à leur serment qu'entraînés par une occasion vive, séduits par un enchantement passager, fasciés en quelque sorte par le manège d'une femme hardie, ou piqués par l'attrait d'un goût momentané. Leurs esprits s'abandonnent aux charmes d'une volupté nouvelle ; mais leurs cœurs n'ont point abjuré leurs premiers engagements ; & , dans les bras d'une maîtresse qui les enivre de plaisir, ils n'accordent qu'à leurs dignes épouses le sentiment précieux de l'amitié.

Cet instant est critique. Observe-toi, femme prudente ; devore tes pleurs, dissimule tes chagrins , & qu'une aimable douceur rappelle près de toi l'époux voyage. Les nouveaux droits que tu auras acquis sur son estime ajouteront encore des nœuds plus forts aux liens qui l'attachent à toi.

Mais la plupart des femmes se livrent, sans réserve , à l'impétuosité des sentiments jaloux qu'elles éprouvent. Leurs

bouches ne s'ouvrent plus que pour les plaintes les plus amères, les plus durs reproches. Elles auraient pu du moins, en attendant un retour plus tendre, rester les amies de leurs époux : mais elles emploient tout leur art à se fermer un cœur dont les chemins leur étaient encore ouverts. Elles étaient offensées, mais chéries, & elles se rendent odieuses. Acharnées à faire le tourment de leurs infidèles, elles deviennent pour eux des furies implacables, & finissent par leur en inspirer toute l'horreur.

D'autres qui auraient pu ramener l'époux volage par leur vertu, se rendent méprisables sans exiger moins d'amour, & osent rester jalouses en devenant indignes d'être aimées.

Quelques-unes se piquent de mépriser l'affront dont leur cœur gémit en secret, glacent l'inconstant par la froideur qu'elles affectent, s'étudient à jouer l'indifférence, & parviennent à la faire naître dans l'âme d'un époux qui était loin encore de l'éprouver.

Dans le mariage , il faut donner ses soins à adoucir son caractère, être sans cesse à la place de la peine dont on doit faire le bonheur , lutter contre ces désagréments , légers peines en eux-mêmes , mais qui , renouvelés sans cesse , suffisent pour empoisonner la vie : car de faibles maux multipliés sont plus insupportables qu'un grand mal qui passe , & s'oublie.

Loin des époux ces emportemens de colère, qui avilissent l'homme plus que toute autre passion. Quelle tristesse que celle de ces couples violents & jaloux , qui croient s'aimer & qui se haïssent sans cesse , qui ne se parlent que pour se contredire , dont les accens sont que des cris , & qui semblent à se déchirer au moment même qu'ils viennent de s'embrasser !

D'autres , médiocrement attachés à ces transports violents, ont une sécheresse , une douceur âcre , une affectation de supériorité bien plus encore que les vivacités



geres , intimident la tendresse , l'affligent , la fatiguent , la détruisent.

D'autres encore ne peuvent se refuser à l'envie de faire des railleries ameres , se picotent , se pointillent , se harcelent par de petites contradictions , des refus déplacés , finissent par l'humeur , l'impatience , & , par ce seul travers d'esprit , nuisent à la douceur de leur union.

Le mariage doit offrir un commerce mutuel & continu de complaisances , de soins , de conseils , d'indulgence & de tendresse. Il fut un temps , & même ce temps fut long , où , la société ne se maintenant que par la force , la vigueur corporelle était absolument nécessaire. Cette vigueur avait même le nom de vertu dans les langues anciennés. Les hommes étant plus vertueux , c'est-à-dire , plus robustes que les femmes , obtinrent sur elles une supériorité qu'ils devaient à la force de leurs muscles. Ils étaient faits pour combattre sans cesse. La femme avait soin de garder la maison : tranchons le mot , de servir. Ce temps n'est

plus. Aujourd'hui la véritable & plus avantageuse à la société & à son citoyen, c'est celle de l'esprit. L'homme sera donc encore supérieur à la femme quand il aura plus de prudence, de capacité, de connaissances utiles à son bien de la famille. Mais alors il ne sentira cette force que par celle de persuasion ; sorte d'empire flattera celui qui la possède, & jamais c'est celui qui s'y soumet.

Mais rien ne fera plus ridicule la supériorité affectée par un homme sur une femme prudente & d'une grande capacité si ce n'est celle d'une femme qui exerce tant sur son époux un empire & une domination écrasante, l'avilisse & le méprisable, en fait son jouet & le ridicule de la société.

La femme qui a négligé de cultiver son esprit, ne peut être dans tous les cas une compagne agréable pour son mari ; elle ne lui donnera ni des conseils utiles ni des consolations toujours adaptées à ses besoins : elle est incapable de bien.

ses enfans : mais loin de l'époux qui veut être heureux la femme qui n'a jamais lu que pour faire parade de ses lectures, qui n'a jamais regardé de tableaux, entendu de musique, vu de piéces de théâtre que pour les juger. Elle se croit du goût parcequ'elle décide, de la science parceque ses flatteurs ne la contredisent pas, de l'esprit parcequ'elle a gâté sa raison, de la philosophie parcequ'elle a perdu ses mœurs : elle se dit au-dessus de son sexe parcequ'elle en méprise les devoirs, & chasse son mari de sa maison, pour la remplir de poëtes bruyants, de littérateurs entêtés, d'artistes orgueilleux, & de philosophes tranchants.

Il serait trop long & trop inutile de s'appesantir sur les devoirs qu'exige le mariage. Chacun les connaît, peu veulent les suivre.

Eloignons sur-tout nos regards de ces maisons consacrées aux larmes où l'époux barbare se plaît à accumuler le malheur sur la tête d'une infortunée, qui, en lui accordant sa main, n'attendait pas un

si cruel retour. Vous le voyez dans le monde gai, poli, complaisant, sensible; on chérit sa douceur, on le croit né pour la tendresse : il ne maltraite que ce qu'il doit aimer.

Malheureux ! si la raison ne peut rien sur toi, écoute du moins la tendre voix de la pitié. Ne l'entends-tu jamais retentir sur ton cœur ?



---

## CHAPITRE XXIII.

### *Première nourriture des Enfants.*

IL semble plus nécessaire de diriger que de recommander l'amour paternel. Est-il un cœur assez dur pour repousser cette tendresse que nous inspire un être qui a fait partie de nous-mêmes, un être qui n'en est séparé que pour devoir encore à nos soins assidus la continuation de son existence ?

Cet amour est un sentiment vif & profond qu'un naturel pervers voudrait en vain étouffer ; la nature nous y rappelle sans cesse. Nous chérissons notre enfant, avant même qu'il ait vu le jour ; nous comptons les instants qui nous conduisent à celui de sa naissance, nos vœux impatients voudraient hâter ce moment délicieux. Nous aimons en lui, pour l'avenir, toutes les qualités qu'il nous plaît de lui supposer ; déjà nous jouissons de ses talents, de ses vertus ; nous lui avons obligation déjà de tous les plaisirs qu'il doit nous procurer un jour.

GIN.

Il naît enfin cet objet de nos plus ardens desirs ; il annonce par ses cris sa débile existence : ses cris frappent , déchirent nos cœurs. Une tendre mere , affaiblie par les maux qu'elle vient de souffrir & par ceux qu'elle souffre encore , étendue sur un lit de douleurs , mais sensible seulement à la joie , demande avec empressement aux femmes qui l'environnent ce fruit si cher de ses souffrances , & porte sur lui des regards où se peint bien plus vivement l'expression du plaisir, que celle des maux qu'elle a déjà presque oubliés.

Livre-toi , sensible mere , à cet amour si doux. Prends garde d'oublier bientôt ce que tu dois à cet enfant , qui exige tous tes soins , qui a besoin de toute ta tendresse. Tu l'aimes , parcequ'il te doit sa naissance. Tu l'aimes plus encore que son pere ne le peut aimer , parcequ'il te doit plus , parcequ'il ta coûté davantage , parceque tu l'as acheté par les plus cruelles douleurs. Craindrais-tu de souffrir encore pour lui, de lui sacrifier ta paresse, tes aises & de vains plaisirs.

Tu le vois aujourd'hui pour la première fois : ton œil avide le dévore, tes mains le caressent, ta bouche le couvre de baisers : vas-tu donc avoir le courage barbare de l'éloigner de tes yeux ? Quand il était encore dans les ténèbres, tes desirs l'appelaient à la lumière : était-ce pour l'écarter aussitôt loin de toi ? Tu as enduré sans murmure la fatigue de le porter dans tes flancs, & tu renonces au plaisir de le soutenir sur ton sein ! Tu l'aimes, & tu cedes à une autre le doux tribut de ses premières caresses, de sa première reconnaissance ! Il ignorera long-temps que c'est à toi qu'il doit la vie ; mais il connaîtra bientôt que c'est à une autre qu'il doit la nourrituse : c'est pour une autre que le sentiment de l'amour va commencer à germer dans son cœur. Tu le reverras trop tard. Ton aspect étranger (l'aspect étranger d'une meret) ne lui inspirera que de l'éloignement, de l'effroi. Tu le verras, pour fuir tes caresses importunes, se précipiter sur le sein qui l'allait, & ne répondre à

la voix de sa mere que par des cris aigus interpretes de sa haine.

Par le temps seul , & sur-tout par l'absence d'une nourrice chérie , tu pourras obtenir enfin que le fruit de tes entrailles supporte sans peine ta présence : mais il n'oubliera pas facilement sa bienfaitrice ; il ne contractera qu'avec peine une inclination nouvelle , & long-temps plus faible que la premiere. Tu gémeras long-temps de l'indifférence & même de l'horreur avec laquelle il recevra tes caresses , avant de pouvoir plier son jeune cœur à l'ingratitude & à l'inconstance : car , en vain tu voudrais te le dissimuler ; du moment où il commence à t'aimer , à perdre l'idée de sa nourrice , de ce moment même il commence à être léger & méconnaissant.

Souvent , & j'en ai l'expérience , une mere croit enfin régner sans rivale sur le cœur de son enfant , & y avoit fait naître une tendresse affermie par un temps assez long. La nourrice reparaît , l'enfant la reconnaît à peine , ou même ne la reconnaît plus : il la fixe long-temps avec



des yeux incertains, semble étudier ses habitudes, écoute en silence une voix autrefois si chère, rassemble des idées presque effacées de sa faible mémoire, & quitte enfin sa mère, où plutôt la fuit, pour voler dans les bras du premier objet de son amour.

Que de femmes sont souvent punies avec autant de rigueur que de justice, pour avoir refusé le lait à leur progéniture ! Combien de fois cet aliment salutaire, aigri dans le sein d'une mère dénaturée, fermente dans toutes ses veines, se tourne contre elle en poison, la fait périr dans les douleurs, ou lui laisse traîner une vie accablée de maux plus cruels que le trépas ! supplice affreux & long, préparé par la nature contre celles qui résistent à ses loix.

Peut-on même jamais lui désobéir, sans éprouver sa vengeance ? Quel art téméraire ose repousser des flots de lait loin des canaux qui leur étaient destinés, & leur ouvrir une route qu'ils n'auraient jamais dû connaître ? La fièvre annonce

toujours la crise violente qu'occasionne ce combat intérieur ; la malignité s'y joint quelquefois , & la mort suit de près les premiers jours de l'enfantement.

Mais si la mere court de grands périls en refusant à son enfant la nourriture qu'elle lui doit , le nouveau-né , jetté sur le sein d'une nourrice étrangere , n'est pas exposé lui-même à de moindres dangers. C'est seulement dans le sein de la mere qu'a été préparé l'aliment convenable à l'enfant ; aliment sans doute plus analogue qu'aucun autre à celui qui le soutenait , qui causait son accroissement , avant qu'il vînt à la lumière ; aliment rendu digestible par les mêmes liqueurs , conduit dans le même estomac , filtré dans les mêmes canaux. Un lait nouvellement formé , & léger encore , peut seul convenir à un estomac novice. Un lait qui a plus de consistance , tel que celui d'une nourrice qui a enfanté depuis plusieurs mois , doit le surcharger , y causer des indigestions. D'ailleurs , le lait d'une femme qui vient d'enfanter , purge l'enfant

fant ; purgation utile & douce , puisqu'elle est préparée par le seul mécanisme de la nature , & non par un art peut-être alors dangereux. L'enfant qui vient de naître n'a déjà que trop souffert , pour franchir les différentes barrières qui le retenaient dans les flancs qui l'ont porté ; il n'est que trop fatigué par l'habitude nouvelle pour lui de respirer ; il ne fait que de commencer à vivre dans le fluide léger de l'air , si différent du fluide épais dans lequel il a nagé jusqu'alors : ce changement ne lui cause que trop d'impressions violentes , sans lui faire éprouver encore le travail d'une médecine , ordonnée par un art qui n'est jamais sans incertitude. Il a besoin , je le veux , d'une purgation ; mais elle doit être composée par la nature.

C'est aux aliments que nous prenons qu'est dû notre accroissement : ce sont les parties substantielles de ces aliments qui deviennent des parties de nous-mêmes. Nous perdons sans cesse , par d'insensibles sécrétions , des portions de notre exist-

tence , qui sont remplacées par d'autres portions de notre nourriture propre à s'affimiler avec nous ; l'homme ten sans cesse à se dissiper en vapeurs , se renouveler , n'est plus , en grande partie , au bout d'un temps , le même qu'il était autrefois. Le point substantiel qui le compose au moment de la conception , se cache , par sa petitesse extrême , à l'œil attentif de l'observateur curieux : tout ce qu'il acquiert de plus par le temps , c'est à la nourriture qu'il le doit.

Si donc toute la partie matérielle de l'homme n'est autre chose qu'un composé de la partie substantielle des éléments , qui est devenue lui-même : comment bien n'est-il pas vraisemblable que la nourriture influe beaucoup sur le moral ? C'est de sang & de carnage que se nourrissent les lions & les tigres ; les animaux plus doux ne paissent que l'herbe des prairies.

Eh quoi ! la nourriture a sur le tempérament une telle influence , & le lait d'

nourrice n'en aura pas point sur le caractère de l'enfant ! Il en a peut-être une très grande , & ce n'est pas sans trembler que nous pouvons confier à une femme étrangère , pour le nourrir , l'enfant qui fait notre espérance , & qui va peut-être fuser les vices avec le lait.

Connaissions-nous d'ailleurs , à l'aspect d'une nourrice , les défauts intérieurs de sa constitution , les germes de maladies , d'infirmités qu'elle recèle en elle même , les vices du sang qui coule dans ses veines : sources de maux innombrables , qui vont refluer dans la substance de son nourrisson.

Comment une mere peut-elle se reposer sur les soins d'une mercenaire , qui concevra peut-être pour l'enfant étranger qui lui est remis , une tendresse maternelle ; mais qui peut-être aussi n'aimera de lui que le salaire qu'il lui procure ? Espere-t-on qu'une femme , souvent inconnue & légèrement choisie , sacrifie au bien de son nourrisson , ses goûts , ses plaisirs & l'amour du gain ? C'est tout ce

qu'on pourrait se promettre d'un très petit nombre de meres.

Une jeune nourrice se privera-t-elle du plaisir de participer aux fêtes, de se mêler aux danses du village, & d'acquiescer, par la grossiere vivacité de ses sauts, la gloire de la premiere danseuse du canton ? Ne prendra-t-elle aucune part à ces festins rustiques, où le vin brille au milieu des viandes entassées, & d'où la sobriété est bannie ? Ou, si la pauvreté lui défend de se livrer à la joie, ne partagera-t-elle pas les rudes travaux de son mari, n'ira-t-elle pas glaner à la suite des moissonneurs, s'unir aux troupes des vendangeuses, ou se courber sous le poids des lourds fardeaux ?

Cependant l'enfant abandonné pousse des cris affreux, se débat dans les liens qui le compriment de tous côtés, s'épuise par son désespoir, ou contracte, par ses efforts, une infirmité cruelle. Etroitement enveloppé au milieu de ses déjections corrompues, fermentées par sa propre chaleur, l'épiderme se décompose en

écailles noirâtres ou d'un rouge pourpré; la peau se couvre de boutons enflammés. Ses maux sont augmentés encore par le jeûne, si dangereux dans ce premier âge de la vie, où la croissance exige des réparations fréquentes. La nourrice revient enfin, & lui laisse engloutir un lait échauffé, plus pernicieux encore que la diète.

Combien d'enfants sont les victimes de la saison des fruits ! C'est alors que les habitants de la campagne se dédommagent de la grossièreté de leurs repas accoutumés. Une nourrice dévore avidement des fruits févres & mal-sains, & fait sucer à son nourrisson le lait qui en est formé, & qui participe à leurs qualités vicieuses.

Il est vraisemblable que les enfants de la campagne périssent souvent dans leurs premières années par la misère, par le défaut de soins, par la vie mal réglée & peu convenable des femmes qui les allaitent, par les mauvais aliments qu'ils prennent eux-mêmes, lorsqu'ils sont

fevrés: & tel est le genre de vie que nous faisons partager à nos enfants! Il ne faut pas, sans doute, les élever avec délicatesse; mais, si nous voulons les conserver, il faut leur procurer une nourriture convenable.

A combien de périls ne sont-ils exposés par la négligence des nourrices: uns sont consumés ou défigurés par les flammes; les autres sont estropiés par divers accidents que la prudence ne peut prévenir; d'autres sont mutilés par les animaux immondes & voraces, avides d'une chair tendre & onctueuse. Nos exemples semblables sont connus; les femmes se les racontent mutuellement & même les exagèrent, si pourtant on ne peut les exagérer: & ces exemples affreux ne peuvent les rappeler aux devoirs prescrits de la maternité! La crainte de quelque fatigue, l'amour de ces agitations funestes qu'on appelle des plaisirs, sur elles plus de force que la nature.

Rien ne doit être plus capable de frayer les parents qui confient leur



108  
112  
géniture à des nourrices mercenaires, que ces victimes si nombreuses d'un lait empoisonné par une seconde conception. Par quelle confiance téméraire se persuade-t-on qu'une femme habitera sans cesse avec son mari, recevra ses plus vives caresses, s'en verra tendrement invitée au plaisir, sans se rendre aux empressements, peut-être aux violentes attaques d'un époux, à la voix du desir qui la consume elle-même & d'un ~~tem~~ pérament encore exalté par la gêne & la privation ? le moyen le plus sûr, le seul peut-être de résister à nos passions, c'est de fuir les occasions qui nous invitent à les satisfaire. Mais cette femme peut-elle fuir son mari ? Et n'est-ce pas exagérer la force d'un sexe faible, que de croire qu'elle pourra lui résister toujours ? n'est-ce pas être injuste, après l'avoir placée sur les bords étroits & glissants du précipice, de l'accuser d'y être tombée ?

S'il devait être quelquefois permis de choisir une nourrice étiangere, ce serait

pour corriger , dans l'enfant , la co-  
tion trop faible ou mal-saine de la  
par la constitution louable & vige  
d'une nourrice bien choisie.



---

## CHAPITRE XXIV.

### *Education.*

L'EDUCATION d'un enfant commence  
bientôt que le vulgaire ne le croit. La pru-  
ce doit veiller sur lui dès le moment  
de la naissance. Une nourrice imbécille  
suscite des passions naissantes de son  
désordre, se plaît même à les exciter.  
L'enfant qui n'a encore d'autre langage  
que ses cris, l'emploie à exprimer ses  
passions impérieuses. Quand elles ne  
sont point justes, il faut déjà savoir y  
résister. Si vous lui obéissez plusieurs fois  
sans dire, il faudra toujours lui obéir : si  
vous résistez, dès le commencement,  
les ordres dont ses cris sont les inter-  
prètes, il ne les renouvellera plus pour  
le même sujet.

Du'on y prenne bien garde : l'enfant  
déjà les passions de l'homme fait. Il  
se fait à commander, il est colére & ja-  
leux : il frappe sa nourrice, les enfans  
de l'environnement, les choses même in-  
animées.

On ne doit pas inférer de là que les passions soient en quelque sorte inévitables. L'enfant est colere, parceque, accablé de complaisances, il est surpris de voir contrarié : il est jaloux, parcequ'il est souvent accablé de caresses, il lui en coûte d'en être privé.

Veillez, mere intelligente, à empêcher ces vices commençants. Quel mal voulez-vous attendre pour les corriger ? Celui où ils auront déjà pris racine, vous serez forcée d'employer les corrections, les punitions, les mauvais traitements, de vous rendre odieuse ? Ne devenez pas odieuse : car vous le serez pour vous-même, si vous devenez une modératrice sévère, au lieu d'en avoir été qu'une dangereuse aduleuse. Ne commencez donc pas par corriger, mais pour travailler ensuite à corriger.

Soyez tendre, mais ne soyez pas faible. Si votre enfant exige quelque chose sans nécessité, avec colere, avec emportement, que cette raison suffise pour vous défendre de le satisfaire. Il aura beau pleurer, vous avez une fois refusé, ne vous

ses larmes : car il apprendrait  
ce qui est refusé par la raison ,  
il peut l'obtenir. S'il marque  
sien, n'abandonnez pas aussitôt  
tant à qui vous accordiez des  
rais insensiblement partagez-  
ent entre eux , & renouvellez  
ent sous ses yeux ce spectacle  
partagées, jusqu'à ce qu'il n'en  
ffecté. S'il frappe , rendez-lui  
lez faiblement pour ne lui pas  
de douleur , assez fort pour  
sensible. Qu'il puisse croire  
aux autres le même mal qu'il  
du moins qu'il ne peut faire  
aucun mal sans en éprouver  
aussitôt.

mes maladroites feignent de  
and leurs petits enfants les ont  
s ne sont point dupes de ces  
mal faites , & redoublent leurs  
milleurs , les croit-on capables  
nement aussi compliqué que  
ai battu cette femme , & elle  
aut donc que je lui aie fait du

mal. Il connaît les douleurs : mais suppose-t-il déjà que les autres souffrent ? Il n'a pas, sans doute, des idées au-delà de son étendue ; mais il est sensible, & il sait bien se dire : Quand je frappe, on me fait du mal.

Il y aurait beaucoup de sagesse à préparer, dès ce premier âge, votre enfant à une vie dure. Quelle que soit sa naissance, il est destiné peut-être à supporter bien des maux. Que de fatigues l'attendent, auxquelles il succombera bientôt s'il ne peut leur opposer qu'un corps faible, qui aura pris dans la mollesse & l'accroissement sans vigueur ! Je veux même éloigner de vous les tristes présages de l'infortune. Mais s'il est appelé un jour à porter les armes pour sa patrie, comment sa faiblesse résistera-t-elle à des aliments grossiers, aux funestes intempéries de l'air, & à l'humidité de la terre qui souvent lui tiendra lieu de lit ? accablé, sans avoir combattu, il périra bientôt sans honneur ; & n'emportera pas avec lui la gloire d'avoir vengé d'avance

son trépas par le sang versé des ennemis.

Imitez donc , dans quelque état de fortune que vous soyez , ces Spartiates , ces Germains , qui n'ont été tant de fois vainqueurs , que pour avoir opposé à la fatigue des corps plus robustes que ceux de leurs ennemis.

Provoquez vous-même votre enfant à faire usage de toutes ses forces : c'est le moyen de les augmenter , & elles lui seront un jour bien précieuses. D'ailleurs , cet exercice doit contribuer à sa santé. Gardez - vous d'imiter ces parents qui semblent vouloir interdire à l'enfance tout mouvement , & se plaire à voir des machines inactives & stupides. Que vos enfants sautent , qu'ils courent , qu'ils portent les fardeaux dont ils pourront se charger. Laissez-leur la liberté ; vous n'aurez pas besoin de les exciter à ces rudes exercices. Cet âge craint le repos , & ne redoute pas la fatigue. Tout est léger en eux , le physique & le moral , parceque l'un tient toujours à l'autre. Plus ils prendront de mouvement , plus vous

verrez en eux de cette gaieté vive qui le charme du premier âge. Tous les puits alors sont en action; tous les nœuds veulent prendre leur ressort; &, si vous opposez à la nature alors si saine, ou vous la détruisez, ou vous nuisez du moins à la perfection de l'ouvrage.

Il ne doit pas leur suffire de s'exercer ainsi dans des appartements, souvent fermés, & en quelque sorte étouffés, la fréquence & l'élévation des édifices. Il faut les conduire en plein air, & les jours, s'il est possible; car l'incertitude du ciel ne sera point alors d'inconvénient, & les enfans y seront bientôt accoutumés. L'homme n'a point été fait par la nature pour vivre inactif & en fermé; pour exercer, environné d'épines & de murailles, ces arts tranquilles l'énervent, & qui le tuent. Elle l'a placé sur la terre pour agir, pour en arracher avec peine sa subsistance. C'est lui qui s'est bâti des prisons, & qui les a ornées à son gré, sans les rendre moins malsaines, ni moins funestes.



Leur nourriture doit être frugale. Quant s'ils ne seront pas forcés un jour à quelque chose de plus que de la frugalité? est nécessaire que les enfants satisfassent leur estomac ; mais il est dangereux s'ils le surchargent, & ils sont gourmands. Si l'on flatte leur goût, si l'on irrite en eux la passion qui les domine, on doit pas attendre qu'ils y résistent : & ces dangereuses conséquences n'auront pas de fréquentes indigestions dans des estomacs qui ne sont pas encore formés ? Du pain doit leur suffire, aussi bien qu'aux hommes faits, au déjeûné & au goûte : & cet aliment étant peu capable d'aiguillonner la friandise, il ne faut vraisemblablement le leur refuser jamais, à quelque heure qu'ils en demandent ; car ils n'en mangeront pas au delà du besoin, qui doit être très fréquent dans un âge où la nature demande de quoi fournir à l'accroissement. Il serait prudent, je crois, de leur donner moins de viande que de végétaux. Ceux-ci ont des fibres plus tendres, & par con-

féquent plus faciles à décomposer | digestion. Ils fourniront une nour moins forte , mais fuffifante , & proportionnée par fa délicatèſſe à d nes eftomacs.

D'ailleurs , comme on l'a di productions de la terre donnero caractere plus doux que les ali fournis par le regne animal. Eh ! qualité plus defirable que la dou dans de jeunes êtres deſtinés long- à un état de dépendance !

Peut-être cependant ne doit-c les priver entièrement de l'uſag viandes. Ne ſerait-il pas même utile y accoutumer infenſiblement de l heure , puisqu'elles doivent être u la baſe de leur nourriture , & que la conformation interne de l'h ſemble indiquer qu'il n'eſt point à ſe nourrir uniquement de vég comme les animaux frugivores ?

Plus l'enfant croîtra en âge , p doit éviter de ſouſcrire à ſes ca C'eſt un grand mal que les hc

obéissent aux enfans ! On leur doit des secours & non de l'obéissance. On est obligé de leur aider , quand il est nécessaire ; mais non de suivre leurs desirs , de partager leurs jeux. Condescendez quelquefois à contribuer à leur amusement ; mais qu'ils s'accoutument à vous voir , sans murmurer , cesser ces complaisances. Ne faites jamais pour eux ce qu'ils peuvent faire eux-mêmes : ce serait les accoutumer trop tôt à exiger des services. Que l'expérience leur apprenne à connaître toute leur faiblesse , toute leur dépendance , toute la supériorité que les hommes faits ont sur eux. Qu'ils prient, & ne commandent jamais. Si une fois on se foumet à leur joug, on apprendra bientôt qu'il n'est pas de maîtres plus exigeants.

Mais ne pourront-ils pas du moins commander aux domestiques ? Des domestiques ! Est-ce qu'ils doivent en connaître ? Ils sont faibles , & ils auraient des inférieurs ! Tout les foumet aux autres hommes , & ils pourraient donner

des ordres ! Ils vont donc savoir que la naissance , les richesses donnent de la supériorité ; qu'elles autorisent les fantaisies , l'injustice ; qu'elles suppléent au travail , à l'industrie , aux talents , aux vertus ! Non , un enfant n'a point de valets ; il n'a que des bienfaiteurs.

S'il ne faut pas leur obéir , il ne faut pas non plus les plier par caprice à notre obéissance , & nous faire un jeu de mettre leur soumission à l'épreuve. Nous leur prescrivons des ordres, nous leur faisons des défenses : mais que ce soit par de justes motifs. Ils sont plus éclairés qu'on ne pense sur ce qui les touche ; ils reconnaîtraient bientôt que nous abusons de notre supériorité pour usurper la tyrannie. Leur ignorance , leurs besoins & leur faiblesse les mettent assez dans notre dépendance : n'avilissons pas leurs âmes : il faut en faire des hommes , & non pas des esclaves.

Il est essentiel que ceux qui concourent à l'éducation d'un enfant ne se contrarient jamais mutuellement. Que le père , la mère , & ceux qui sont préposés pour le

guider , ou les surveiller , ne fassent rien que de concert. Si lorsque l'un a repris le jeune élève pour quelque fujet que ce soit , l'autre le caresse , le plaint , le console , l'enfant sera certainement du parti du consolateur. Il soupçonnera que les hommes faits peuvent avoir tort quelquefois : ils auront perdu sa confiance , & il ne sera pas facile de la recouvrer. Mais si , lorsqu'il a fait une faute , il ne voit de tous côtés que des visages sévères ; si tous les regards sont autant de reproches , il se croira coupable en effet , & se gardera d'autant plus de retomber dans la même faute , qu'il sera certain de ne trouver aucun appui.

L'enfance est curieuse. Tous les objets lui sont nouveaux ; rien n'est connu , & elle voudrait tout connaître. De là naissent des questions sans cesse renouvelées. Il serait incommode , quelquefois même dangereux ou délicat de se soumettre à y répondre toujours ; mais il faut y répondre souvent , & sur-tout ne répondre jamais que la vérité.

Quelle cruauté se fait un jeu de perdre les enfants ! C'est dès lors qu'ils commencent à se faire une provision d'idées & l'on abuse de leurs peines pour leur emmagasiner des idées fausses ! Qui juge à quels efforts prodigieux de mémoire ils sont obligés pour retenir mentalement les mots de la langue : ne doit pas être effrayé du travail immense fait leur esprit pour conserver , rassembler , combiner les perceptions les simples ? Et cependant leurs parents leur font assez barbares pour leur remplir la tête de mensonges , pour accablent leurs cerveaux , encore faibles , d'un déluge d'absurdités !

Rendez à vos enfants un grand service. Fermez leur entendement aux juges qui troubleraient long-temps peut-être toujours leur raison , & altéreraient , leur bonheur. Rien de si difficile à détruire que les premières impressions de l'enfance , temps où l'imagination passive est dans toute sa force. On craindra long-temps les fant

curité, si, dans ses premières  
a entendu dire à des femmes  
ue les fantômes viennent errer  
e pendant la nuit. On voit,  
iscal, un abîme dévorant, rou-  
ert à ses côtés, si l'on a été trop  
ans l'âge tendre, des descrip-  
nales dont quelques livres sont  
in vain la raison déjà formée,  
endant le jour ces idées absur-  
agination frappée triomphe  
que les ombres couvrent no-  
n. Hobbes était bien éloigné  
lule : cependant il n'osait cou-  
parcequ'il craignait dans les té-  
fantômes de son imagination.  
tre encore tourmenté dans la  
par les vaines terreurs, qu'on a  
es dans l'enfance, & que le ju-  
mille fois désavouées.  
et les enfants s'ennuient de leurs  
pour se dissiper, ils font des  
dont ils savent très-bien la ré-  
tiquement pour engager ceux  
uvent la à s'occuper d'eux, à

converser avec eux. Alors on peut prendre le parti de leur imposer silence; car il ne faut jamais perdre de vue de les empêcher d'être incommodes.

C'est pour n'avoir pas su se donner dans les premiers temps quelques peines assez légères, & pour avoir souffert que leurs enfants, d'abord capricieux & volontaires, devinssent bientôt insupportables, que tant de parents, enfin rebutés d'une gêne devenue réelle par leur faute, remettent leurs enfants en des mains étrangères, & confient leur éducation à des inconnus.

C'est un défaut trop général & bien dangereux de vouloir que les enfants soient des prodiges d'esprit, lorsqu'ils ne sont encore que balbutier. Il faut que, dès le plus bas âge, ils fatiguent, ils surchargent leur mémoire; il faut que leur esprit travaille sans cesse, quand il ne semble encore fait que pour les jeux; il faut qu'ils apprennent, qu'ils disent, qu'ils répètent ce que jamais peut-être ils ne sauront comprendre, ce qui peut-être



ne pas d'être compris, ce qui peut-être pas vrai. Qu'arrive-t-il ? On a l'air d'avoir, pendant quelques années, des perroquets assez bien instruits, qui succèdent des bavards ineptes, des mots taciturnes, parce que le mécanisme de leur cerveau a été usé avant qu'ils fussent parvenus à l'ado-

les ces jeunes hommes si stupides et si pas moins orgueilleux. Ils ont été de trop bonne heure l'habitude de se faire admirer, pour ne se pas croire méritement admirables. Trop ignorants pour soupçonner qu'il leur manque quelque chose de connaissance ; trop peu sensés pour reconnaître les défauts de leur raison ; trop d'eux-mêmes pour faire attention à leurs défauts, aux talents, au jugement des autres, condamnés à n'admirer jamais que leur propre supériorité, & à se reposer orgueilleusement dans leur ineptie ; ils prennent le ton dominant, imposent leur ton aux sages, ferment la bouche aux instruits, & vont produire dans

toutes les maisons où ils pénètrent tant de suffisance, le spectacle rid de la présomption jointe à la stupid

Cet esprit de suffisance & de fa est assez ordinairement le partage jeunes gens qui ont été de trop b heure abandonnés à eux-mêmes: ont eu assez d'esprit pour briller au lieu d'une jeunesse inepte & indif nce; s'ils se sont attiré alors la con ration de leurs camarades par quel idées brillantes d'un faux éclat, par ques connaissances faiblement ébauc ou par quelques talents avortés, ils corrigeront jamais de leur vanité b larde, ou de leur flegme orgueilleu voudront, sans avoir rien acquis de qu'une foule d'idées louches, que l' du monde procure aux esprits faux q ler dans la société, comme ils qu autrefois parmi des enfants, & ne s jamais que des hommes incommod méprisables, & d'insupportables a lards.

Il est bien essentiel de travailler

heure à préserver les enfants de ce l'étouffons pas en eux cet amour-capable seul , après le besoin , her les hommes à l'oïfiveté , de onner toute leur énergie ; mais s loin d'eux la présomption. Que our-propre les porte à travailler loir quelque chose ; mais que leur ne leur persuade pas qu'ils valent aucoup. Instruisons-les : nourris-étendons , fortifions leur esprit ; quelquefois contents d'eux pour ourager : mais ne les admirons car que croiront-ils avoir encore si déjà ils sont admirables ? Qu'ils gent quelquefois ; que jamais ils ident. Telle est l'incertitude des fances humaines , sur les choses les plus communes , que l'esprit est toujours un esprit faux. Ne leur is point comme des vérités des incertaines : ne leur laissons pas : combien on est rarement certain naître la vérité. Formons l'enfance idart de douter , si nous craignons

de faire des hommes qui ne dout jamais.

Apprenons-leur à respecter la lessé : nous aurons un jour besoin être qu'ils aient pris l'habitude de pas mépriser.

Si quelquefois les enfants s'enorgueillissent de savoir des choses ignorées des hommes faits, exagérons-leur les qualités de ces mêmes hommes : les dédommagent bien de leur ignorance sur quelques parties. C'est ainsi que forme une jeunesse modeste , retenue ennemie de la raillerie , & bien éloignée de ces jeunes gens sans barbe qui veulent se charger d'instruire les vieillards à têtes blanches.

Si l'on doit donner tant de soin à élever les jeunes gens modestes, à quel point ne faut-il pas réprimer en eux jusqu'à l'ombre de l'insolence ? Peu de vices peuvent être plus vigoureusement réprimés , que le mépris pour les pauvres , la dureté pour les domestiques, l'affliction de se faire servir dans les ci

qu'eux-mêmes peuvent faire aisément. Mais de quoi serviront les leçons d'un pere, si lui-même témoigne le plus profond mépris pour ceux que l'arrogance des riches appelle des hommes de néant ?

C'est l'exemple des peres qui fait la bonne éducation des enfans. Je veux bien, s'il le faut, que ton fils doive à un autre que toi les connaissances qui te manquent, ou que tu n'as pas le loisir de lui communiquer : mais qu'il reçoive sur-tout de toi les préceptes & l'exemple des vertus. Travaille dès à présent à le rendre tel que tu désireras le trouver quand tu auras besoin qu'il soit ton ami.

On ne saurait avoir trop d'attention à se contenir devant les enfans, à réprimer, en leur présence, les accès de la colere, à ne se permettre aucun propos licencieux, à se défendre tout ce qui pourrait les instruire de quelque vice ; car ils se hâteraient de les contracter pour ressembler à des hommes.

Aux discours qu'on tient aux enfans & aux exemples qu'on leur donne, ne

doivent-ils pas croire que les bonnes qualités qu'on leur recommande sont des vertus de l'enfance, & que les vices sont celles de l'âge fait.

Il faut avoir le courage de rompre avec les sociétés dont l'imprudence des propos & la légèreté licencieuse peut se contenir, & deviendrait funeste aux enfants.

Qu'ils aient horreur du mensonge qu'ils n'entendent jamais mentir.

A peine peuvent-ils balbutier quelques mots, que nous leur faisons perdre l'habitude de la fausseté. Nous étouffons en eux cette aimable naïveté, cette vérité précieuse qui leur est naturelle. On les gronde quand ils disent ce qu'ils pensent; on dresse même des embûches à leur innocence : on les interroge; les reproches ne leur sont point épargnés.

lier qu'on les style au mensonge ,  
car eux-mêmes ils n'auraient point  
le long-temps, parceque la nature  
ne leur a point à parler pour dire le  
sens de sa pensée. Par une autre bi-  
en, on les gronde ensuite quand on  
aperçoit de leurs mensonges, quoi-  
qu'ils aient pris tant de peine à leur ap-  
prentissage à mentir. On a même l'impru-  
dence de les entretenir de faussetés ; on  
se moque d'eux, & on a la maladresse de leur  
montrer qu'on les a trompés. Ils sont  
impitoyablement, quand ils ont  
été pour dupes. On craint qu'ils n'i-  
magent trop long-temps que les hom-  
mes & menteurs, & que, pour vi-  
vire avec eux, il faut leur ressembler.

Il faut leur accorder toujours les  
promesses qui leur ont été promises.  
Un engagement pris avec eux, qu'il  
ne faut pas même éluder ; y manquer,  
ne leur donner l'exemple de la  
fausse foi. Sur-tout point de mauvai-  
ses excuses : n'allez pas leur alléguer  
l'indisposition de faire ce que vous leur

avez promis : car il faut dès lors ou vous méprisent, ou qu'ils croient n'y a pas de mal à promettre légèrement. Peut-être condamneront-ils pour mêmes votre légèreté, & s'apprêteront-ils à l'imiter pour les autres.

Il est aussi bien essentiel de ne le menacer, comme on le fait si souvent de punitions qu'on ne leur fait jamais éprouver. Et, comme il faut punir, il ne faut pas souvent employer la menace. La punition trop fréquente émousse la sensibilité; elle endurecit la crainte, ressort utile dans l'éducation, mais qui s'use bientôt, si on l'y joue trop fréquemment. La peine mise doit toujours suivre la faute; cela, toutes les menaces seront bien vaines.

Avoir toujours à la bouche les re



gere , & souvent pour quelque  
moins qu'une faute , pour une  
ie , pour une légère inadver-  
ont tout homme ferait aussi bien  
que ferez-vous quand ils auront  
quelque grave réprimande ?

Il n'est point de femmelette qui ne se  
soit capable de bien élever ses en-  
fants ; il n'est presque aucune mere  
qui ne prenne la peine d'être sur ses  
enfants , de veiller sur elle-même , de  
contrôler ses humeurs , de vaincre sa co-  
rage , de régler ses caprices. Une éduca-  
tion n'est point une chose facile :  
c'est le sacrifice , peut-être le plus  
difficile ; celui de tous les petits dé-  
voirs habituels.

Les premiers sentiments qui entrent  
dans le cœur d'un enfant , c'est celui de  
la reconnaissance. Il en acquiert l'idée dès la pre-  
mière fois qu'il est injustement maltraité.  
Il faut donc une grande attention à  
ne pas reprendre sans examen ; on ne  
peut pas ulcérer son cœur.

Si vous voulez que vos enfants devien-

nent un jour vos amis : qu'ils n'aient de reproches fondés à vous faire ; sentiment d'une injustice souffert toujours long à s'effacer.

Que de meres grondent, sans leurs enfants par légèreté , & leur font les fautes réelles par faiblesse ; petits malheureux ne savent plus ce qu'ils en font : il peut leur devenir indifférent d'avoir raison , ou d'avoir tort ; de se livrer au bien , ou d'embrasser le mal. Qui sait s'ils ne conserveront pas leur vie du mépris pour la vertu , & ont vu si mal récompensée. La vieillesse dépend quelquefois d'une prae vue de l'enfance.

Si, lorsqu'ils commencent à raisonner , on leur fait partager les soins domestiques ; si on leur en confie quelque partie , si on les consulte ; on leur apprendra de bonne heure le soin, l'économie & l'intelligence d'une foule de détails qu'on ne doit point mépriser , qu'ils deviennent si nécessaires dans le cours de la vie.

Par cette voie de consultation, on imprimera dans leurs ames les grands principes de la morale. Qu'on fasse naître, qu'on suppose des circonstances délicates, où le choix entre le bien & le mal semble difficile; que les amis, les parents se prêtent à cet utile dessein; qu'on paraisse bien-aise d'avoir leur avis; qu'ils ne soupçonnent pas que c'est uniquement pour leur instruction qu'on le demande; que les principes vertueux qu'ils ont établis soient loués, répétés, répandus; que ces principes leur fassent une sorte de réputation, qu'ils leur procurent une sorte de gloire parmi ceux qui les environnent; que les nouvelles connaissances de la famille ne tardent point à en être informées & soient pour les jeunes sages de nouveaux admirateurs: ce sera un grand hasard s'ils osent jamais, dans la pratique, s'élever contre leurs propres maximes. Je ne veux pas qu'ils aient de la vanité; mais je veux bien qu'ils aient l'orgueil de la vertu.

Une bonne réputation est une barrière

qui nous sépare du vice. S'il est d'hommes vertueux, c'est qu'on est froid à remarquer, à relever les propres actions vertueuses de la jeunesse seraient devenues pour elle un engagement de ne les démentir jamais.

La paresse est naturelle à l'homme cependant l'homme en société est destiné au travail. Ce n'est pas assez d'occuper les enfants, il faut leur faire aimer l'occupation; & ils ne manqueront pas de l'aimer, si leurs travaux leur attirent des éloges, des caresses & des plaisirs. Mais le travail leur sera bientôt odieux peut-être pour toujours, s'il n'est que de réprimandes & de chagrins.

Ce sont toujours des avantages de gloire ou de profit qui excitent l'homme aux travaux; plus ces avantages sont prochains, & plus il montre d'ardeur: s'il n'avait rien à se promettre de ses travaux, il se livrerait au repos. Et l'on voit que les enfants travaillent pour rien à leurs travaux, leur dit-on, vous serez utiles quand vous serez grands. Suivant le  
idé

leur promettre des récompenses en autre siècle. Si ce motif leur ne grande activité, ils feraient des hommes. On dispute bien : un prix qu'on doit trop tarder

éducation particulière, dont le défaut d'émulation, je quand les enfants sont appliqués à quelques études, à quelques arts, à leurs talents, qu'on eût soin d'assez fréquemment la famille & éclairés, & bien instruits d'assez leurs rôles. Les enfants s'exerçant eux, subiraient des examens, feraient juges de leurs progrès. Les examens que mériteraient leurs succès, la honte qui serait la suite de leur échec, les exciterait à de nouveaux efforts. L'enfant, ainsi que l'homme, veut la plus douce des jouissances la considération, parcequ'elle en entraîne d'autres après elle.

Enfin, dans ces sortes d'examens, il faut que l'élève ne porte pas

des jugements trop sévères. Ils excitent bientôt le dégoût. Il faut toujours tempérer la censure par des éloges & des encouragements.

Il est une politesse d'usage qui ne consiste que dans des mots, des postures & des grimaces de convention. On aura toujours assez tôt de cette politesse-là.

Il en est une autre qui ne tient point au costume, qui est de tous les temps, de tous les pays. C'est la pure expression d'une ame humaine & sensible : c'est celle-là qui est de devoir, & qui ne saurait être inspirée de trop bonne heure.

L'homme ne pouvant, au premier abord, être jugé que par l'extérieur, il lui est avantageux de se présenter dans la société sous les dehors les plus favorables & les plus capables de lui concilier la bienveillance. Nos habits nous tiennent de si près, qu'ils entrent pour quelque chose dans le jugement qu'on fait de nous. Il faut donc accoutumer les enfants à une manière propre & décente de se vêtir. La mal-propreté

trop grande négligence est un égards pour la société.

; hommes de mérite, à qui on faire accueil, quand on ne les us. Le peu de soin qu'ils ont nes ressemble au délabrement. qu'ils ont cherché à se déguiser habits.

it se vêtir avec quelque soin, recherche, par bienfiance : on habits magnifiques par vanité.

honnête paraît avec avantage bits simples & décents; l'homme porte des habits brillants air. On ne le remarque plus ; t que ses habits.

bien se garder de faire naître enfants cette vanité, cet amour re. Meres, ne les admirez pas, sont plus parés qu'à l'ordinaire. leur faites pas croire que des nes peuvent avoir quelque prix. ils peuvent éprouver un jour de la fortune. La pauvreté n'est mal par elle-même, quand elle

ne va point jusqu'à la privation du nécessaire : mais elle est le plus affreux mal quand on s'est fait des besoins superflus. C'est donc préparer bien des maux à ses enfants , que de les élever avec une délicatesse recherchée , de leur faire confondre leurs ajustements eux-mêmes , de leur laisser croire que ces vaines parures ajoutent à leur bien-être , de leur faire regarder mille inutiles comme des objets nécessaires , & de leur insinuer que , pour être comme le monde , il faut être comme le très-grand nombre des riches.

Pourquoi les grâces n'entreraient-elles pas pour quelque chose dans l'éducation ? Doit-on négliger quelques moyens innocents de plaire ? Les anciens , fixés dans leurs mœurs , voulaient que leurs enfants apprissent les principes de la gymnastique ; c'était un exercice où la danse faisait partie , & la danse donnée aux jeunes gens un maintien ferme & assuré. Il faut bien du temps à l'homme qui se présente mal pour annoncer ce qu'il vaut,



n pere doit, autant qu'il lui est possible, éloigner de son fils tous les dangers; & lui apprendre à nager, parceque l'homme ne peut répondre qu'un jour sera pas obligé de passer un fleuve à gué : lui faire prendre des leçons de natation, parceque c'est un art d'exercice qui augmente l'adresse, & qui dépense le corps, & parceque tout homme peut être attaqué par un scélérat. Nous devons tous des égards pour la jeunesse, & elle n'apprenne jamais de nous à mépriser la plus petite vertu. Aimons à instruire le jeune homme à l'entrée de sa vie : éloignons de ses yeux le nuage de l'erreur ; mettons dans ses mains le flambeau de la vérité : il est destiné peut-être à faire briller un jour aux yeux des hommes étonnés.

Les loix de quelques anciennes républiques ordonnaient que les enfants ne connussent d'autre pere que la patrie, & fussent élevés par les soins du public. Loix barbares, puisqu'elles contredisent la premiere loi de

la nature ; loix qui fussent seules à prouver que la tyrannie peut se glisser même dans les états républicains. Il s'est trouvé pourtant des écrivains qui ont désiré de nous voir adopter ces loix. Eh quoi ! si la société doit assurer au citoyen quelque propriété , s'il en est une dont il soit plus jaloux , n'est-ce pas celle de ses enfants , de cette portion de lui-même qui lui est si chère ? Vous déclamez contre le despotisme des monarques orientaux , qui se regardent , dites-vous , comme les seuls maîtres de toutes les possessions de leurs sujets ; & vous nous conseillez des pratiques encore plus cruelles ! Barbares , s'écrierait un tendre pere , prenez ma fortune , & laissez-moi mes fils.

Je dois , dites-vous , m'oublier moi-même , & sacrifier à l'état jusqu'à mes entrailles paternelles. Mes enfants qui me seront arrachés au moment où ils verront le jour ; ces enfants qui ne sauront jamais quel fut leur pere , seront meilleurs citoyens , parceque nul lien ne les attachant à aucun particulier , ils ne tiendront qu'à la patrie.

Frivole raisonnement, qui cache un vain sophisme ! Qu'est-ce que la patrie ? N'est-ce donc que cette terre qui nous porte ? Quoi ! l'on viendra me dire sérieusement que c'est cette portion de terre que je dois chérir, que c'est à cette boue de mon pays que je dois un amour exclusif ! Non, citoyens. Je comprends, & vous comprenez tous avec moi dans ce mot de patrie, tous nos compatriotes, les souverains, les magistrats qui nous gouvernent & nous protègent, les guerriers qui nous défendent, les bienfaiteurs qui ont mérité notre reconnaissance, les amis qui ont gagné notre cœur, nos parents, les auteurs de notre être, ces épouses à qui nous avons lié notre sort, ces enfants qui nous doivent le jour. C'est l'assemblage de tous ces titres qui nous est cher, & non ces eaux, ces campagnes, ces forêts, ces édifices, objets inanimés, indignes de notre amour. Privez-nous des titres précieux d'époux & de pères ; vous ôtez aux liens qui nous attachent à la patrie les chaînons les plus forts.

Les législations modernes , en laissant aux parents la propriété de leur progéniture , ont restreint sagement le pouvoir des peres , & leur ont ôté le droit de vie & de mort sur leurs enfans , que les Romains leur avaient accordé.

Un pere scélérat pourrait donner la mort à son fils , qui ne voudrait point entrer dans ses projets criminels , & si il craindrait la vertu ; son avidité croissante voudrait envahir l'héritage de ce fils ; un pere tendre serait un juge trop indulgent ; il pardonnerait , il dissimulerait des crimes dangereux à la société : Enfin un homme d'une sévère équité ne pourrait punir son fils , même justement , sans contracter quelque chose d'un caractère odieux.

Nos loix, favorables à notre tendresse , semblent ne nous laisser sur nos enfans que le droit de nous faire aimer : droit précieux , qui doit nous suffire. Ne donnons pas à déposer cette espèce de souveraineté que nous donne le titre de pere , pour jouir du retour plus sûr

reconnaissance & de l'amitié. Dès nos enfants sont parvenus à l'adolescence, ils sentent le besoin d'avoir amis. Sachons descendre jusqu'à gagnons leur confiance ; allons au milieu de leurs cœurs ; qui ne cherchent qu'à s'épancher. Quittons une morgue dédaigneuse dangereuse ; gardons-nous d'effrayer leurs passions, sans cependant les gêner, sans même les favoriser. Méritons qu'ils nous choisissent pour amis, si ne voulons pas qu'ils fassent de mauvaises liaisons contractées par la jeunesse ; & cependant il faut que la jeunesse ne soit que ce soit avec nous. La sévérité mal-entendue des pères a rendu les enfants plus vertueux. Elle ne fait que leur inspirer de la ruse pour tromper la vigilance paternelle, leur faire goûter le coupable plaisir d'avoir mis en défaut.

La nature n'a que trop marqué l'inégalité qui est entre nous & nos enfants : pourquoi la leur rendre encore plus frag-

pante ? Sans notre empire pédant  
notre âge ne les éloigne déjà que  
nous.

Faisons donc nos efforts pour e  
leurs cœurs : que nos tendres soit  
assurent de leur reconnaissance :  
faut oser le dire , on ne se recon  
mais dépendant que par faiblesse  
besoin. Quand nos enfants fero  
mêmes chefs de famille ; quand  
ront par eux-mêmes un état dan  
ciété , ils ne nous feront plus sou  
d'une soumission volontaire. Ils n  
dront à nous que par les liens d'  
connaissance peut-être faiblement  
& par ceux du plus froid des senti  
du respect. Plus nous voudrons  
ver un empire qui s'échappera  
mains , plus nous voudrons exiger  
& plus nous les éloignerons de noi  
nous nous fermerons le chemin  
cœurs. D'ailleurs il est absurde  
de l'amour : il brave tout empire  
supérieur à toute force ; il se la  
guer , & ne se laisse jamais contra

Tendre pere , veillez à vous rendre  
que jamais votre fils ne trouve un  
plus vertueux & plus sage que vous.



---

## CHAPITRE XXV

### *Devoirs des Enfants.*

**J**E viens de dire aux peres : Méritez la tendresse de vos enfants , car l'amour se commande pas. Je dis à présent aux enfants : Il ne se commande pas , i vrai ; mais dans les cœurs honnêtes & sensibles, il naît toujours à la suite des bienfaits. Le bienfait est le tribut de l'amour , & l'amour est sa récompense.

Nous regardons comme nos bienfaiteurs ceux qui nous rendent agréables quelques instants de la vie. Mais ceux qui nous ont donné la vie même , qui ont soutenu la faiblesse de notre première existence , qui ont souffert tant de peines pour nous épargner les moindres maux , n'ont-ils pas répandu sur nous le plus grand de tous les bienfaits, n'ont-ils pas les plus justes droits à notre reconnaissance ? C'est par eux que nous connaissons le plaisir de vivre & d'être aimés , n'ont-ils pas bien mérité notre premier amour ?



Mais ne m'écoutez pas. Ecoutez l'un des hommes les plus sages de l'antiquité, l'un des plus vertueux peres.

Xantippe, par son humeur chagrine & querelleuse, mettait à de continuelles épreuves la patience de Socrate son époux. Elle n'avait pas moins de dureté pour ses enfants. Elle les aimait avec tendresse : mais les gens de son caractère semblent aimer comme les autres haïssent. Elle n'ouvrait la bouche, que pour leur faire entendre des plaintes, des reproches, des cris, & ne leur épargnait aucune de ces expressions choquantes, que le défaut de son éducation lui avait rendu familières. Des traitements si durs & si souvent répétés rebuterent Lamproclès, l'aîné de ses fils, & le dépit du jeune homme ressemblait au ressentiment. Socrate ne tarda pas à reconnaître les coupables dispositions que son fils ne cherchait pas même à cacher.

« Répondez-moi, lui dit-il un jour.  
« Savez - vous quels sont les hommes

« qu'on appelle ingrats ? Je le fais , ré-  
« pondit Lamproclès. On donne ce titre  
« odieux à ceux qui peuvent marquer  
« leur reconnaissance des bienfaits qu'ils  
« ont reçus & qui ne daignent pas la té-  
« moigner. — Mais ne croyez-vous pas  
« qu'on puisse ranger les ingrats parmi  
« les hommes injustes ? — Je le crois :  
« car c'est une injustice de ne pas cor-  
« respondre , quand on le peut , aux  
« bienfaits d'un ami & même d'un en-  
« nemi.

— Mais si l'ingrat a reçu des bienfaits  
« inestimables, son injustice n'est-elle  
« pas encore plus criante ? — Je ne puis  
« le nier. — Eh ! reprit Socrate , les bien-  
« faits que les enfants ont reçus de leurs  
« peres ne sont-ils donc pas les plus  
« précieux de tous ? Ils n'étaient pas ; &  
« c'est à leurs parents qu'ils doivent  
« l'être : c'est à eux qu'ils doivent le  
« spectacle des merveilles de la nature :  
« c'est par eux qu'ils participent à tous  
« les biens que les Dieux prodiguent  
« aux mortels ; & ces biens sont à nos

ais, « yeux d'un si grand prix que notre plus  
cet « grande crainte est de les perdre. Aussi  
arq « les sociétés humaines ont-elles décerné  
qui « la peine de mort contre les crimes les  
la « plus atroces , parcequ'elles n'ont pas  
s « vu d'autres peines capables d'inspirer  
23 « autant d'effroi.

03 « L'époux nourrit son épouse qui doit  
07 « contribuer à le rendre pere : il amasse  
22 « pour ses enfants , même avant leur  
6 « naissance , ce qui sera nécessaire à sou-  
« tenir leur vie ; il s'impose des priva-  
23 « tions habituelles pour faire en leur  
13 « faveur le plus d'épargnes qu'il lui est  
15 « possible : mais la mere fait encore bien.  
17 « plus pour eux. Elle porte long-temps  
« avec peine le lourd fardeau qui la met  
« en danger de sa vie ; elle nourrit de sa  
« propre substance l'enfant qui est en-  
« core dans son sein. Elle le met au  
« jour enfin avec de cruelles douleurs ;  
« elle l'allaitte , elle lui prodigue tous ses  
« soins , sans qu'aucun bienfait reçu  
« puisse déjà l'attacher à lui. Loin de  
« connaître celle dont il reçoit tant de

« bien , il ne peut même faire con  
« ses propres besoins. Mais elle ch  
« à deviner ce qui convient à ce  
« objet de sa tendresse : elle se fa  
« étude de trouver ce qui peut lui  
« & ne cesse de se tourmenter n  
« jour , sans prévoir quelle recoi  
« sance elle obtiendra de tant de pe  
« » Dès que les enfants peuvent  
« voir quelque instruction , leurs p  
« s'empressent de leur enseigner ce  
« savent & ce qui pourra leur être  
« un jour. Connaissent-ils quel  
« plus capable qu'eux-mêmes de le  
« truire ? ils envoient leurs enfan  
« cevoir ses leçons , & ne plaindre  
« une dépense pour leur donn  
« meilleure éducation qu'ils puissent  
« procurer.

« Mais , reprit le jeune homme  
« mere est d'un caractère si difficile  
« ne peut supporter son humeur : ell  
« en vérité , des choses si dures  
« ne se résoudrait pas à les entend  
« prix de la vie.

« Et, répondit Socrate , combien ,  
« depuis ta première enfance , ne lui as-  
« tu pas causé de désagréments bien  
« plus insupportables ! Combien par tes  
« cris , par tes actions , par tes discours ,  
« ne l'as-tu pas tourmentée jour & nuit !  
« Elle a supporté tout cela. Ne parlons  
« que de tes maladies : fais-tu combien  
« de chagrins elles lui ont causés ? —  
« Mais du moins ne lui ai-je rien dit ,  
« ne lui ai-je rien fait dont elle ait dû  
« rougir.

— Oh ! j'entends : ta mère t'a dit des  
paroles désagréables. Voilà donc ce  
qui te fait tant de peine ? Vois comme  
les comédiens s'écoutent réciproque-  
ment de sang froid lorsque , dans les  
rôles tragiques , ils s'accablent mu-  
tuellement des plus cruelles injures.  
Pourquoi montrent-ils tant de patience ?  
C'est qu'ils ne pensent pas que leurs  
camarades , en les outrageant , aient  
dessein de les insulter , ni que , malgré  
leurs menaces , ils aient aucun projet  
de leur faire du mal. Et ne fais-tu pas

« bien aussi que ta mere , quoi q  
« puisse te dire , est bien loin de te  
« loir du mal ? Ne fais-tu pas qu'el  
« veut à personne autant de bien  
« toi ? Et tu te trouves offensé ! Pe  
« tu donc que ta mere soit ton enner

» Je suis loin de le croire , rép  
« Lamproclès. Eh bien ! s'écria Soc  
« tu as donc une tendre mere qui ,  
« tes maladies , prend de toi des  
« affidus , qui ne cherche qu'à te r  
« la santé , qui tremble que tu ne  
« ques de quelque chose , qui im  
« pour toi les bienfaits du ciel da  
« prières qu'elle adresse chaque jou  
« Dieux ; & tu la traites de cruelle r

» Mais si tu ne peux supporter  
« humeur , feras-tu même capab  
« vivre dans le monde ? Parle , igr  
« tu que nos devoirs nous soume  
« toujours à quelqu'un ? Esperes-tu  
« n'être jamais obligé de plaire à  
« sonne , de condescendre aux  
« ments de personne , d'obéir à  
« sonne , pas même à un général

ne à un magistrat ? — Je suis loin  
voir cette idée. — Ne faudra-t-il pas  
que tu te rendes agréable à ton  
in , si tu veux qu'il te permette au  
oin de prendre du feu à son foyer ,  
l te rende de petits services dans  
casion , qu'il te donne volontiers  
prompts secours en cas d'accident ?  
e conviens de cela. — Est-il donc  
fférent d'avoir pour ami ou pour  
emi son compagnon de voyage ,  
avigation , d'entreprises ? Ou ne  
ses-tu pas plutôt qu'il faut travail-  
à mériter sa bienveillance ? — Je  
rois.

Mais , mon fils , reprit Socrate , voilà  
a des gens pour qui tu te proposes  
voir des égards , & tu n'en devras  
à une mere qui t'aime autant qu'on  
sse aimer ! Crains , mon fils , que  
hommes ne se doutent de ton mé-  
pour tes parents. Ils te regarde-  
ent avec horreur , t'abandonneraient  
oi-même & rejetteraient ton amitié.  
comment , en voyant ton défaut de

« tendresse pour les auteurs de tes j  
« ne croiraient-ils pas que tu ne f  
« jamais payer les bienfaits que  
« plus noire ingratitude? »

La leçon que donna Socrate à l  
proclès convient à tous les enfant  
seraient tentés de se rendre ingrats  
renferme toutes leurs obligations :  
s'ils ont horreur de l'ingratitude,  
aiment leurs parents d'une tendresse  
ment filiale, ils n'auront qu'à cont  
leur propre cœur ; il leur dictera  
les devoirs que cet amour exige &  
fait inspirer. Peut-on ressentir de  
mour, & ne pas complaire aux o  
qu'on aime? Peut-on les aimer, & p  
la douleur dans leur ame? Peut-on  
poisonner la vie de ceux à qui l'on  
le jour?





---

## CHAPITRE XXVI.

### *Amitié.*

L'AMITIÉ n'est pas précisément un devoir ; car il faut qu'un devoir puisse se commander , & ne seroit-il pas ridicule d'ordonner à un homme d'aimer & d'être aimé ?

Mais si les secours mutuels sont le prix de l'état social , quels éloges ne mérite pas l'amitié , elle qui offre une union encore plus resserrée que celle qui lie entre eux les membres de la société civile ; elle qui rend plus sensible encore le commerce de soins réciproques , de conseils & de consolations , & qui multiplie les liens qui nous attachent à la patrie , en nous rattachant intimement à des concitoyens dont notre cœur ne peut se séparer !

« Est-il quelque bien , disait Socrate , qu'on puisse comparer à un ami ? Dans le bonheur , il ajoute à votre joie ; dans les revers , il relève votre ame prête à succomber. Les services que vous tirez de vos pieds , de vos mains , de vos

« yeux , de vos oreilles , il n'en est au-  
« que ne puisse vous rendre le zele-  
« ami. Ce que vous n'avez pas fait v-  
« même , ce que vous n'avez pas vu  
« entendu , votre ami l'a entendu , l'a  
« l'a fait à votre place. »

Tous les hommes rendent hom-  
à l'amitié ; tous célèbrent ce sentim-  
& desirer de trouver des amis ; par-  
qu'ils éprouvent tous le besoin de  
cours , d'appuis physiques ou morau-

Nous exagérons ce sentiment ; ne  
faisons consister dans un parfait aban-  
de soi-même , dans une entière re-  
ciation à ses intérêts les plus che-  
faveur de la personne aimée. Mais  
excès héroïques ne peuvent être que  
fet d'un enthousiasme qui élève l'ho-  
au-dessus de lui-même. L'abandon  
est un transport vertueux qui , dans  
dre humain , ne peut être de tous le-  
tants ni de tous les jours : il faut que  
circonstances extraordinaires le f-  
naître. Nisus ne renonce pas au pr-  
la course en faveur d'Euriale ; il

nent de le lui faire remporter ,  
l il perd l'espérance de l'obtenir  
ême. Mais quand son cher Euriale,  
mpagnon de ses hardis projets , va  
e la vie , c'est alors qu'il s'offre en  
ce à l'amitié.

tre ame n'est pas faite pour éprou-  
uns cesse des sentiments excessifs.  
e peut se promettre d'être toujours  
ge : comment , à chaque instant de  
 , serait on héros ?

notre imagination se plaît à se faire  
rtrait romanesque de l'amitié , c'est  
ous voudrions bien rencontrer des  
toujours prêts à se sacrifier pour  
 : mais nous retranchons beaucoup  
otre théorie dans la pratique , par-  
 : nous n'aimons pas à nous sacrifier  
mêmes , parceque ce sacrifice n'est  
ans l'ordre accoutumé de la nature.  
ne froide philosophie disserte sur  
tié , en analyse le sentiment , & le  
orte à l'amour de soi. Il est beau de  
nner si bien ; il est plus doux de sen-  
si c'est uniquement pour notre in-

rétêt propre que nous aimons, il est  
jours bien flatteur pour la personne  
d'être l'objet qui nous intéresse le p

Ce n'est pas, dit-on, la person  
votre ami que vous chérissiez. Vous  
son esprit qui vous amuse, sa complai  
ce qui vous est agréable, sa bienfai  
qui vous est utile. Quel sophisme! co  
si les qualités d'un homme n'étaien  
des parties de lui-même, n'entraien  
dans la constitution de son être. Si  
ami n'a pas les qualités que je lui su  
fais, je suis inconstant, sans être com  
nable, puisque je ne fais que me cor  
de mon erreur. S'il les perd, je cha  
sans être inconstant, puisqu'il cesse d  
le même.

Qui osera condamner un homme  
sueux parcequ'il abjure un indigne  
dont il a trop tard reconnu les vices

Tu m'accuses peut-être d'inconst  
& d'ingratitude, toi qui sus donner  
yeux perfides une expression équiv  
que je pris pour de la tendresse; to  
m'appellas ton ami & que je crus

imer; toi qui m'enchaînas quelque  
par de petits services qui s'accor-  
avec tes intérêts; toi qui semblas  
er que je déposasse mon secret dans  
in, & qui ne reçus ce dépôt sa-  
le pour t'en faire des armes contre

quelquefois après la perte des qualités  
ous attachaient à notre ami, nous  
ons découvrir en lui d'autres quali-  
i nous le font aimer encore. Alors  
sommes inconstants au sein de la  
é même. Ainsi l'ami que nous ai-  
à vingt ans nous plaît par d'autres  
its à quarante. Ainsi l'épouse qui  
a plu par sa beauté, nous plaît  
e quelquefois par un mérite plus so-  
uand ses charmes sont effacés. Quel-  
is aussi le souvenir des sentiments  
irait en nous sa beauté suffit pour  
la rendre encore agréable, & son  
ierce charme notre vieillesse, en  
appelant les doux instants que nous  
passés près d'elle dans un âge plus  
ux.

L'amitié est un sentiment exquis , & ne semble pas faite pour tous les hommes. Il en est beaucoup qui , par la sécheresse , la froideur & la rudesse de leur caractère , ne peuvent l'éprouver , ni la faire naître. Il en est d'autres qui en sont en quelque sorte privés par état : tels sont communément ceux qui nagent dans la richesse , & qui ont en main la puissance.

Ces gens-là n'ont pas besoin d'amis. Il faut trop d'appareil à leurs jouissances ; ils ne font point de cas de celles qu'offre la nature à tous les hommes. Quels apprêts trouveraient-ils à des plaisirs que de pauvres honnêtes-gens peuvent goûter comme eux ?

Il faut à l'homme puissant des esclaves qui tremblent sous son pouvoir, des adulateurs, dont l'œil faussement timide semble n'oser pas s'élever jusqu'à lui, des âmes avilies qui implorent sa protection dédaigneuse. Les oreilles hautaines des grands pourraient-elles se prêter à la voix sincère d'un ami , qui leur apprend

qu'ils ne sont que des hommes ? La richesse suffit au riche ; il n'a plus le sentiment de son opulence acquise , le desir de l'augmenter , la crainte de la perdre. Dans les plaisirs , il ne conçoit que le faste ; ils n'ont de prix à ses yeux que par leur publicité. Qu'importe quelle manière il jouisse , pourvu qu'il n'envie ses jouissances ? Il semble , par son orgueil , que tout ce qui lui appartient soit lui-même , ses terres , ses meubles , ses bijoux , son or. Il le croit , sans doute , puisqu'il en est si vain. A la table dont il étale , pièce à pièce , ses précieuses babioles , il semble dire : « Regardez , vous ne me connaissez pas tout entier ». Il n'a point d'existence personnelle ; son individu échappe au spectateur ; il n'existe que dans les magnificences qui l'environnent. S'il lui prend l'aprice de paraître avoir des amis , il se voit bientôt satisfait , puisqu'il en peut acheter. Il aura , pour son argent , une foule empressée de gens qui en joueront à son rôle. Au moindre signal , ils seront

toujours prêts pour la représentation. Ils méprisent l'homme ; ils aiment sa fortune. Il est content quand ils ont bien loué ses habits , ses meubles , ses équipages , les talents qu'il paie , le goût qu'il achete , les vertus qu'il leur plaît de lui attribuer & qu'il ne connaît même pas.

L'amitié est sur-tout le sentiment des infortunés ; elle devient un besoin pour eux. Ses plaisirs sont tranquilles. Il faut des plaisirs vifs pour picoter le sentiment émoussé des heureux.

Philotime n'a plus rien sur la terre , ou du moins il ne lui reste plus qu'Ariston son ami. Le tendre Ariston lui tend les bras , verse des larmes , le presse contre son sein. „ Seche tes pleurs , lui dit Philotime : tu m'aimes , tu me plains : je ne sens plus que mon bonheur „.

La douleur dilate les ames : elle aime à s'épancher. C'est souffrir doublement que de ne pouvoir confier ses souffrances , de ne les pas voir partager. Le malheur perd toute son amertume dans les bras d'un ami compatissant. On pleure



encore , mais ce n'est plus de tristesse , c'est du plaisir d'avoir trouvé un cœur sensible. Tous les hommes versent des larmes : heureux qui peut les répandre dans le sein d'un ami !

Mais où le trouver ? Nous sommes durs dans nos instants de joie ; &c , quand notre bouche sourit , notre œil fuit l'aspect du mortel qui soupire. Le malheureux a besoin d'un ami ; mais c'est parmi les malheureux qu'il doit le chercher. Il en est comme du pauvre : ce n'est que le pauvre qu'il trouvera généreux.

Bien des gens cherchent un ami. Pourquoi ? c'est qu'ils s'ennuient. Il leur faut quelqu'un sur qui ils puissent passer leurs humeurs , aux dépens de qui ils puissent satisfaire leurs caprices ; quelqu'un qu'ils puissent accabler de leur babil insipide ou de leur stupide silence. Aiment-ils ? Non ; mais ils veulent absolument être aimés : ils ne vous lâcheront pas que vous ne soyez leur ami. Commencez-vous , par complaisance , à en faire l'office ? il faudra le faire toujours , à toute heure ,

à tout moment. Si vous n'êtes pas là dans l'instant qu'ils le desireront , attendez-vous aux plus violents reproches. Vous serez traité d'ingrat , pour avoir manqué une fois à servir. Ce sont des tyrans qui cherchent des victimes , & qui se plaignent quand elles osent leur échapper.

L'homme exigeant , l'homme dont la bouche est toujours ouverte aux reproches , l'homme qui ne considère que lui-même , n'est pas fait pour trouver un ami. Il veut un esclave , & nous craignons les fers. N'est-ce pas un plaisant pacte d'union que de dire : de mon côté seront toutes les jouissances , & du vôtre tous les sacrifices.

Il faut dans l'amitié des conformités de caractère , de goût , de sentiment , de connaissances. Avec ces heureux rapports , on sera invité par le plaisir même à se réunir : on ne cherchera point son ami par complaisance , mais parcequ'on ne peut être nulle part mieux qu'avec lui.

Deux hommes de caractères trop dif-

s, se trouveront mutuellement des  
s énormes. La vivacité de l'un ne  
u'une turbulence insupportable ; la  
ur de l'autre , qu'une ennuyeuse  
lité. Si les bornes de l'esprit sont ré-  
quement placées à une trop grande  
ce , l'ennui, l'orgueil de la supé-  
é d'une part , & de l'autre l'humili-  
n de l'infériorité, rompront bien-  
ne liaison trop légèrement contrac-  
il y a une trop grande disparité  
les connaissances acquises, l'un, si  
voulez, ne sachant parler que de  
, quand l'autre ne parlera que de  
hyfique; quel agrément pourront-  
cueillir d'une conversation dans la-  
e ils ne s'entendront pas? Enfin , si  
sentiments forment entre eux un  
grand contraste , leur union ne sera  
commerce de disputes intermina-  
d'où naîtront l'aigreur & la haine.  
est un autre rapport , le plus indif-  
ble de tous , & qui peut suffire en-  
dans l'absence de tous les autres :  
celui de deux cœurs vertueux.

Sans ce rapport , l'amitié ne peut exister ; puisque la base de ce sentiment est une confiance réciproque , qui ne subsistera jamais entre deux cœurs livrés au crime.

Deux scélérats n'auront jamais qu'une seule confiance mutuelle : celle qui portera sur les objets auxquels ils sont mutuellement intéressés. Sur tout le reste , s'ils se connaissent bien , ils se défieront l'un de l'autre. Ils pourront être complices fideles , tant que leur complicité pourra leur être avantageuse ; mais ils ne peuvent être amis.

On dit qu'il faut aimer ses amis avec leurs défauts , & l'on a raison ; la perfection n'est point accordée à notre nature , & l'indulgence réciproque est la première loi de l'amitié : mais on n'a jamais dit que l'on dût aimer ses amis avec leurs sentiments pervers. Il faut que l'amitié soit fondée sur une estime sentie de part & d'autre , que de légers défauts ne doivent point altérer , mais qui ne peut subsister avec des penchants criminels.

Ainsi l'union amicale une fois contractée, ne doit pas être rompue par des faiblesses ou des erreurs; mais elle cesse où commence le crime.

Puisqu'elle suppose deux cœurs dignes de s'attacher l'un à l'autre, elle les suppose aussi mutuellement dévoilés. Nos pensées, nos sentiments sont un fardeau pour notre ame, quand il faut les y tenir renfermés. Que les épanchements sont doux! qu'on est heureux de pouvoir penser tout haut, sans défiance! Que le lâche quirompt avec son ami, & trahit ses secrets, soit à jamais livré à l'indignation de la société : que tous les honnêtes gens aient horreur de faire usage des lumières qu'ils reçoivent de ce perfide : qu'il soit mis au rang de ces vils délateurs, qui cherchent à pénétrer, à envenimer les pensées intimes des citoyens.

Il semble même, tant l'amitié doit être sacrée, que, si la conversation de deux amis était furtivement surprise par un tiers indiscret, ou gagné, aucun tri-

bunal ne pourrait profiter des clartés que fournirait le rapport de cet entretien ; parceque les juges de la terre n'ont point d'action sur les pensées , & qu'on ne doit regarder que comme une pensée intime l'ouverture de cœur faite à un ami. Des complots criminels devraient seuls faire exception à cette regle, par la raison déjà établie, que deux scélérats ne peuvent plus être considérés comme amis , mais comme complices.

Celui qui a dit que nous devions vivre avec notre ami , comme s'il devait être un jour notre ennemi , a donné une maxime de prudence ; mais il semblait vouloir détruire l'amitié. On attribue ce mot au sage Bias ; il est plutôt digne de quelque sophiste imbu de la seche doctrine de l'égoïsme. L'amitié exclut toute réserve , à plus forte raison tout sentiment déshonorant pour notre ami. J'admire la noblesse de celui qui est trop grand , trop vertueux pour soupçonner que son ami puisse jamais cesser de l'être,

ahir : je ne vois que de la bassesse  
d'effiance.

travaillez à vous bien examiner ,  
et Socrate , & rendez-vous d'un  
assez grand pour ne pas craindre  
être abandonné par votre ami. L'un  
se plaint que son ami l'a quitté , l'au-  
tre que son ami le donnerait à bon  
ché : mais je ne vois pas qu'on  
le volontiers un meuble utile , ni  
qu'on abandonne aisément des amis  
utiles.

mandera-t-on quels sont les de-  
voirs de l'amitié ? Eh ! qui les ignore ? ne  
saurait pas qu'elle exige des déférences  
mutuelles , des conseils dans les con-  
fusions difficiles , des consolations dans  
les douleurs , de l'appui dans les démar-  
ches , des secours dans l'infortune , une  
liberté également partagée ? Qu'ajou-  
te encore ? & à quoi bon écrire ce  
qui est généralement connu , quoique  
rarement pratiqué ?

Comme il importe au corps social  
d'avoir beaucoup de membres vertueux,

il lui est utile de renfermer un  
nombre de citoyens dignes de co  
l'amitié, & de trouver des amis.





---

## CHAPITRE XXVII.

*Gloire , estime , mépris , opprobre.*

C'EST donc par le bien que l'amitié apporte aux hommes , qu'elle est si recommandable. Qu'on examine de même toutes les actions qui obtiennent leurs suffrages : on verra qu'elles le doivent aux avantages qu'en retire la société. Qu'on jette un coup d'œil sur les qualités qui attirent le blâme , on reconnaîtra qu'elles sont toutes nuisibles à l'intérêt social.

Un homme est-il utile à un grand nombre de ses semblables ; soit qu'il les défende par son courage ; soit qu'il les rende plus heureux par la sagesse de ses conseils ; soit qu'il rétablisse entre eux l'union par l'équité de ses jugemens ; soit qu'il les éclaire par son génie ; soit qu'il les guide par son exemple dans le sentier pénible de la vertu : il obtient ce qu'on appelle de la gloire , qui n'est autre chose qu'une estime très généralement répandue.

L'approbation resserrée dans un cercle plus étroit, à laquelle on donne simplement le nom d'estime, est accordée au bon père de famille, qui est utile à ses enfants :

A l'homme juste avec qui l'on traite sûrement, & dont aucun homme ne tenta jamais la sévère équité :

A celui qui exerce un talent avec quelque distinction ; qui ne menace point de devenir un fardeau pour la société qui même contribue pour sa part à l'enrichir :

Au cœur généreux, qui, loin de recueillir sa fortune, la fait partager à plusieurs de ses concitoyens.

Si cette fortune est grande, les vertus de la générosité devenant plus sensibles peuvent mériter de la gloire.

Mais si la fortune d'un citoyen est modeste, il acquerra de l'estime par une sage économie, & par les bornes mêmes qu'il se fera obligé de prescrire à son caractère bienfaisant.

Quel est celui qu'on méprise ?

L'homme intempérant , parceque les suites de ses vices le rendent incapable de rien d'utile :

Le dissipateur , parcequ'il menace d'être à charge à ses concitoyens , quand il aura perdu ses ressources :

Le joueur , fût-il honnête homme , par la même raison , & parcequ'il est menacé de ne pas garder sa probité dans l'infortune :

L'avare , parceque personne n'en peut espérer aucun secours :

L'homme oisif , qui , sans faire aucun bien , consomme , comme les frélons , la nourriture des abeilles ouvrières :

Le menteur , parceque étant souvent dangereux pour les hommes d'être trompés , ils ne veulent l'être jamais ; & que , s'ils interrogent , & qu'ils se donnent la peine d'écouter , c'est qu'ils espèrent entendre la vérité. D'ailleurs celui qui nous trompe sans aucun motif apparent , ne cherchera-t-il pas encore davantage à nous tromper , quand les circonstances lui offriront un prix de ses mensonges

Qui couvre-t-on d'opprobre ?

Ceux qui se sont montrés capable  
faire des actions nuisibles à quelques  
royens , & qu'aucun frein ne saurait  
rêter.

Tels sont en général les jugements  
hommes : presque toujours équitab  
quand ils prononcent sur les actions  
très souvent injustes , quand ils pron  
cent sur leurs auteurs.



---

## P I T R E   X X V I I I .

### *Bienfaisance.*

Être d'un citoyen est d'être utile à son pays. Il ne suffit donc pas qu'il se contente de faire aucun mal aux autres, qu'il ne se vante, de désobéir aux loix ; il faut qu'il fasse tout le bien qu'il peut & qu'il rende tous les services qui dépendent de lui.

Un homme, en quelque haut degré de noblesse & de fortune qu'il se trouve, n'est tellement indépendant de tous, qu'il ne puisse désirer de trouver des hommes bienfaisants. Qui donc oseroit s'exempter de l'être ?

La bienfaisance est différente de la générosité. Elle n'exige pas la richesse. Il y a un homme qui ne puisse être bienfaiteur, quoiqu'il n'est personne qui ne puisse être utile à un autre. Quiconque me console, m'instruit, me console, me rend la vie quelque peu glissante de la vie, est un bienfaiteur. L'homme puissant qui m'élève, le bon crédit, le riche qui m'offre

de l'or, n'est souvent qu'un orgueil qui m'insulte.

Celui-là est le bienfaiteur de ses citoyens, qui produit des travaux à la société, soit qu'il l'éclaire par son génie ; soit que, par ses mains, il lui procure le contingent de son labeur.

Celui qui reste dans l'oisiveté digne de partager les avantages de la société sociale.

Bien des gens, sans tenir aux principes, ne cherchent à les engloutir qu'à les rejeter. Fourbes, injustes, rivaux, vexateurs, concussionnaires, ils ne voient aucun moyen d'en acquiescer : les verrez à la fois dépouiller l'orgueil, ravir la subsistance du pauvre, méconnaître leurs créanciers légitimes, dissiper les biens de leurs pupilles, & répandre l'or de tous côtés. C'est voler d'une main pour donner de l'autre : c'est assassiner des honnêtes gens pour en couvrir d'autres de dépouilles.

Il faut prendre garde que notre civilisation ne l'emporte sur nos principes.

Comme il est de l'intérêt de la société que chaque citoyen soit conservé, & que nul ne peut avoir une garde plus sûre que lui-même ; chacun doit penser d'abord à sa conservation propre, ensuite à celle de sa famille. Ainsi celui-là serait plutôt prodigue & imprudent, que bienfaisant & généreux, qui, pour être utile à des étrangers, dissiperait sa fortune, dont il est comptable à ses descendants. Il est beau de savoir donner ; mais il faut savoir donner avec retenue, & calculer ses facultés.

« La générosité, dit Cicéron, épuise  
« elle-même ses propres moyens. Est-il  
« rien de plus inconsidéré que de se met-  
« tre hors d'état de faire long-temps ce  
« que l'on fait avec plaisir ? La générosité  
« ne peut jamais trouver de bornes ; car  
« ceux qui profitent de ses bienfaits, ins-  
« pirent à d'autres l'envie-d'y participer  
« à leur tour. »

L'imprudente & fastueuse générosité n'est qu'un véritable désordre. On donne à un seul tout ce qu'on peut donner ; on donne tout à un seul homme qui n'a que

peu de besoin ; on prodigue en un instant à un seul homme ce qui sauverait la vie à cent infortunés.

Donner sans compter, c'est se ravir le moyen d'être long-temps généreux.

Mais on trouve plus souvent des cœurs durs, qui ne manquent jamais de prétextes pour repousser le malheureux. Tout ce qu'ils doivent à la faveur des conjonctures, & quelquefois à l'intrigue, à la bassesse, au crime, ils affectent de l'attribuer à leur bonne conduite, à leur prudence, à leur activité. Leur froid orgueil ne voit que des coupables dans les infortunés. Ce sont, disent-ils, des misérables indignes de secours, & qui n'ont que trop mérité leurs malheurs. Eh, quoi ! N'as-tu jamais fait de fautes, toi-même ? Cet indigent a des reproches à se faire : je le fais. Il a follement dissipé son héritage : je l'avoue. Il n'a pas assez aimé le travail : je le veux. Il a même donné dans le désordre : peut-être. Mais ses fautes méritent-elles la mort ? Et ta dureté l'y condamne ! Si par imprudence un homme



près de tomber dans un précipice, re-  
tras-tu de lui tendre la main ?

On en voit qui aiment mieux faire des  
sents à des gens qui n'ont aucun be-  
n , que de soulager l'indigence ; impi-  
rables par nature , généreux par osten-  
sion. Quand on peut donner , que ce  
it à celui qui a le plus de besoin. Mais  
uvent on donne par cupidité : on offre  
l'or parcequ'il est des choses qu'on ai-  
e encore mieux que l'or.

Combien de fois on rendrait un grand  
ervice au malheureux , en lui donnant  
qu'on rejette ! La destruction, la diffi-  
sion de ce qui nous est superflu , & qui  
eut servir aux autres, est un attentat con-  
e l'esprit social & contre l'humanité.

Chrysès, le lourd Chrysès est à table  
vec les amis de sa fortune. On nourrirait  
ingt familles du gaspillage de sa cuisine.  
rus, affaibli par le long tourment de la  
aim, entend de la rue la joie bruyante  
les convives. Il s'appuie contre la porte  
lu riche dissipateur , pousse le dernier cri  
lu besoin , chancelle , tombe & expire.

Les services rendus à un homme méritent honorer le bienfaiteur , & rejaillir sur lui quelques rayons de gloire de celui qui a reçu le bienfait.

C'est un hommage qu'un homme honnête fait à un autre , quand il lui a bien à rendre. Un cœur qui se rend à lui-même témoignage de sa vertu , ne trouve pas les hommes dignes de lui rendre le même service.

Celui qui a fait du bien , & qui ne rend rien du retour , perd le titre de bienfaiteur & n'est plus qu'un créancier rigoureux.



---

## H A P I T R E   X X I X.

### *Reconnaissance.*

EST à l'homme bienfaisant d'oublier qu'il a fait , à l'obligé de s'en souvenir. Je veux bien que l'ingrat ne soit ni injuste; parceque celui qui a donné, rien exigé en retour. Cependant l'ingratitude est autant abhorrée que l'injustice même : elle est d'un homme abject, qui ne rougit point de se dégrader , & qui se déclare peu digne de l'opinion qu'il avait conçue de lui le bienfaiteur.

Il serait à souhaiter que nous fussions redevables à ces terres fertiles qui rendent plus qu'elles n'ont reçu. La reconnaissance n'exige pourtant pas un échange égal : elle peut exister dans le cœur , malgré l'impuissance de se manifester par ses effets. Des soins zélés , de l'amour vers le bienfaiteur , des services proportionnés au pouvoir de l'obligé , même attention , s'il n'est capable de rien de plus , suffisent pour payer sa dette & le délivrer de l'ingratitude.

Gardons-nous de faire naître le tir dans l'ame d'un mortel généreux tout ne rougissons pas de ses bienfaits ne fuyons pas son aspect comme d'un ennemi. Il n'est que trop vrai c'est une reconnaissance rare, que de porter sans peine la présence de celui qui l'on doit tout ; que la vérité est difficile à prononcer , est l'aveu du bienfait reçu ; & que l'aspect du bienfaiteur détourne le plus vite ses regards, lui d'un bienfaiteur qui est tombé dans le besoin.

On apprend à Philarete que son bienfaiteur a tout perdu : « Non , s'écrie-t-il il n'a pas perdu ce que je possède » « ce que je possède est à lui ». On porte à Chrysolithe que son bienfaiteur est ruiné. » C'est bien dommage » « tout haut , & il ordonne tout bas à ses valets de lui refuser sa porte ».

Avoir honte d'un bienfait reçu

---

## CHAPITRE XXX.

### *Obstacles à la bienfaisance.*

LOIN d'être cruel, l'homme est bon tant que ses intérêts ne l'arrachent point à sa bonté naturelle. Il souffre en voyant souffrir ses semblables, il voudrait les soulager, il est près de le faire; & il s'arrête, parcequ'il serait obligé de s'imposer quelques privations qui le feraient souffrir lui-même : car il a étendu la sphere de ses souffrances en même temps que celle de ses besoins.

Aussi dans les villes florissantes où regnent tous les arts qui invitent au luxe, aux plaisirs, à la dépense, l'homme paraît dur, parceque ses desirs toujours excités, toujours renaissans, toujours multipliés, le concentrent en lui-même, ne lui permettent de s'occuper que de lui. Mais avec des mœurs simples & voisines encore de la nature, si l'on n'est pas dans la misere, on a toujours un superflu qu'on peut appliquer aux nécessités du pauvre.

## L' H O M M E

Dans les grandes villes & dans les cours, la bonté même est fastueuse : c'est dans les campagnes, ou dans les villes inférieures, qu'il faut chercher les exemples les plus touchants d'humanité. Là ne brille point la richesse ; mais comme on n'y connaît que les besoins réels, on sent, on partage ceux des infortunés, & l'on trouve, dans les ressources de la médiocrité, le moyen de soulager leurs peines.

Un villageois fort pauvre tombe devant la porte d'un vigneron peu fortuné & se casse la jambe. Le vigneron transporte le blessé sur son lit, mande & paie le chirurgien, soigne le malade pendant six semaines entières, & couche pendant tout ce temps sur un peu de paille avec sa femme. Il n'a fait que suivre le mouvement de son cœur, & se retranchant une partie du nécessaire pour soulager un inconnu, se refusant le repos pour le lui procurer, il ne se doute pas même qu'il ait fait une action vertueuse. Je l'ai vu, je l'ai révééré cet honnête vigneron.

Que le villageois se fût cassé la jambe

orte d'un riche habitant de la capitale  
e richard n'aurait pas même payé  
ere sur laquelle on eût porté le  
e à l'Hôtel-Dieu.

voisin va mourir de faim, on se-  
en aise de le secourir; mais on  
ncore mieux donner un repas à  
ns qui ont eux-mêmes une table  
ante.

arracherait une famille à la misère  
quelque léger secours; mais tout  
qu'il est, on ne peut le donner;  
est obligé de faire une dépense  
vue pour suivre une mode nou-

est bien fâché de voir périr un  
oureux; mais faudra-t-il donc, pour  
ourir, se passer d'un bijou qu'on  
depuis long-temps? La situation  
lheureux est déchirante; on en dé-  
les yeux, le bijou s'achete, & le  
oureux expire.

te femme sensible confond ses lar-  
vec les pleurs des infortunés: elle  
ut bientôt fin à leurs douleurs; & si

l'humanité souffrante quelques capri  
quelques jouissances , quelques obje  
luxu : mais s'il fait ce sacrifice , ses a  
ses voisins , les inconnus , croiront c  
revers de fortune l'a obligé de le  
Non , que l'indigent péricasse , & q  
riche n'ait pas la honte d'avoir retr  
quelque chose de son faste.

Un Anglais avait une grande for  
& bornait sa dépense au plus simpl  
cessaire. On l'accusait d'avarice ,  
savait , & cette accusation téméraire  
pouvait ébranler son courage. Les i  
tunés qu'il avait secourus trahirent  
mort son secret par leurs larmes  
injustes reproches , succéda l'admir  
pour des vertus qu'il avait si bie  
chées.

Qui osera l'imiter ? Pour sécher  
pleurs de l'indigent , se réduira-t-o  
même à la condition du pauvre , t



On prend tant de peine , qu'on s'ex-  
pose souvent à tant de honte pour paraître  
riche , même lorsqu'on ne l'est pas ?  
Mais on exige moins de vous. Répartis-  
sez seulement votre superflu dans le sein  
malheureux. Du superflu ! Est-ce  
qu'on en a , est-ce qu'on a même le né-  
cessaire , quand on se fait des besoins ab-  
us de toutes ses fantaisies & de toutes  
les fantaisies des autres ?



---

## CHAPITRE XXXI.

### *Avarice.*

**L**E vice le plus opposé à la bienfaisance ; l'avarice, est de toutes les passions la plus absurde : elle fait le tourment des insensés qui se livrent à elle, ne cherche à posséder que pour s'interdire, n'aspire que pour avoir la peine de garder, & ne paraît qu'environnée des noirs soucis. Quelle folie d'accumuler, pour n'en faire aucun usage, ce qui n'a de valeur que par l'usage même ; de s'attacher à la possession d'un signe représentatif, sans vouloir jamais se rien procurer de ce qu'il représente ; d'embrasser toujours une image vaine, & de repousser opiniâtrément la réalité !

Il est dans la nature de chercher à étendre ses possessions, puisqu'il est dans la nature de ne pas connaître le repos & d'éprouver toujours des desirs. Le barbare Nomade, dont toute la propriété ne consiste qu'en troupeaux, n'a que l'appétit d'un seul homme, & il aime à ré-

des troupeaux assez nombreux pour  
rir tout un peuple.

L'homme passionné veut posséder  
coup pour se procurer beaucoup de  
sances ; l'homme sans passions jouit  
dès qu'il possède.

L'avarice est jamais pardonnable ;  
dans l'homme qui a passé dans l'in-  
ice la plus belle portion de sa vie ;  
n'est parvenu à s'assurer des ressour-  
pour sa vieillesse , qu'en s'imposant  
cesse des privations dans l'âge des  
irs. Il a craint trop long-temps le  
in pour cesser enfin de le craindre ;  
tut à l'épargne , il épargnera tou-  
; ; aucun goût ne le maîtrisera , par-  
il s'est long-temps interdit tous les  
s ; il ne désirera pas de jouissances ,  
que tous ses sens affaiblis ne feront  
faits pour jouir ; & n'ayant fait toute  
e qu'amasser avec peine , il ne com-  
dra pas même qu'on puisse donner  
ui a coûté si cher.

L'avarice ne laisse qu'une humeur  
e , à la place de toutes les heureuses

affections de la nature. L'avare n'est ni époux, ni pere, ni ami, ni citoyen, ni homme : il n'est qu'avare.

Il vole ses concitoyens en interceptant, autant qu'il est en lui, la circulation des especes ; il craint d'accorder aux ouvriers le juste salaire qu'ils ont droit d'attendre ; il fait languir sa femme dans le chagrin des privations au milieu des richesses, prive ses enfants de l'éducation, leur refuse dans un âge plus avancé les moyens de se procurer un état, abandonne aux douleurs l'infortuné qui pourrait être soulagé par de médiocres secours, & se refuse à lui-même ce qu'exige la nature.

Les plaisirs ne peuvent l'émouvoir ; les larmes ne peuvent l'attendrir. Chez lui tous les sens sont anéantis ; ses yeux seuls ont encore une jouissance : la vue de l'or.

Je me trompe ; il n'a pas même cette jouissance. En couvant son or de ses yeux, il n'éprouve que des craintes : celle de ne pouvoir augmenter la masse

richesses , celle de la voir diminuer , celle d'être découvert & de la

ment , avec un tel amour pour elles , se refusera-t-on aux moyens & bas d'en acquérir ?

moins d'avarice rend toujours ne bien coupable , puisqu'elle ne cherche de faire aucun bien. C'est le sort d'une petite ame , qui ne produit que des actes ignobles , & ne s'allie qu'à des vices & froides passions.

Le pauvre qui ne connaît point la honte n'est pas tout-à-fait malheureux. Couvert de haillons , nourri des rebuts du monde , pénétré de toute la rigueur du froid , il est satisfait puisqu'il ne touche pas à son or. Il meurt content , car il n'a pas payé la visite du médecin qui lui a sauvé la vie.

Plus rien n'est plus misérable que le riche honteux. Il fait de la dépense pour paraître pas ridicule : mais c'est son propre sang qu'il fait couler à grands flots , & ses entrailles qu'il arrache , ses

chairs qu'il déchire , quand il se dé  
de son or ; & il est obligé de s'en  
cher sans cesse.

L'avare est bien à plaindre. Sa  
souhaite la mort ; les frippons lui  
sent continuellement des embû  
tous les hommes le fuient , le mépr  
& l'abandonnent au supplice qu'i  
préparé lui-même.



---

## CHAPITRE XXXII.

### *Humanisé.*

Un sentiment de tendresse qui nous embrasse tous nos semblables, une bonté bienveillante étendue sur toute l'espèce humaine, forme cette belle vertu que l'on nomme humanité : vertu dont l'exercice n'a d'autres bornes que celles du monde, & qui nous rend précieux & chers tous les êtres intelligents & sensibles.

L'Etat peut avoir d'autres Etats pour ennemis : mais l'homme ne doit pas connaître d'homme qu'il haïsse. Un citoyen qui a prêté serment sous les drapeaux de la république, peut, sans manquer à l'humanité, donner la mort à quiconque porte les armes pour un Etat ennemi. Cette loi terrible, mais nécessaire, n'est qu'un développement de celle de la nature qui me permet de répandre le sang pour défendre ma vie. Membre de ma patrie, je ne puis refuser de défendre ce corps à qui j'appartiens, & qui ne péri-

rait qu'en entraînant ma perte. Mais des combats légitimes , tous les hon doivent être mutuellement sacrés les pour les autres , quelque dissention puisse partager les puissances.

La douce compassion & l'intérêtuel n'avaient pas encore assez ad chez les Romains les droits cruels de guerre. Cependant ils étaient assez érés pour regarder comme des meurtreux ceux qui , sans avoir prêté le serment militaire , se mêlaient dans les armées & donnaient la mort aux ennemis de la république.

Le fils du vieux Caton , étant en exil dans la guerre contre le roi de Numidie , fut licencié par le consul. Son père lui défendit de se trouver à l'action de quoi il avait perdu le droit de combattre. Effacé du rôle des soldats , il n'avait plus d'ennemis , & ne pouvait ensanglanter son bras sans devenir un assassin.



ni injustice, ni persécutions, ni querelles, ni méfaits. La paix régnerait sur la terre, entre des puissances éprises du bonheur des humains, parmi des hommes amis des autres hommes.

On ne verrait dans ses semblables que des freres, sous quelque puissance qu'ils vécussent, quels que fussent les degrés de leurs lumieres, la perfection de leur police, leur maniere d'adorer leur auteur. On ne voit à présent dans la plus grande partie de ses semblables, que des ennemis, des étrangers, des barbares & des impies.

Eh ! quelle plus grande impiété que de mépriser, de haïr ceux que le créateur nous a donnés pour freres, d'abhorrer, de déchirer ses plus précieux ouvrages, de faire régner la haine & la désolation dans le séjour qu'il nous a marqué !

Malheureux que nous sommes par les maux attachés à notre nature, nous mettons tous nos soins à les aggraver ! nous n'avons que quelques jours à passer ensemble, & nous les employons à nous porter les plus rudes coups !

Vous vous plaignez, tristes humains ! n'accusez que vous-mêmes. Vous forgez de vos propres mains, vous vous étudiez à rendre plus cruels les instruments de vos supplices.

Quand la sainte humanité sera rétablie sur la terre, on y verra le bonheur régner avec elle.



---

## CHAPITRE XXXIII.

### *Luxe.*

PARMI les instruments de nos peines, le luxe tient un des premiers rangs, puisque c'est de lui que découlent presque tous ces maux factices, mais si sensibles, qui ne sont pas causés par la souffrance physique de l'individu.

D'un autre côté, il adoucit les peines de la vie, en la semant de plaisirs, en nous procurant mille commodités habituelles qui affaiblissent le sentiment des maux.

Il nuit à l'état; car il donne aux sujets un grand nombre de besoins, tant de desirs, qu'ils ne peuvent plus s'occuper que d'eux-mêmes, ne connaissent plus de patrie & souvent abus de probité.

Il fait fleurir l'état par les brillantes productions des beaux arts, par l'extension de l'industrie, par la vivacité du commerce. Supprimez le luxe, vous éteignez cette vie qui anime les grands empires.

Il est contraire à la population, puisqu'il fait craindre le grand nombre d'enfants à ceux qu'ils empêcheraient de tenir leur faste. Il est favorable à la population, parcequ'il fait travailler & un grand nombre de citoyens.

On a beaucoup écrit sur les maux qu'il entraîne. Ces livres amusent le loisir de quelques lecteurs, qui en interrompent la lecture pour commander de nouveaux ornements à leur salon, ou pour de nouvelles audiences au marchand qui vient dépense à leurs yeux les plus brillantes étoffes.

Pendant que l'ouvrage nouveau se débite, & que tout faste y est terrassé, les habiles architectes construisent des palais, & de bons peintres en décorent l'intérieur. Les brodeurs ajoutent une valeur nouvelle aux étoffes les plus précieuses. Les directeurs des spectacles donnent un spectacle nouveau, dont une seule représentation fera circuler plus d'argent que la production philosophique, & contribuera par conséquent au bonheur d'un grand nombre de citoyens. Mais, d'un

tre côté, s'il est douteux que le livre moral fasse quelque bien, il ne l'est guere que l'opéra fera du moins l'occasion de quelque mal.

On parle tous les jours du luxe , & rien n'est plus difficile à définir , ni moins défini que le luxe. Il commence précisément au terme où finit , pour chaque citoyen , l'emploi raisonnable & juste de sa fortune. Ce terme est difficile à placer.

Un homme qui a un revenu considérable , fait une dépense conforme à ce revenu , & se procure bien des choses qui ne sont pas de première utilité. Cet homme a-t-il du luxe ? Mais , s'il renfermait les produits annuels de sa fortune pour en former un trésor , alors il serait mauvais citoyen , puisqu'il recelerait dans ses coffres des richesses dont il n'a que l'usufruit , & qui doivent être répandues dans la circulation. Chaque particulier a l'usage libre de ses biens ; mais ses biens sont en même temps ceux de tous : ils le deviennent en effet , & se dispersent sur un grand nombre de citoyens , en passant

par un nombre infini de canaux. L'avare fait un vol continuel à la

L'homme malaisé qui prive sa du nécessaire pour briller par de de médiocre valeur, mais superflu ne dans un luxe odieux : il est envers lui-même, à qui il prépe foule de maux ; il l'est envers toi qu'il fait souffrir par un fol amour qui est un faste pour lui.

Les villes riches fournissent tants qui n'ont d'autre bien que duit de leur industrie. C'est chez eux de se confondre avec les qui jouissent d'une aisance solide fondée ; ils dissipent chaque jour produit journalier de leurs talents vent dans un faste disproportionné condition, puisqu'il ne porte que moyens casuels & précaires : ils leurs enfants dans la misère, & il vent eux-mêmes dans la vieillesse imprudence est condamnable : mais suffit à leur punition par les inq

qu'elle leur cause dans tous les temps, & par les souffrances qu'elle leur prépare pour l'âge avancé.

Elle ne peut être réprimée par les loix ; car les loix assurant au citoyen la propriété de sa fortune, le laissent maître de l'employer à son gré. D'ailleurs l'état souffrirait un défaut de circulation très sensible, si tous ceux à qui leur industrie produit au-delà du nécessaire pensaient à l'avenir, & mettaient en réserve leur surplus. Leurs enfants, trop assurés de leur sort, n'exerceraient pas ces professions viles, mais peu utiles, auxquelles la dissipation de leurs pères les condamne, & les campagnes se dépeuplèrent encore plus pour remplir des ateliers des villes. Notre position politique est telle que la folie est bonne à quelque chose.

Mais celui qui, pour paraître avec éclat, contracte témérairement des dettes, auxquelles il est incertain de satisfaire, mérite d'être réprimé par le gouvernement. Il vole des particuliers qui

ont trop compté sur sa bonne foi ; il détruit, autant qu'il est en lui, la confiance due aux honnêtes gens.

Lorsqu'un peuple manque d'industrie, celui qui prodigue ses richesses à l'étranger pour se procurer des objets de luxe, est un mauvais citoyen, qui augmente, autant que ses facultés le lui permettent, la misère de sa patrie.

Quand dans un état il se trouve un nombre suffisant de cultivateurs, d'artisans nécessaires & de soldats, que feront les autres ? Ou ils périront dans l'inutilité & dans la misère, & la population sera arrêtée : ou ils s'adonneront à des arts qui ne seront pas de première nécessité. Ils ne pourront donc alors subsister que par des arts d'agrément ou de commodité, & voilà le luxe qui prend naissance pour se nourrir.

Un homme qui fait bâtir donne du luxe, car une chaumière lui suffirait. Celui qui porte d'autres vêtements que de fil & de laine commune, donne du luxe ; car on peut être suffisamment



vêtu, suivant les différentes saisons, avec du gros drap, une bonne peluche épaisse, du camelot & de la toile. Détruisez donc, dans un état florissant, tous les arts qui servent à la belle construction & à la décoration des bâtimens, toutes les manufactures d'étoffes fines ou précieuses, toutes celles de bonneterie en soie & de différentes bagatelles qui entrent dans un habillement un peu recherché : que deviendront tant de citoyens ? On les emploiera aux arts d'une utilité absolue. Mais apparemment que ces mêmes arts sont cultivés, puisqu'ils nourrissent ceux qui s'occupent des arts d'agrément. L'homme industrieux fait vivre le colon ; le colon fait vivre l'homme industrieux. Tous deux enrichissent l'état, & méritent des récompenses.

Ceux qui font travailler les hommes industrieux, doivent souvent eux-mêmes à leur propre industrie, c'est-à-dire, à des arts de luxe, cette aisance qui les rend utiles ; les ouvriers en emploient d'autres qui, à leur tour, contribuent à

la subsistance de quantité d'autres : ainsi s'établit une chaîne de travaux payés par d'autres travaux, de servites accordés & rendus, de bienfaits mutuels qui n'humilient pas l'obligé & n'entretennent pas l'orgueil du bienfaiteur.

Mais les travaux utiles, l'industrie honnête ne seront pas les mieux récompensés. L'agréable sera bien mieux payé que le nécessaire, & la corruption, le vice, seront comptés au nombre des choses agréables. Comme on aura pris l'habitude de tout acheter, le crime même sera mis à prix d'argent, & l'on saura ce qu'on doit payer le sacrifice de la pudeur, de la justice & de toutes les vertus.

Quels remèdes apporter à-tant de maux ? On étudie les mœurs de quelques sociétés naissantes, & l'on nous propose de les adopter. Pussions-nous être ramenés à leurs vertus sans partager leur barbarie ! Mais n'est-il pas absurde de former des vœux pour changer l'essence des choses ? Il n'existe point de grand empire sans de grandes richesses, & l'on n'a pu

de grandes richesses sans leur chercher d'abord un emploi utile & ensuite un emploi agréable. Avec de faibles richesses, on se contente de vivre ; avec des richesses modérées, on veut vivre commodément ; avec de grandes richesses, on veut vivre avec délices ; parcequ'on a joui, on veut jouir encore plus ; parcequ'on a brillé, on veut briller encore davantage. Telle est la pente invincible que suivront toujours les mœurs, & toute la force des loix s'efforceraient en vain de les arrêter. Cela tient à la chaîne des desirs dont les anneaux se succèdent sans fin.

Nos arts, nos inventions, nos connaissances, toutes les productions de l'esprit, de l'industrie, du génie, tiennent à cet état florissant de nos empires qui amène nécessairement le luxe, & qui nous rend plus éclairés sans être plus sages, plus doux sans en être meilleurs, & plus brillants sans en être plus fortunés.

Supprimer entièrement le luxe ; détruire plus de palais, de tableaux, de statues, de livres. On n'aura que des culci-

vateurs, des maçons, des forgerons, des tailleurs. La population sera moins nombreuse, les mœurs plus dures, les passions plus véhémentes, les préjugés plus impérieux, les vices plus grossiers, les crimes plus atroces.

Le sage rejettera toujours loin de lui tout ce que l'usage peut le permettre de productions du luxe, ou il ne les produira que pour ce qu'elles valent ; mais il n'aura que peu de sages.

Les autres continueront d'entretenir le luxe par leur fortune ou par leur vanité ; & , tant qu'ils n'y sacrifieront que leur fortune, consultant leurs facultés, la société sera que plus active.

Mais quand le vice, compagnon du luxe, ne connaîtra plus de bornes, quand toutes les conditions, toutes les facultés seront confondues ; quand l'avidité, toujours aiguë par des besoins nouveaux, & jamais satisfaits, aura rendu le sujet étranger à l'état, le citoyen à son pays, les familles aux familles ; quand après avoir trouvé ridicule le titre d'

rtueux , on méprisera même celui  
rête homme ; quand la profusion ,  
ines , la vexation, le brigandage ,  
es vices, tous les crimes, auront  
les derniers liens de la société, il  
bien qu'elle expire : & c'est peut-  
ar cette affreuse maladie que doi-  
nir les états les plus florissans ; car  
qui existe est destiné à la mort.

riche commerce, une nombreuse  
ation , la culture des arts entretien-  
e luxe : mais lui-même bientôt dé-  
s vertus qui entretenaient la popu-  
, qui faisaient fleurir le commerce  
arts , & finit par dévorer l'état lui-



---

## CHAPITRE XXX

### *Aumône.*

**M**AIS , dira-t-on , le riche n'a  
soin de dissiper ses revenus en de  
qui ne soient pas d'absolue nécessité  
quoi faut-il qu'il fatigue les malh  
pour répandre ses richesses da  
sein ? Qu'il donne à leur misere  
donnerait à leur travail.

Il est beau sans doute d'emple  
facultés à secourir l'infortune. M  
une triste vérité m'échappe. C'  
l'aumône , distribuée sans intelli  
peut être souvent dangereuse.

La meilleure aumône qu'un  
puisse faire , c'est de dépenser l  
venu. Il fait vivre les marchan  
ouvriers , qui , à leur tour , four  
la subsistance de ceux dont ils ti  
matieres premières , ou les cho  
cessaires à la vie. Ainsi chacun vi  
cun travaille , & le paresseux rel  
inutile dans l'Etat,

Des charités trop abondantes feraient naître la paresse. Cet ouvrier qui subsiste de son travail, aimerait mieux se tenir tranquille, & vivre aux dépens du riche qui nourrirait son oisiveté. C'est à présent un citoyen estimable, puisqu'il est laborieux; ce ne sera bientôt plus qu'un lâche indigne de vivre.

Je suppose qu'un homme, dont la fortune monte à un million de livres, vende ses maisons, ses terres, & distribue son million à deux mille indigents. Voilà d'abord un homme hors d'état d'aider à l'avenir les malheureux : mais voilà deux mille hommes dont la moitié ne travaillera plus qu'avec beaucoup de relâchement, & dont l'autre ne fera rien du tout. Il suit de là une grande diminution de travail, & par conséquent, une grande perte dans l'Etat. Chacun enfin, ayant dissipé son partage, sera obligé de retourner au travail, dont il aura perdu l'habitude. Heureux encore, & après un si long repos, ils trouvent l'occasion de travailler ! car, parmi ceux

qui vivent de leur labeur , c'est l'ouvrage qui amene l'ouvrage.

Mais si au contraire notre riche garde son bien ; il dépensera chaque année cinquante mille livres , & croyant ne satisfaire que ses besoins , que ses caprices , il répandra cette somme en portions inégales sur une quantité considérable d'hommes actifs ou industrieux , qui ne le connaissent point , qu'il ne verra jamais , & qui cependant contribuent à ses besoins & à ses plaisirs.

Il est sans doute nécessaire de secourir le malheureux , qui trouverait la mort dans une indigence dont il ne peut sortir : mais ces secours ne doivent pas faire naître en lui la paresse ; ils doivent être proportionnés à ses besoins pressants , le rappeler au travail , & non l'en détourner.

Maudit soit le cœur dur qui voit souffrir le misérable sans prendre pitié de son sort ! mais craignons de faire retomber l'infortuné dans des malheurs plus grands que ceux qu'il éprouve , quand



nous ne pourrions plus aider sa misère ; tremblons de le rendre inutile à la société, si, par une prodigalité indifférente, nous l'encourageons à l'oïveté.

Nul homme ne doit attendre que de lui-même sa subsistance. Fournissons au malheureux à qui ils manquent, les moyens de se la procurer : mais qu'il s'aide, quand nous l'aurons secouru ; & qu'il ne s'accoutume pas à croire que, dans un tranquille repos, il doit tout attendre de ses bienfaiteurs.

Celui-là est un imprudent citoyen, qui ôte à un homme son énergie, lui avilit l'ame, lui rend inutile l'exercice de ses facultés, & fait naître en lui les mœurs & l'esprit d'un gueux, qui pense que les autres lui doivent tout, & qu'il ne doit rien à la société.

Mais à qui parlé-je, quand je veux donner des bornes à la générosité ? Mortels, ô durs mortels, ces avis ne vous sont pas nécessaires. Ecoutez plutôt la voix de l'humanité qui vous crie : Hom-

mes, vous êtes menacés de tous les maux  
qui affligent les hommes : secourez donc  
les malheureux.



---

## CHAPITRE XXXV.

### *Principe des Passions.*

ÊTRE suprême a voulu que les terres, soulevant les flots de la mer, tassent ce liquide immense, qui, sans ces flots, n'aurait formé qu'un vaste amas aux croupissantes, dont les exhalaisons funestes porteraient la mort sur la terre : il a voulu de même que la vie de l'homme fût agitée par les vents impétueux des passions, & qu'il reçût d'eux un mouvement, dont il aurait manqué sans leur secours.

Si je veux remonter à leur source, je trouve dans les premiers besoins de l'homme ; la faim, l'amour & la nécessité de repousser les attaques de la nature. On peut encore reconnaître un besoin qui se fait sentir quand les autres sont satisfaits ; celui du repos.

Tous ces besoins se présentent à l'homme sauvage sous la forme la plus simple. Quand il ne sent ni l'aiguillon de la faim, ni celui de l'amour, & que

d'ailleurs il est sans crainte , il cherche un abri , & se repose.

L'homme nouvellement réuni en société , n'est guere plus recherché dans les moyens de satisfaire ses besoins : quand une fois il a pris l'habitude de voir des possessions ; quand il est parvenu à se former un langage ; quand des siècles long - temps insensibles ont agrandi le cercle , d'abord très étroit de ses idées : tout change pour lui ses besoins ne se bornent plus aux simples desirs de la nature.

Ce n'est pas assez pour lui de se nourrir ; il veut trouver du plaisir à réparer les pertes qu'il fait sans cesse de sa propre substance. Il n'avait d'abord que des sensations ; il commence à concevoir des goûts. Il met du choix dans ses actions , & la première femme qui peut lui faire éprouver les plaisirs de l'amour n'est pas toujours celle qu'il juge capable de les lui procurer. Le temps arrive où il ne se contentera pas d'un vêtement chaud pour se garantir des rigueurs

l'hiver, ni d'un abri commode pour y prendre le repos : il a commencé par satisfaire ses besoins ; ensuite il a joui ; bientôt il voudra jouir avec délices.

L'homme en se formant un langage, acquiert de la mémoire ; parceque les signes dont nous revêtons nos idées nous aident à les retenir. Le souvenir du passé donne de la prévoyance pour un temps qui n'existe pas encore. Ce n'est pas assez de ne pas éprouver le besoin, il faut n'avoir pas à le craindre. La possession actuelle ne tranquillise point, s'il reste des inquiétudes sur des privations futures. Il faut avoir beaucoup, pour ne pas craindre de manquer.

Il a dû remarquer qu'il pouvait tirer des services de ses semblables. Il concevra l'envie de s'en asservir un grand nombre. Ceux qu'il ne pourra se soumettre, il voudra du moins se les attacher ; & il s'appercevra que l'on s'attache volontiers, sans trop y réfléchir, à ceux qui paraissent pouvoir être utiles, et même qu'on n'attend d'eux aucune

utilité. Ainsi il aura intérêt d'affecter de la puissance, de la grandeur, des richesses, du mérite ; & il en affectera beaucoup plus qu'il n'en possède.

Comme il s'aime plus que les autres, il voudra avoir, plus qu'aucun autre, des qualités ou des avantages qui peuvent être utiles ou agréables. Il ne faudrait ignorer long-temps que les avantages qu'il possède, ou qu'il croit posséder, ne sont pas le partage de tous : ainsi il s'estimera plus que bien d'autres.

S'il naît sous un climat qui exige peu de lui, il ne se forcera point lui-même à des recherches que ne lui impose pas la nécessité. Il aura moins d'activité, de goût, d'industrie : il aura moins de ces passions qui font inventer, qui perfectionnent les arts agréables & utiles, qui rendent capables d'éclairer les hommes. Il aimera mieux dominer sur eux, & les passions qui seront en lui plus exaltées, seront l'ambition & l'amour.

S'il est né sur une terre qui se refuse opiniâtrément à ses efforts, si la nature

ingrate ne lui accorde qu'à regret une misérable subsistance, occupé sans cesse à lutter contre elle, il ne pourra se livrer à d'autres travaux. Ainsi la poésie, les belles-lettres, les arts d'agrément & de commodité, la philosophie, ne fleuriront jamais parmi les habitants de la Laponie, ni chez le stupide Samoïede.

Mais sous des climats tempérés, l'homme est forcé à un travail presque toujours récompensé par la nature : elle lui fait acheter ses bienfaits, mais elle manque rarement à le payer de ses fatigues, & les trésors de la terre sont le prix de ses sueurs. C'est là que l'action, une fois imprimée à l'homme par la nécessité, ne cessera pas quand la nécessité sera satisfaite ; c'est là qu'il s'élèvera, en quelque sorte, au-dessus de lui-même, & qu'il acquerra une énergie productive, à laquelle ne s'élèveront jamais les nations auxquelles il porte envie, ni celles dont il plaint la destinée.

Par la même raison on verra par-tout que ce sont en général les hommes d'une

n'ont-ils point ce génie qui distingue  
les nations de l'Europe ? C'est qu'ils  
commencent par avoir moins de besoins

Nous sommes paresseux : la nécessité  
nous imprime un mouvement qui en  
ne s'arrête plus. Si elle exige peu  
de l'homme, il reste en repos : si elle  
exige toujours, il ne se meut que pour elle.  
Si elle cesse d'exiger, il continue d'  
agir, parce que l'inaction est devenu  
un état pénible pour lui.





---

## CHAPITRE XXXVI.

### *Passions.*

Les stoïciens voulaient que toutes les passions fussent vicieuses ; que ce qui était louable , inspiré par la froide raison , devînt condamnable dès qu'il est inspiré par la passion. Ce n'était pas contre la nature. Si l'on veut que les actions utiles , qui ont mérité le nom de vertueuses , soient produites , il ne faut pas détruire l'agent qui les produit. L'auteur de notre être nous a donné les passions comme des ressorts nécessaires à la partie mécanique de nous-mêmes : nous les a données en même temps à la raison , afin que celle-ci tempérât nos mouvements aveugles , tandis que celles-là nous feraient agir. La raison seule resterait inactive ; les passions seules auraient des mouvements trop impétueux , & ne tarderaient pas à nous détruire. Il en est comme de tous les biens du ciel , qui nous ont été départis pour en user & non pour en abuser.

L'appétit des aliments est une passion ; elle est utile , puisque , sans elle , nous négligerions de nous nourrir. Si l'auteur de la nature a répandu dans les substances qu'il a destinées à réparer nos pertes , tous ces sels , dont les pointes différemment conformées nous font éprouver des sensations diverses ; s'il a tapissé notre langue de mamelons nerveux si sensibles aux picotements si agréablement variés des mets : il n'a pas voulu que cet admirable appareil de l'organe du goût ne nous fît éprouver aucun plaisir ; il n'a pas ordonné que nous fussions semblables à l'autruche stupide , qui engloutit indifféremment & le sucre & le fer. Mais cet appétit salutaire , cette douce sensation , bienfait de la nature , nous conduit aisément à la gourmandise , à l'abus du vin , des liqueurs fortes ; vices funestes , encore plus meurtriers que le jeûne rigoureux. Ils privent l'homme de ses plus heureuses facultés , le transforment en une lourde masse , aussi dégoûtante qu'innocente , appesantissent la raison , éner-

ment son courage, détruisent les ressorts le son esprit, le rendent également inutile à lui-même & désagréable aux autres, sement sa vie de mille douleurs, & il amènent une fin prématurée.

L'intempérance est la source de presque tous nos maux physiques & de ces maladies cruelles & innombrables qui fléissent l'humanité. C'est par elle que l'homme est le plus souffrant des animaux, & celui de tous qui fournit le plus rapidement toute la carrière que la nature semble lui avoir donnée à parcourir.

La sobriété est la vertu de quiconque hérite & veut conserver agréablement son existence. Elle est une vertu, parce qu'elle est avantageuse à la société dont le vœu est la conservation des citoyens. Car, comme dit le sage Hume, si l'usage immodéré des aliments & des liqueurs fortes ne nuisait pas plus à la santé & aux facultés du corps & de l'esprit, que l'usage de l'air & de l'eau, il ne ferait pas humainement plus condamnable.

Les religions qui prescrivent des ab-

tinences périodiques semblent confirmer la santé des fideles. On se soumet à la piété, par devoir, à des diètes qu'une gourmandise n'aurait jamais voulu s'imposer à elle-même.

C'est sur-tout contre l'amour que semblent triompher les ennemis des passions. Qui ne voit cependant que la nature l'a donné pour la propagation de l'espèce ; qu'elle en a travaillé les organes avec un soin encore plus grand que de toutes nos autres sensations ; & qu'elle en a rendu les mouvements d'autant plus impérieux, d'autant plus irrésistibles, que la fin est plus nécessaire.

En effet, sans cet attrait si vivement puissant qui entraîne un sexe vers l'autre, quelle femme consentirait à supporter les incommodités de la grossesse & les douleurs de l'enfantement ? Quel homme se soumettrait à tous les travaux, à tous les embarras, à toutes les sollicitudes qui accompagnent les soins d'une famille ?

Mais ce penchant mutuel des deux sexes, mal dirigé, conduit trop sou-

libertinage , qui détruit la santé de celui qui s'y livre , le détourne de ses devoirs , nuit à son état , dérange sa fortune , affaiblit ses facultés intellectuelles , éternuant son corps , & porte le trouble , la discorde & souvent les crimes les plus affreux dans la société.

Ainsi toutes nos passions ont leurs avantages & leurs dangers. Sans l'amour-propre , braverait-on le travail , les fatigues , pour exister avec plus de gloire ? Mais l'amour-propre engendre fréquemment l'ambition , qui n'est elle-même vaine que par les moyens qu'elle emploie pour atteindre le but qu'elle se propose. Si je desire la puissance pour rendre mes concitoyens plus heureux ; si j'aspire aux grandes places , pour les remplir d'une manière plus utile à ma patrie ; si je ne veux parvenir que par le chemin des talents ; de l'honneur : mon ambition est vertueuse. Elle est criminelle , si elle n'est excitée que par la cupidité , ou si elle n'hésite pas , pour s'assouvir , à faire jouer les sorts les plus odieux.

La noble passion de l'emporter sur ceux qui courent avec nous la même carrière, ce desir qu'on nomme émulation, & qui seul inspira les heureux efforts qui ont fait les hommes distingués dans tous les genres, ne mérite que des éloges : c'est un combat entre des mortels généreux, à qui répandra plus de gloire sur l'humanité. Mais, dans certains caractères, ce beau mouvement conduit au vice, & fait l'envieux.

Si l'envie a pour objet les talents des autres, l'envieux rend lui-même témoignage du peu qu'il vaut & de son désespoir de valoir jamais davantage. Si j'envisage l'estime des hommes, injustement accordée au manège, à l'intrigue, ne dois-je pas rougir de rechercher un prix décerné par l'ignorance & le caprice ? Si l'envie porte sur les richesses, les dignités, c'est déclarer qu'on a besoin d'elles pour être quelque chose. On envie bien la considération dont jouit un homme vertueux : le malheur est qu'on envie trop rarement sa vertu.

L'amour de l'or , mêlé presque toujours avec d'autres passions , quelquefois de louange , & quelquefois de blâme , défriche les campagnes , nourrit les peuples , rassemble des flottes , établit , me , entretient le commerce , élève les villes , y appelle les arts. Quand il est isolé , c'est une passion inactive & morte , qu'on nomme avarice.

Quel indolent automate que ce morose , flegmatique , que tous les événements trouvent toujours le même , qui voit toutes les actions avec une égale indifférence ! Mais cette même chaleur du sang qui nous donne de la vivacité , du feu , l'énergie , nous excite quelquefois à l'importement.

Dans la colère l'homme n'est plus lui-même , ne se connaît plus , n'a plus d'idées , plus de raison , presque plus de sentiment. Alors il n'obéit plus qu'à l'action impétueuse du sang , qui se porte au cerveau ; toutes les paroles qu'il profère , également dénuées de sens & de suite , le feraient rougir , si elles lui étaient

rapportées lorsqu'il se trouve de sang froid. Alors le plus ingénieux des hommes ressemble au plus stupide ; ses traits même altérés n'offrent plus qu'un visage affreux, déformé par les plus hideuses convulsions : état horrible , qui détruit tous les intervalles qui séparent l'homme de la bête féroce.

Le premier mouvement de la colere est excusable ; c'est la machine qui agit : mais on est toujours maître du second.

La colere continuée est la vindication. Il est des passions dont l'usage , & non l'abus , est approuvé par la nature : nous l'avons démontré. Leur extinction totale ferait la plus cruelle des maladies , puisqu'elle ne pourrait être causée que par l'anéantissement des organes qui nous ont été accordés pour notre conservation. Mais la vindication , ainsi que la haine & l'envie , ne peut jamais se montrer que sous une face odieuse. On doit les regarder comme des maladies de l'ame.

La vindication propage , éternise les haines , se multiplie en quelque sorte



ême , & tend à rompre , entre  
rs citoyens , les nœuds de la so-  
Si nous avons reçu une injure lé-  
n'est-ce pas nous dégrader nous-  
s , & dépouiller les sentiments  
anité , que de chercher à en tirer  
ance , que de troubler l'ordre so-  
our un mal que nous avons à peine  
Si l'injure est grave , nous ferons  
e bien plus grands par la clémence ,  
nous n'eussions été que faiblement  
gés. Si l'offenseur a employé , pour  
nuire , des moyens bas , odieux ,  
nels , mérite-t-il , le misérable ! de  
r atteinte à la tranquillité de notre  
Daignerons-nous lui accorder seu-  
nt une place dans notre pensée ? Il  
digne que de notre plus profond  
is. Livrons-le à ses remords & à  
ignation publique : ils nous venge-  
assez.

elle passion semble tenir au ridicule ,  
manque pas encore d'utilité. Sans  
anité , combien de bonnes œuvres

omises, qui ne sont faites que pour remarquées !

Sans cette vanité, ce stoïcien qui combattait, ce rêveur farouche qui fréquentait les écoles, aurait-il pâli sur des écrits des disciples de Zénon, pour venir à déraisonner philosophiquement sur une déraison sublime par laquelle le mortel croyait partager le trône des Dieux. Obligé, par son genre de fécond en vertus, de se révéler lui-même, pouvait-il, par des actions condamnables, briser l'autel qu'il s'était consacré ?

Par l'absence des passions, les talents, les sciences, les arts seraient anéantis.

On n'étudie que pour contenter son amour-propre, en se distinguant des autres ; ou pour satisfaire à un desir violent de connaître, qui, chez les hommes, est une passion très vive.

On ne peut cultiver les arts & les sciences avec succès, si on ne les cultive

passionné; car il faut reconnaître pour passion tout ce qui nous arrache à la froide tranquillité, tout ce qui agite vivement notre ame, tout ce qui nous transporte en quelque façon que ce soit.

Ainsi la dévotion la plus pure est elle-même une passion que Dieu inspire à ses élus; passion respectable & sainte, dont la chaleur les pénètre, les ravit au-dessus d'eux-mêmes, les arrache à la terre, & les élève vers l'Eternel.

Certaines passions, il est vrai, portent quelquefois les hommes à se nuire mutuellement; mais d'autres, & souvent les mêmes, les forcent à se rendre des services mutuels.

Qui osera prononcer que les chocs, les traverses, les douleurs que nous causent nos passions & celles des autres, ne sont pas nécessaires à la constitution de notre être, & ne contribuent pas à la portion de bonheur & de plaisir dont nous sommes susceptibles? Sans cette espèce de ballonnement que nous éprou-

rons ; nos jours , passés dans la fa  
uniformité du repos , seraient le  
ment comptés par l'ennui.

Il faudrait que Dieu changeât  
ture humaine , pour qu'elle ne f  
plus malheureuse sans les passions,  
ne l'est agitée par elles. Figurez-v  
voyageur , fatigué du doux & tris  
lancement d'une litiere , préfère  
marcher à pied , dans un sentier  
teux , sur le bord d'un précipice  
est la différence d'une vie apathic  
passionnée. Il semble pourtant que  
ce voyage de la vie , il se rencont  
sentiers trop rudes & trop épineux  
que nous sommes souvent des av  
qui ne savent pas choisir le m  
chemin.

Pour confondre plus aisément l  
tracteurs des passions , tâchons de  
figurer , s'il est possible , un homm  
ne soit nullement passionné . & de

ntièrement privé de l'usage des palais ne lui offrira dans les aucune faveur. Son oreille n'entendra que du bruit, quand seront remplies des sons les onieux. Ses yeux verront, sans le spectacle de la nature, & ne ront, dans sa piquante & admileté, qu'une confusion capribizarre. Les nerfs émouffés de it ne pourront être picotés par parfum des fleurs, ni par cet sum plus utile des mets, qui goût des sensations agréables éprouver, & l'invite, par le fatisfaire au besoin. Les houpes du toucher ne seront pas plus it chatouillées par l'approche u fine & délicate, que par le rossier d'un morceau de pierre

i seulement du besoin par la & par cette espee de déchire-rieur, qui annonce le vuide de, tel que ces animaux dont la

Mais il est encore un sens, le passionné de tous, qui, chez lui par conséquent le plus obtus. Supposons tous les hommes semblables à celui nous venons de faire le triste pour l'espèce, renfermée dans des individus formés par une première création pourra se livrer à l'espoir d'une génération future; elle sera bientôt anéantie puisque ce n'est qu'à la passion la plus vive qu'est accordé le pouvoir de produire.

Excepté les démarches tardives d'une nature souffrante les forcera de se procurer la subsistance, les plantes n'auront aucun mouvement ne se meut que poussé par quelque chose & ils ne connaîtront point le del

supérieurs à ces vils animaux qui , fixés à la place où ils ont pris naissance , privés de tout mouvement progressif , n'attendant leur nourriture que du hasard qui la leur présente , & qui peut souvent la leur refuser , semblent n'avoir été formés que pour marquer le point de jonction entre la nature morte & la nature vivante.

Le monde , ainsi peuplé , sera-t-il différent d'un désert ? Il n'offrira que l'horrible silence de la mort.

Mais rendons aux hommes les passions : tout renaît , tout se ranime. Les campagnes sont riantes & fertiles , les arts fleurissent , la sensibilité adoucit l'espèce humaine , les talents l'honorent , le génie la couronne de gloire , & la terre offre le spectacle , malheureusement varié , de grandes fautes & de grandes actions , de grandes découvertes & de grandes erreurs , de grands crimes & de grandes vertus.

Que le déclamateur qui s'élève contre les passions , dépouille un moment , s'il

est possible, la passion qui l'attache à son sentiment ; il reconnaîtra que leur absence implique contradiction, non-seulement avec la nature humaine, mais même avec la nature animée.

Pour lui faire quitter son triste langage, & le ramener à des sentiments plus conformes à notre essence, purgez son sang de la bile noire qui fermente dans ses veines ; faites couler dans le tissu de ses nerfs, avec plus d'abondance & de chaleur, ce fluide spiritueux, principe du mouvement & de la sensibilité. Alors ses joues livides se coloreront de l'incarnat de la santé, son œil éteint & renfoncé deviendra vif & brillant, le souris relevera ses lèvres pendantes, & son ame, échauffée du feu des douces passions, va le rendre à l'humanité.

Les passions ne sont point dangereuses dans le favori de la nature, qui, les réunissant dans un degré convenable, les tient dans un juste équilibre, & jouit avec innocence de tous les plaisirs permis & préparés à l'homme par son auteur.



lais elles sont redoutables chez ces infortunés, à qui la nature, négligente ou irascible, n'a presque accordé qu'une passion. Elle fermente, elle s'exalte, & tourne en fureur.

Si l'homme dangereux est sur-tout celui qui n'a qu'une passion isolée; s'il est le d'en avoir plusieurs; il faut cependant travailler à les régler, à les modérer, à les tempérer l'une par l'autre : mais voudrait en vain les anéantir, puisqu'il faudrait en même temps détruire l'humanité.

Le défaut d'attention sur nous-mêmes, la vivacité, l'impétuosité de nos mouvements intérieurs, sont de faibles excuses des fautes que nos passions nous font commettre. Nous avons trop souvent donné dans des écarts, nous nous en sommes trop souvent vus rougir de nos vers, pour n'être pas avertis d'être sur nos gardes. En vain dira-t-on : Tel est mon caractère; cela est plus fort que moi. Oui, sans doute : si nous ne luttons avec persévérance contre nos affec-

quis une heureuse pratique de venir  
lui-même. L'habitude n'ôte rien du  
rite des bonnes actions, ni de la ri  
gnité des mauvaises. De bonnes habit  
font l'homme vertueux : des habit  
condamnables font l'homme corrompu.



---

## H A P I T R E   X X X V I I .

### *Compassion.*

LES stoïciens ne se sont pas contentés de condamner celles des passions qui se manifestent par le désordre de nos sens, & nous flattent trop souvent que pour nous perdre ; ils ont pros crit jusqu'à la compassion, ce toucher de l'ame si délicat, sensible, que la nature nous a donné pour établir, malgré les emportemens & les affections les plus impétueuses, quelque différence entre nous & la bête féroce. Ces orgueilleux raisonneurs voulaient que l'homme fût impassible comme les Dieux, & continuât de montrer une tranquillité toujours égale, même à la vue de ses semblables plongés dans la douleur.

Par quel abus de la raison condamnent-ils une passion toujours aimable & douce, seule toujours féconde en actes bienfaisants ! Quelle était leur inconséquence lorsque, réprouvant l'heureux sentiment de la pitié, ils nous exhor-

taient cependant à prêter de généreux secours aux malheureux ; lorsqu'ils nous ordonnaient de les aider, en nous défendant de partager leurs peines , d'y compatir , d'en être touchés ! Aveugles qu'ils étaient de détruire la cause en voulant conserver l'effet , de tendre à la perfection de l'œuvre en brisant les instruments propres à opérer ! Dangereux contemplatifs , qui , en nous ôtant un mouvement vif & précieux qui nous porte au bien, ne s'apercevaient pas que c'était nous rendre bien tièdes à secourir l'infortuné , quand la froide raison nous exciterait seule à lui tendre les bras ! Philosophes trompés , qui ôsaient s'élever contre les saintes loix de la nature , ou plutôt dogmatistes dangereux en effet , s'il ne leur eût pas été plus difficile d'endurcir leurs cœurs que d'égarer leurs esprits !

La nature a voulu que la douleur des autres nous causât de la douleur. Ce n'est que par un travail pénible & par un long exercice de la dureté qu'on par-

à se dépraver assez pour devenir  
près impitoyable. Encore le plus  
scélérat, le plus cruel assassin  
quelquefois qu'il est homme en  
vant la douce impression de la pi-  
& si la force de l'habitude le re-  
e dans le crime, le plaisir que lui  
curé l'exercice momentané de la  
, lui fait reconnaître qu'il a perdu  
heur & le punit de ses coupables  
ants.

compassion contribue pour quel-  
hose à composer les plus aimables  
ons de nos âmes. L'amour, lors-  
r'est point un sentiment excité par  
soins physiques, est une sorte de  
assion que nous inspirent les per-  
s à qui l'habitude nous a liés, ou  
esquelles un extérieur doux & tou-  
nous entraîne. C'est la même di-  
on de cœur que nous fait éprouver  
é. Aussi la force, la puissance peu-  
nous inspirer l'estime, l'admiration,  
pect : c'est la faiblesse sur-tout qui  
e l'amour.

La tendresse paternelle est , à beaucoup d'égards, une vive compassion pour des êtres qui nous doivent l'existence, à qui nous avons pris l'habitude de donner des soins, & qui nous font craindre pour eux tout ce qui pourrait tristement les affecter. Nous souffrons de toutes leurs peines, nous jouissons de tous leurs plaisirs , nous nous condamnons à mille privations , à mille tourments , pour éloigner d'eux la douleur.

Ne reconnaît-on pas le caractère de la compassion dans l'amour filial ? Il nous interdit tout ce qui peut déplaire aux auteurs de nos jours , il nous fait un devoir de rester soumis à leurs volontés, de leur rendre les plus tendres soins, de sacrifier nos plus belles années à soulager leur vieillesse , pour ne pas affliger leurs cœurs.

Je vois dans la reconnaissance un mouvement de compassion qui nous inspire de complaire à ceux qui nous ont obligés , afin d'épargner des sentiments douloureux aux personnes bienfaisantes

ous ont fait éprouver le sentiment  
aïr.

s soins, les égards, les complai-  
sont des actes d'une compassion  
elle, qui ne nous permet pas de  
éprouver aucun sentiment incom-  
ou pénible aux personnes avec qui  
vivons en société.

la compassion, nous plaignons les  
dont nous sommes témoins, &  
nous soulageons nous-mêmes en  
empressant de les soulager.

a vivacité de l'imagination se joint  
ntiment habituel de la pitié, nous  
indrons pas seulement les maux  
le spectacle blesse nos regards;  
nous représenterons fortement &  
partagerons les peines de tous les  
souffrants. C'est ainsi que nous con-  
ns une sorte de faiblesse vertueuse  
ous rend incapables de nous livrer  
uïr de la vengeance, de nous en-  
aux dépens des autres par des ra-  
, par des extorsions, de travailler  
intérêts en faisant du mal à nos

semblables : l'image de notre victime souffrante vient se peindre à notre imagination troublée, y porte la douleur, & bannit de notre ame l'idée du plaisir que nous osions nous promettre, pour y graver celle des maux qui allaient être notre ouvrage.

Il faut bien ménager dans les enfants toute la finesse d'un sentiment si cher à l'humanité, les éloigner de tous les spectacles qui peuvent l'affaiblir, & veiller à ce qu'ils ne se plaisent jamais à voir souffrir le moindre des êtres sensibles.

Parmi les gens du peuple, bien des peres croient inspirer à leurs enfants l'horreur du crime en offrant à leurs regards le supplice des criminels. Ils ne se doutent pas que le spectacle habituel des tourments doit produire à la fin cette dureté féroce qui conduit à la scélératesse, & qu'en se familiarisant avec l'aspect des tortures, on peut enfin contracter un courage funeste qui porte à les braver.

On ne peut le nier : notre compassion



n'est que trop souvent relative à nous seuls. Souvent , si nous faisons du bien , c'est moins pour épargner des souffrances à notre semblable , que pour nous épargner à nous-même la peine de le voir souffrir. Si nous pardonnons à notre ennemi, ce n'est pas toujours pour lui sauver le sentiment de la douleur; c'est pour ne le pas éprouver nous-mêmes : & toute notre bonté consiste à ménager notre propre sensibilité. Telles femmes , comparissantes aux maux qui s'offraient à leurs regards , ont ordonné contre leurs esclaves des cruautés dont elles eussent frémi, si elles avaient été forcées d'en être les témoins.

Si l'on veut que la vertu coûte des efforts , la compassion n'en sera pas une ; elle est involontaire , & ce n'est même que par des efforts violents qu'on peut lui résister. Mais elle n'en est que plus précieuse : & plutôt au ciel que nous fussions entraînés à toutes les vertus par un penchant irrésistible !

---

## CHAPITRE XXXVIII.

### *Courage.*

**L**e courage est une vertu bien utile à l'homme dans les combats que lui livrent ses passions, & dans les maux dont sa vie est semée.

Il ne faut pas le confondre avec la valeur, quoique celle-ci en fasse partie. La valeur est une vertu précieuse dans un héros enflammé d'amour pour sa patrie, prêt à donner tout son sang pour la rendre victorieuse. » Mais souvent, dit « Charron, elle est artificielle, acquise « par la crainte & appréhension de captivité, de mort, de douleur, de pauvreté. Elle s'acquiert par l'usage, cons titution, exemple, coutume, & se « trouve es âmes viles & basses. De va let & facteur de boutique, se fait un « bon & vaillant soldat ».

Il aurait pu ajouter que souvent la valeur du soldat tient à la cruauté, à l'ignorance du prix de la vie, à la bruta-

été. Croira-t-on que le bonheur d'exister a la même valeur pour un houffard officier, qui met la volupté à s'enivrer de liqueurs fortes, & pour un général sensible & éclairé? Le sacrifice augmente le prix de ce qu'on sacrifie.

Le véritable courage est celui de l'ame. Être arrêté par aucune crainte dans l'exercice de son devoir, se tenir prêt à supporter les maux dont les hommes sont menacés, ne se pas rebuter des difficultés apparentes qui s'opposent à ses projets honnêtes, savoir garder son sentiment, quand il est conforme à la raison: c'est avoir le courage qui mérite le nom de vertu.

Il faut travailler de bonne heure à armer de fermeté. On fait bien des fautes par faiblesse. Que d'hommes ont été criminels en détestant le crime! On manque à la vertu qu'on aime, pour ne pas résister à de faux amis qu'on se laisse séduire. On se rend coupable pour com-  
plaire à des protecteurs, dont les vains complaisances ne sauraient faire notre félicité;

mais qui sur-tout ne pourront jamais nous rendre le bonheur d'une conscience satisfaite , & nous soulager du poids accablant du remords.

Celui qui saura borner ses desirs , se rendra plus rares les occasions de manquer de courage , & s'épargnera de longues douleurs. A combien de fausses démarches conduit une vile condescendance , une politesse pusillamine ! Vertueux avec soi-même , vertueux avec les amis de la vertu , vicieux avec les partisans du vice : Homme , voilà ton portrait ; peux-tu ne t'y pas reconnaître ?

Que le vice est voisin de la vertu ! Le passage est rapide & presque imperceptible. C'est souvent un devoir d'être complaisant : mais le complaisant est bientôt lâche. Si vous ne savez résister à aucune sollicitation , on vous priera bientôt de vous prêter à des intrigues , à des démarches qui répugneront à votre cœur , juge toujours sévère & juste , mais à qui vous imposerez silence. Il faudra vous plier au vice , à l'iniquité. On vous

engagera d'abord dans une faiblesse, ensuite dans une bassesse, bientôt après dans un crime. Pour vivre au milieu des hommes, sans avoir à rougir de soi-même, il faut opposer un triple acier à leurs attaques insidieuses.

Par faiblesse, le même homme souvent admet des superstitions, pour ne pas scandaliser ; & adopte des vices, pour n'être pas ridicule.

La fermeté est, peut-être, de toutes les vertus la plus difficile dans la pratique, & cependant elle est la gardienne de toutes. Sans elle, on ne peut se proposer un moment de conserver son âme pure. Au sein de la corruption générale, sollicité par le plaisir, attaqué par la raillerie, peut-être même par le mépris, il faut être bien courageux pour continuer à aimer la vertu.

Au milieu de gens nourris de préjugés, opiniâtres dans leurs erreurs, toujours prêts à s'élever contre quiconque aime la vérité, il faut bien de la force pour oser avoir raison.

Entouré d'insensés & de vicieux  
rougir de la justesse de son esprit  
la pureté de son ame ; ou l'on gar  
lâche silence , ou l'on va même ju  
démentir son cœur.

Quelques-uns voudraient être fe  
mais obsédés, harcelés, honnis,  
fatiguent, mollissent & cedent.

Combien de gens ont le bonhe  
bien penser, & n'ont pas la for  
bien agir ! Combien connaissent  
rité, & deviennent les organes du  
songe ! On fait, on parle com  
grand nombre, quoique le très  
nombre mérite seul d'être imité.  
toujours devant les yeux ce que le  
tres penseront, & non ce qu'on  
penser soi-même, ce que soi-même  
doit faire. La mollesse perd tout,  
les états, dans les familles, dans l  
fares. On prévoit les inconvénient  
voit le mieux, & l'on a la conde  
dance de choisir le pire.

Que de maisons ruinées, que  
fants mal élevés, que de honte rép

les familles , parceque des époux , peres ont été faibles !

On s'énervé dans le tourbillon du monde : c'est dans la retraite qu'on peut faire une ame forte.

On entend ordinairement par un homme de société celui qui a les vices les généralement répandus dans la société ; ou du moins un homme faible et lâche , qui applaudit aux vices dont il est le témoin.

Il est du devoir de l'homme de ne pas abandonner le corps social , de chercher à lui être utile : mais rechercher avidement ce qu'on appelle la force , c'est risquer toute sa vertu.

A force de voir des vicieux aimables , le vicieux devient moins odieux. A force de voir des gens tièdes pour la vertu , on perd cet amour enflammé , seul capable de nous la faire suivre constamment. Environnés de malades atteints de la même maladie , mal en même temps agréable & contagieuse , peut-on se conserver dans la santé parfaite ? Avec les partisans

accordée au vice , & les ineptes p  
gués à l'homme pur ?

Les modernes sont loin de la cha  
de l'énergie des anciens. Chez r  
tout est froid , tout est mesquin.  
mots de mœurs , de vertu , sont re  
du langage ordinaire. Ceux qui s'en  
vent , seront bientôt accusés de re  
cher les grands mots. On ne monte  
son ame à cette hauteur de senti  
des anciens. Ils voulaient valoir qu  
chose , & ils osaient annoncer ce  
croyaient valoir. C'était un engage  
qu'ils prenaient de n'être pas au-d  
de l'idée qu'ils donnaient d'eux-m  
A présent on veut être modeste : i  
paraître s'estimer peu de chose , &  
encore souvent s'estimer plus qu'



n se rend compte à soi-même de la  
deur de son ame ; comment ne  
ra-t-on rien échapper au-dehors de  
fierté noble, qui n'est point dans les  
ars actuelles, & qui est bien éloi-  
de la petite vanité, de la sorte of-  
ation & de l'orgueil insultant, si  
iliers à nos contemporains ?

Ce n'est pas que la fermeté du sage  
ve être repoussante. Ne soyez pas le  
teur du vice ; mais , sévère pour vous  
l, sachez par votre indulgence rendre  
sagesse aimable à ceux-même qu'elle  
aie. Si vous professez le mépris de  
re siècle, votre front chagrin , vos  
teres reproches, votre dure misanthro-  
n'exciteront que la haine, & vous  
ndrez inutile l'exemple de vos vertus.  
omplaire aux hommes est souvent une  
elle ; les supporter est un devoir ; leur  
aire est une nécessité pour qui veut les  
ndre meilleurs. Pour les attirer dans le  
emin qu'ils redoutent , arrachez-en les  
pines , & semez-y des fleurs,

---

## CHAPITRE XXXIX

### *Courage dans le malheur.*

L'ÂME est tellement dépendante du corps, ses affections sont tellement liées à l'état des parties organiques, qu'il est presque impossible que, renfermée dans un corps amolli, elle sache lutter contre les peines.

On est souvent plus malheureux par la crainte des maux, que par leur présence. D'abord le changement de situation paraît bien dur : insensiblement nous croyons n'avoir pas changé. Des ressources qu'on n'attendait pas, se font connaître. On croyait ne pouvoir vivre dans un tel état, & l'on vit comme auparavant. On jouit même : car toute manière d'exister a ses jouissances. Il n'est point d'hommes absolument heureux : il est bien moins d'hommes absolument malheureux qu'on ne pense.

J'ai connu des hommes dans l'abondance, & je les entendais se plaindre :

les ai revus pauvres, & j'ai vu leurs vres sourire.

Dans quelque état que ce soit, il est es moments pour les ris & pour les armes.

Si l'on s'est rendu digne de sa propre estime; si l'on se croit au-dessus de toutes les superfluités dont on est environné; si l'on vaut par soi-même & non par ses richesses : on peut braver les coups de la fortune, & rire d'elle quand elle croit nous dépouiller.



---

## CHAPITRE XL.

### *Courage dans les douleurs.*

IL faut convenir qu'on n'est point heureux, quand on éprouve des douleurs aiguës, & le stoïcien qui osera dire à l'infortuné qui gémit dans les accès de la goutte, que la douleur n'est point un mal, n'en fera pas tranquillement écouté. Charron aura beau soutenir que c'est le corps qui souffre, que ce n'est pas nous qui sommes offensés; que le corps n'est que l'instrument de l'esprit, & qu'il ne faut pas lui servir; que, si l'esprit s'afflige de ce qui arrive au corps, c'est l'esprit qui sert au corps; que c'est imiter la délicatesse de celui qui crierait, parcequ'on lui aurait gâté sa robe, & que le corps n'est qu'une robe : toutes ces raisons ne feraient qu'aigrir le malheureux, qui se sent déchiré par des douleurs cruelles, & qui ne peut se dissimuler que son vêtement tient de si près à lui-même. C'est la robe d'Hercule

qu'on ne peut déchirer, sans se faire  
normes blessures.

Une morale si sublime, si détachée  
physique, devient une plaisanterie :  
il faut parler à l'homme comme  
un être sensible, & convenir que  
le corps est quelque chose, puisque  
par ce corps qu'il souffre & qu'il  
vit.

On ne peut donc se mentir à soi-  
même, dans les douleurs, au point de  
nier que l'on souffre : mais il faut  
exercer de patience, parceque l'impatience  
est un mal de plus ; il faut se sou-  
ffrir, puisque la révolte est inutile ;  
penser que les biens qui nous ont été  
pensés, doivent être achetés par des  
maux. Telle est notre nature ; elle ne  
peut point changer.

Les douleurs aiguës ne sont pas lon-  
gues. Leurs intervalles sont des moments  
de bonheur pour celui qui a souffert, &  
le malade lui-même a ses jouissances.  
Infini tout est mélangé dans la vie ; toute  
fortune a ses consolations.

« Que la douleur est supportable, dit Seneque, ou elle donne la mort.

« Dans la santé, on s'exagere, peut-être, l'horreur de souffrir. Voyez un homme souffrant : s'il a quelque courage, si ses douleurs ne sont pas déchirantes, il vous paraîtra moins malheureux que vous ne croiriez l'être, si vous étiez à sa place.

« On est souvent plus misérable par l'avenir que par le présent. Le pauvre ne se plaindrait plus, s'il pouvait espérer d'être riche bientôt : le malade, au moment même de ses douleurs les plus cruelles, s'écrie qu'il se trouverait heureux, s'il osait se flatter du retour prochain de la santé.

« Ainsi l'on a toujours la force de supporter ses maux actuels : ce sont les maux que l'on attend qui semblent au-dessus de nos forces.

---

## CHAPITRE XLI.

### *Courage contre la mort.*

Les sages ont dit qu'il fallait mépriser la vie. Cette maxime est trop générale : pourquoi mépriser la vie quand elle peut être utile ? C'est à l'homme inactif qui ne fait que peser sur la terre, au scélérat qui ne fait que l'affliger, à mépriser la vie.

Si je veux faire une action louable ; si je veux bien que je souhaite de vivre, en moi le desir de faire du bien sera plus fort que la crainte de la mort ; plus je tiendrai à la vie. Voilà pourquoi des hommes capables d'éclairer les autres par leur génie, ont été soupçonnés de manquer de courage ; au moins de courage de préjugé, qui est réellement funeste à la patrie.

Il semble qu'un vrai mépris de la vie, pourrait être fondé que sur le sentiment intérieur de sa propre inutilité.

Mais si, par notre mort, nous pouvons être utiles à nos concitoyens, c'est un devoir de la braver avec fer-

meté. Le lâche guerrier qui la craint, & prend la fuite pour se conserver, est couvert d'un juste mépris, & peut même être puni sévèrement; puisqu'il n'a pas dépendu de lui que sa patrie ne fût livrée aux puissances armées contre elle.

Qu'a-t-il gagné par son défaut de courage? Un reste de vie qui sera coulé dans l'opprobre. Peut-être aurait-il survécu couvert de gloire. La lâcheté du guerrier est donc funeste à l'Etat & inutile au lâche.

Il est permis de connaître le prix de la vie; mais il faut se résigner à la nécessité de mourir. C'est de loin que l'on craint la mort: elle fait le supplice de la vie. C'est avec toute la vigueur de la santé, avec toute la force de l'imagination, avec toute la finesse du sentiment, qu'on envisage la fin de l'existence, & elle paraît affreuse. La mort a soin de cacher sa laideur, quand elle approche. Si elle frappe subitement, elle ne laisse pas même le temps de l'envisager. Si elle vient à la suite d'une maladie, le



sentiment est émoussé ; la force est abattue, nous n'avons pas assez de sensibilité pour aimer ce qui attache à la vie. L'imagination n'offre plus rien à nos organes affaiblis ; nous ne pouvons plus nous peindre le plaisir d'exister, nous ne pouvons plus sentir l'horreur de cesser d'être. Considérez les mourants : ils sont en général assez tranquilles. La mort est sur leurs têtes, & ils ne l'apperçoivent pas.

Bien des gens ont passé leur vie à craindre la mort, & l'ont vue arriver sans effroi. On peut la comparer à ces fantômes gigantesques que des personnes timides croient appercevoir la nuit dans les forêts, & qui se réduisent à rien quand on les approche.

C'est la maladie qui peut être cruelle ; mais les maladies mortelles ne sont pas toujours les plus douloureuses. Elles ont du moins épuisé leurs forces avant d'amener la mort, & les derniers instans sont presque toujours assez tranquilles.

---

## CHAPITRE XLII.

### *Duel.*

S'IL est plusieurs especes de courage qu'il faut regarder comme des vertus, parcequ'elles sont utiles à l'individu ou au corps social; il en est une qui ne doit jamais être considérée que comme un préjugé condamnable, parcequ'elle est également funeste à l'un & à l'autre. C'est celle qu'exigent ces combats féroces, & déshonorants pour la raison, qu'on appelle des affaires d'honneur.

Dans la premiere enfance de notre gouvernement, dans les premiers siècles qui suivirent l'invasion des Francs dans les Gaules, quand il survenait parmi les citoyens quelques débats, les Seigneurs en étaient les juges; & comme ils n'avaient pas toujours le desir ou la volonté de juger, ils se reposaient de ce soin sur les maîtres de leur hôtel. Il ne fallait pas un procès bien compliqué pour embarrasser ces juges ignorants: mais ils avaient un moyen sûr de suppléer au défaut de

lumières : c'était de remettre à la décision de la cause. Ces barbares qu'il leur combattait entre les mains d'un peu obscur, croyaient la divinité à opérer un miracle, si elle devait changer le cours de la vie à la voix d'un Baron ou d'un seigneur. De là ces épreuves ridicules du feu, de l'eau froide & de l'eau chaude ; épreuves qu'on nommait le jugement de Dieu, & qui sont encore en usage chez des peuples barbares ; épreuves auxquelles succombait souvent l'innocence, & dont la charlatanerie se revêtit victorieuse.

Le duel judiciaire, imaginé par les Romains, fut bientôt préféré à ces épreuves par des peuples guerriers & fiers, persuadés que la justice éternelle ne permettrait jamais que la force triomphât d'un coupable l'emportassent sur la faiblesse maladroite d'un innocent. On justifiait par le duel ; on prouvait par le duel la justice de sa demande. Les lois à qui l'âge ou le sexe ne per-

cusait de faux, ou les juges qu'elle  
tendait n'avoir pas prononcé suivant  
regles de l'équité.

Le plaideur qui osait accuser d'u  
gement faux un tribunal, était si  
sous peine d'avoir la tête tranchée  
se battre contre tous les juges, à n  
qu'il n'eût la précaution d'appeller  
dual les premiers qui prononçaient  
tre lui, sans attendre les jugements  
autres.

Les questions de droit se décidaient  
aussi par les combats : on nommait  
champions pour les débattre, &  
le sang qui fixait les règles de la ju  
dence. Que de sang répandu dans c  
seigneurie, pour parvenir à s'orn  
cornes de loix. Lorsque chacune ne

flanc l'un de l'autre , à lire la décision d'une question épineuse !

Quand enfin , par ces moyens féroces, on était parvenu à former un système de maximes juridiques, on n'ordonnait plus le duel , que pour constater des faits difficiles à éclaircir.

L'établissement de nos cours de judicature , connues sous le nom de Parlements , ne mit pas fin à cet usage barbare : elles ordonnaient encore le duel dans les matieres criminelles, quand le délit méritait la mort , & qu'il n'y avait pas de témoins contre un accusé d'ailleurs gravement soupçonné.

Le parlement de Paris , sous Charles VI, prononça qu'il y avait gage de bataille entre le Gris & de Carrouge. La femme de Carrouge accusait le Gris de l'avoir violée dans l'absence de son époux. L'accusé fut vaincu , traîné hors du camp & pendu. Mais cette fois, Dieu ne jugea pas à propos d'intervenir dans cette affaire par un miracle. Le vaincu était innocent , & quelques années après, on

arrêta un malfaiteur , qui se déclara coupable du viol attribué au malheureux le Gris.

C'est , je crois , le dernier duel ordonné par les cours de judicature : mais nos Rois permirent encore long-temps après les combats en champ-clos.

Le vaincu appartenait au vainqueur , qui pouvait en disposer à son gré , le garder captif , le traîner autour du camp , le pendre , le brûler. On vit , dans un siècle qui commençait à s'éclairer , le célèbre Bayard , courtois & loyal chevalier , prendre par les pieds Sotomayor , qu'il avait vaincu , & le traîner hors de la lice.

Telle était la fureur du duel judiciaire , que les roturiers eux-mêmes se le faisaient adjuger ; & , comme ils étaient indignes du beau privilège de se percer , de se dépecer à coups d'épées , on leur permettait seulement de s'affommer à coups de bâtons.

Les évêques , qui étaient en même temps & seigneurs & guerriers , ordon-

aient le duel , aussi-bien que les autres, les moines, quand ils avaient des procès, fournissaient leurs champions.

Il est aisé de croire que de bouillants guerriers ne s'avisaient pas toujours d'aller demander à un tribunal la permission de se battre , & s'ordonnaient quelque-fois le duel eux-mêmes , sans attendre la sentence d'un juge.

Bientôt on n'eut plus besoin d'avoir sujet de se battre. On se battait, pour fuir l'oisiveté , à qui avait la plus belle amie. Un galant chevalier, pour mériter les bonnes grâces d'une dame , lui promettait de courir le monde , jusqu'à qu'il pût amener à ses pieds un certain nombre de chevaliers vaincus. Quelque-fois même des guerriers, brûlés d'un zèle aveugle, faisaient vœu d'aller chercher les aventures, de se faire meurtriers par pé- nance , & de venir offrir leurs captifs l'église du saint auquel ils étaient le plus dévoués.

Les combats solennels se faisaient dans un espace limité par une barrière.

Le choix des armes appartenait à l'atta-  
quant. On nommait des juges du camp,  
& chaque combattant avait son parrein.  
Ces parreins & ces juges examinaient les  
armes, & visitaient scrupuleusement les  
guerriers, pour savoir s'ils ne cachaient  
pas sur eux quelques talismans, ou quel-  
ques billets enchantés. On vit des com-  
battants superstitieux, pour éluder ces  
recherches, se faire raser la tête, &  
graver sur la peau des caracteres qu'ils  
croyaient magiques.

Le dernier duel ordonné par nos rois,  
fut celui d'Honoré d'Albert de Luynes,  
& d'un Exempt de la compagnie des  
gardes Ecoissaises, sous Henri III, en  
1576. Ces combats en champ-clos fu-  
rent à peu près dans le même temps  
abolis dans tous les Etats catholiques par  
le concile de Trente.

Au reste, ils ne furent jamais très fré-  
quents dans les temps où ils étaient per-  
mis. Ils entraînaient trop de formalités,  
& par conséquent trop de frais. Il fallait  
obtenir la permission du Souverain, ré-



pandre de part & d'autre des manifestes, se donner des démentis & des contre-démentis publics, proposer & contester le choix des armes offensives & défensives. Toutes ces longueurs, qui entraînaient souvent des délais de plus d'une année, donnaient le temps aux conciliateurs d'apaiser les querelles. D'ailleurs, les deux parties étaient obligées, avant d'en venir aux mains, de faire un serment solennel de la justice de leur cause. Cependant il était difficile que les deux adversaires eussent également un juste droit. Ainsi ce serment devait arrêter des âmes timorées, tremblantes de se parjurer & d'attirer sur elles la colère céleste, dans un moment qui pouvait être le dernier de la vie.

Mais les combats singuliers devinrent plus communs, dès qu'ils ne furent plus autorisés. Le préjugé qui avait fait regarder l'issue de ces combats impies comme un jugement de Dieu, ne subsistait peut-être plus, ou du moins il s'était bien affaibli; mais on en éprouva

long-temps encore les suites. Il restait toujours un souvenir confus que la victoire avait été regardée comme une preuve de l'innocence. Les sentiments une fois reçus ne s'effacent pas aisément, & survivent long-temps aux premières idées qui les ont fait naître. Ainsi l'avantage dans les combats singuliers, sans qu'on parût y attacher encore l'idée d'un jugement exprès de la Divinité, ne cessa pas d'être regardé comme un témoignage du bon droit. L'honneur attaqué d'un gentilhomme continua de se réparer par la défaite de son ennemi, & le mort eut toujours tort.

On se fit des appels hors des villes. Comme on n'avait plus de parreins ni de juges du camp, chacun des combattants amenait avec lui un ou plusieurs de ses amis, pour juger les coups & pour prévenir les trahisons. C'est ce qu'on appelait des seconds : mais ces seconds, qui souvent ne se connaissaient pas, trouvaient qu'il y aurait de la lâcheté à demeurer spectateurs oisifs de si beaux faits

es ; ils se battaient les uns contre  
autres, sans aucun sujet de querelle ,  
ne par passe-temps , & pour ne pas  
les bras croisés.

Enfin de braves gens , des hommes  
ables , à qui l'on ne pouvait repro-  
que la folie de leur siècle , périf-  
souvent pour la querelle de deux  
dis. On fit voir à Henri IV, par plus  
pt mille lettres de grace expédiées  
chancellerie , qu'il y avait eu , au  
s , sept mille gentilshommes tués  
iel , dans l'espace de dix-sept ou dix-  
ans.

es combats sont devenus beaucoup  
rars, depuis que le Comte de Bou-  
le eut perdu la tête sur un échaf-  
 , pour un duel , sous Louis XIII ,  
r-tout depuis l'édit de Louis XIV.  
 : enfin il n'est pas encore détruit, ce  
gé féroce qui fait regarder le duel  
ne indispensable dans certaines oc-  
ns.

out sage lecteur est indigné des mau-  
es & aigres plaisanteries qu'entasse

Brantôme contre ceux qui regardent comme une vertu le pardon des injures; tandis qu'il couvre d'éloges de gentils cavaliers de son temps, qui se vengeaient bravement, par des assassinats, des offenses qu'ils avaient reçues.

Quelle horreur que , pour le plus faible outrage , souvent pour une imprudence , pour une raillerie légère , pour une parole trop peu réfléchie , ou , ce qui est moins encore , pour une femme méprisable , deux hommes quelquefois estimables , qui peut-être même furent amis , qui du moins méritaient de l'être , s'acharnent l'un contre l'autre , comme des bêtes féroces , cherchent mutuellement à se déchirer , & ne puissent éteindre leur fureur que dans le sang de leur adversaire. Tous les liens qui devraient les retenir, sont rompus. L'idée d'un père dans la douleur , d'une épouse abandonnée , d'enfants privés d'appui , rien ne peut arrêter leur courage barbare. Altérés du sang de leurs semblables, ils sont insensibles à tout le reste.

C'est ainsi que l'Etat perd des citoyens utiles & le doux espoir de leur postérité. C'est ainsi que, dans un siècle plus orgueilleux qu'éclairé, avec des mœurs plutôt amolies qu'adoucies, on regarde comme un point d'honneur, on se fait un jeu cruel, d'outrager l'humanité.

Cette grandeur d'âme qui résiste aux fatigues, qui se fait remarquer dans les dangers, n'est plus une vertu, si elle n'est pas accompagnée de la justice, si elle ne porte pas à combattre pour la patrie, mais pour nos propres intérêts, & pour ceux d'un amour-propre mal entendu. Ce n'est plus courage, c'est inhumanité, c'est barbarie.

L'honneur consiste dans l'idée avantageuse que nous inspirons aux autres. Si, pour réparer notre honneur, nous appelons en duel celui qui nous a refusé son estime, qui nous témoigne du mépris, pourra-t-il, quand nous lui aurons ôté la vie, concevoir de nous une opinion plus favorable? S'il a répandu à notre sujet des imputations calomnieu-

ses, comment, quand il ne fera plus, pourra-t-il réparer sa calomnie (1)? C'est par des vertus que nous arracherons un éloge à celui qui nous mésestimait; c'est par notre constance à les observer, que nous confondrons le calomniateur.

Oter la vie à son semblable ! & le brave qui s'est souillé d'un tel crime n'est pas poursuivi sans cesse dans le silence des nuits, dans la société, dans la re-

---

(1) Montaigne, contemporain de Brantôme, ne pensait pas comme lui. » Comme le vengeur, « dit-il, y veut voir, pour tirer du plaisir de la vengeance; il faut que celui sur lequel il le venge, y voie aussi pour en recevoir du plaisir & de la repentance. Il s'en repentira, « disons-nous. Et pour lui avoir donné d'une pistolade en la tête, estimons-nous qu'il s'en repente? Au contraire, si nous en prenons garde, nous trouverons qu'il nous fait mourir en tombant. Il ne nous en fait pas seulement mauvais gré; c'est bien loin de s'en repentir; & lui prêtons le plus favorable des offices de la vie, qui est de le faire mourir promptement & insensiblement. Nous sommes à trotter & à fuir les officiers de la justice qui nous suivent; & lui est en repos ».

traite, dans les instants mêmes des plaisirs qui le fuient, par l'image sanglante du malheureux qu'il a privé du jour !

En vain la sagesse & la nature élèvent leur voix contre les duels, contre un courage indiscret & funeste à la société ; l'empire de l'opinion, le préjugé d'un faux honneur, la crainte de ce que penseront des hommes qui ne pensent pas, l'emporteront encore long-temps, sur la raison. Il n'est qu'un moyen d'arrêter un mal si funeste : c'est d'abandonner la coutume barbare de porter pour ornement un fer meurtrier (1).

Les Scipions, les Pompées, les Césars, n'en étaient ni moins nobles ni moins courageux, pour n'avoir pas dans les rues de Rome, au sénat, dans les temples, dans les fêtes, chez leurs amis, un fer tranchant à leur côté.

---

(1) Dans le temps où l'on écrivait cela, en 1770, les hommes étaient toujours armés ; ils ne le sont plus que dans la parure. On prend à la fois un glaive, des dentelles & un chapeau sous le bras.

La belle marque de noblesse, de se tenir toujours prêt à donner la mort à son concitoyen ! Quelqu'un a eu raison de dire que cette idée avait pris naissance dans la tête d'un gladiateur ou d'un fourbisseur.

Cet usage de marcher toujours armés, & de pouvoir se venger à l'instant de l'insulte la plus légère, ou la mieux méritée, a plus influé sur les mœurs qu'on ne pense.

C'est à cette coutume que nous devons notre politesse, ou plutôt cette fausseté qui nous fait paraître amis de tout le monde, même de ceux qui doivent nous faire horreur ; qui nous empêche de démasquer un scélérat, dont l'ame nous est connue, & qui nous détourne de protéger de bonne voix l'innocence opprimée. C'est cette coutume qui donne à des misérables l'audace de marcher tête levée, parcequ'ils savent bien que personne n'osera leur reprocher l'atrocité de leurs actions ; c'est elle qui les encourage à de nouvelles indigni-



, qui seront également impunies ; qui empêche de sentir la honte, & qui fait braver le mépris, parcequ'on leur dira jamais en face combien ils sont méprisables ; c'est par cet usage que les hommes vertueux ne sont que des fleurs silencieuses & peu respectées du monde, & notre prétendu courage est la cause féconde des plus coupables lâchetés.

Combien d'actions condamnables aient été arrêtées chez les anciens, par la crainte du reproche sévère ! Quiconque se sentait la conscience souillée, ne pouvait lever les yeux qu'en tremblant ne pouvait sortir de sa maison, sans craindre que le premier homme qu'il y rencontrerait, ne lui dît : Je te condamne, tu es un scélérat.

Mais le sévère Caton lui-même aient-il ouvert la bouche, pour faire rougir les plus coupables de ses concitoyens, le moindre reproche qu'il eût pu leur adresser, l'eût mis dans la cruelle alternative de recevoir la mort ou d'être meurtrier ?

**l'homme. Il ne nous reste que les lo-  
qui n'ont que peu d'inspection sur  
mœurs, dont l'empire est éludé par  
dresse, & dont les ministres ne peu-  
ni tout connaître, ni tout punir.**



## CHAPITRE XLII.

### *Suicide.*

NE autre espèce de courage , non  
sans condamnable , est celle qui porte  
à donner la mort à soi-même.

On se tue quelquefois , parceque les  
sens actifs manquant au fluide ner-  
veux , l'homme ne peut traîner qu'avec  
pénit sa pesante machine. Le raison-  
neur n'a rien à dire aux gens atteints de  
mal : c'est un médecin qu'il leur faut.

Que dire encore à ceux qui s'attachent  
à la vie dans un moment de fureur ou de  
desespoir ? Avant qu'on eût le temps de  
réfléchir , ils ne sont plus.

D'autres se tuent par réflexion. Non ,  
ils ne donnent la mort parcequ'ils n'ont  
pas assez réfléchi. Tant qu'on existe , il  
y a des jouissances. D'ailleurs ils se hâ-  
tent trop : dans quelques jours , peut-être ,  
ils auraient vu luire le plus beau moment  
de leur vie.

Le mot de société, pris dans un plus resserré que celui dans lequel l'avons employé jusqu'ici, ne signifie plus tous les hommes composant corps social ; il se restreint aux personnes avec lesquelles nous avons des sons d'affaires, d'amusements, de venance ou d'habitude. Cette société indépendamment des devoirs imposés par l'intérêt de la grande association dont il ne nous est jamais permis nous départir, a aussi ses devoirs particuliers.

Elle en fait un de la politesse, différente de celle de convention, qui consiste de certaines attitudes prescrites, de certaines manières d'ôter & de rem-

confondre avec d'autres mots qui aient la même signification , mais qui entrent point dans la formule étalée. Ces usages varient dans les différents pays ; on n'est pas poli à Paris de la même manière qu'on l'est à Ispahan , & telle grimace qui fait regarder un homme comme très honnête à Ispahan , le ferait trouver fort ridicule à Paris.

Au reste , comme toutes ces postures sont fort innocentes , & qu'elles flattent beaucoup ceux devant qui elles sont faites , il est convenable de les apprendre , pour éviter le reproche de rusticité.

Il est une autre politesse , qui est de tous les pays & de tous les temps , qui inspire de justes égards pour tous les hommes , qui prescrit le plus grand soin de n'en offenser , de n'en humilier aucun. L'homme honnête n'a pas besoin d'apprendre cette politesse-là : il en porte les principes dans son cœur.

Celui qui accable de protestations d'estime & d'amitié le premier qu'il rencon-

tre , & souvent un homme qu'il méprise ou qu'il déteste ; qui vous caresse avec transport , & vous quitte pour aller vous nuire ; qui vous offre son crédit & ses services, lorsqu'il est occupé de consommer votre perte ; qui a su se faire un langage toujours contraire à sa pensée , & un visage qui dément toujours son cœur : cet homme-là passe aussi pour poli , & ne devrait passer que pour un scélérat.

Ces sortes de gens font foule dans la société. D'ordinaire ils sont assez aimés, parcequ'ils paraissent aimer tout le monde. L'intérieur est inconnu ; on n'est jugé que par le masque , & l'on réussit quelque temps , quand on fait se déguiser à son avantage : mais quelqu'un vient qui arrache le masque , & montre le frippon à visage découvert.

L'homme faux est-il perdu quand il est reconnu ? Non. Econduit aujourd'hui d'une société, il sera demain le héros d'une autre : & comme on est très léger dans le monde , qu'on cherche les hommes pour se distraire , & non pour les

approfondir , pour en tirer du plaisir , & non pour les estimer ; qu'on s'inquiete peu de ce qu'ils sont , pourvu qu'ils soient aimables ; il sera accueilli sans être connu , se verra priser au taux de sa propre estimation , & trouvera le moyen d'être toujours considéré sans changer de mœurs , mais en renouvelant à propos ses liaisons.

D'ailleurs la fausseté étant assez généralement le défaut des gens du monde , il faut bien qu'on se la pardonne mutuellement. Quelqu'un vient de se déshonorer par des actions odieuses : on en parle avec indignation dans le cercle où vous êtes. Un homme entre , l'air dédaigneux , le maintien altier , la tête haute. Tout le monde se leve ; on l'accueille avec des transports de joie , on lui prodigue des marques d'amitié , de respect proportionnées à son rang & à sa fortune ; on rit quand il sourit , on loue quand il approuve ; ce qui lui déplaît , on le condamne ; on semble plus fier quand on a obtenu de lui une parole , un regard.

Quel est cet homme ? c'est celui-là même dont on vient de parler.

Si c'est par ses mauvaises actions qu'il s'est enrichi, vous l'auriez vu plus froidement accueillir, s'il était resté honnête homme.

Ceux qui s'empressent de le fêter espèrent-ils quelque chose de ses richesses ? Rien du tout. Mais on hait le pauvre qui ne demande rien, on aime le riche de qui l'on n'attend aucun service, & l'on est convenu que la considération doit toujours accompagner l'opulence.

On ne fait pas tant de façon avec l'homme qui n'a que du mérite, & l'on ne se donne pas la peine d'être aussi poli, c'est-à-dire aussi faux avec tout le monde.

Si tant de défauts accompagnent la politesse, on en peut remarquer de bien plus grands, de bien plus dangereux dans la conversation. C'est là que d'un ton léger & agréable, d'un air aimable & riant, on lance les traits les plus envenimés & le poison des maximes les plus pernicieuses. C'est là que l'on rit de la



rité sévère qui nuit à la fortune , & la ruse criminelle , les moyens déguisés de parvenir , sont traités d'habiles , c'est là que l'honnête homme est méprisé , & l'intrigant perfide un homme d'esprit. Des femmes sans pudeur , au milieu d'un cercle d'hommes brillants & de principes , lancent le sarcasme dédaignant sur les personnes de leur sexe qui ne sont pas assez courageuses pour oser remplir leurs devoirs d'épouses & de mères , & sur des hommes assez estimables pour les respecter. Le mérite est sacrifié à la science , au goût de la parure , & la sagesse solide au vain éclat d'un esprit. On entend l'homme grave par son caractère , & par l'état qu'il remplit , tourner les choses en ridicule , ériger en philosophie les principes affreux de la débauche , traiter la sagesse de folie , plaister le jeune homme qui n'est pas encore plongé dans la débauche , & faire rougir les femmes qui conservent un reste de pudeur. Voilà le monde généralement accueilli , & qu'on

appelle un agréable vieillard : vil débâché, en qui l'amour du vice a survécu au pouvoir d'être vicieux, & qui, dans un corps faible & flétri, porte un cœur livré à toutes les passions dont il a perdu les organes.

Qu'une femme sacrifie ses aises, ses plaisirs, l'amour de la parure, l'envie de briller, le desir plus vif encore de plaire, à la fatigue d'allaiter son enfant, aux soins embarrassants de veiller à son éducation ; qu'en dira-t-on dans le monde ? Il n'y aura qu'une voix : c'est une sotte. Qu'un homme néglige d'augmenter sa fortune, qu'il en emploie une partie à faire des actions vertueuses, qu'il préfère le plaisir de secourir l'infortuné, à celui d'écraser les riches par son faste : c'est un imbécille. Ainsi la vertu est couverte d'opprobre, & le vice applaudi se montre couronné de fleurs. Juger de nos mœurs par les conversations de gens mêmes qui passent pour honnêtes, se ferait s'exagérer encore notre dépravation.

s'autant on exalte le vice, autant on fait les plus légers défauts. Mal-  
gré tout à celui dont les ridicules  
ont à des vertus ; au magistrat stu-  
peur qui a perdu dans l'étude ces graces  
qu'il acquiert que dans la vie oisive ;  
au sage pur , toujours prêt à élever la  
tête la plus légère atteinte à la  
probité ; à cet ardent militaire  
couvert de cicatrices , qui , tout rempli  
de gloire qu'il a tant de fois employé pour  
le service de l'Etat , ne parle encore que  
de combats ; à l'homme timide & hon-  
teux qui ne fait point insulter galam-  
ment un sexe qu'il respecte ; mais sur-  
tout à celui qui , ayant perdu la plus  
grande partie de sa vie à exercer sa raison ,  
ne fait qu'après avoir pensé , ne fait  
que des choses folles , éclaire des  
hommes si ne veulent qu'être étourdis sur  
le bruit , & ne connaît point l'art vain-  
d'écarter sur des riens des phrases  
sonores & vuides de sens. Tous ces  
ont le plus grand ridicule , celui de  
suivre pas les vices de mode.

Comme rien n'est plus commun que les interprétations malignes, les rapports empoisonnés; ce n'est peut-être pas une science méprisable que celle de parler sans rien dire.

Jeune homme, veux-tu savoir quel sera ton devoir dans le monde? De ne pas ressembler à ceux que tu y rencontreras.

Je ne te défends point de calomnier. Ton imagination pure n'enfantera point des crimes : ta bouche, organe de l'humanité, n'en prêtera point à des innocents.

Mais garde-toi de médire. Quelquefois on n'est pas méchant; mais on ne résiste point à l'attrait de lâcher une médisance assaisonnée d'un trait ingénieux. On dit par légèreté ce qu'on fait, & ce qu'on doit taire. Par un seul mot, tu vas déshonorer un homme, tu vas troubler peut-être des familles. Sais-tu ce que deviendra ce mot, quand il aura passé par cent bouches, quand il aura été cent fois envenimé? Tu ne pourras réparer

les maux que tu auras faits. Que de larmes tu vas faire répandre ! & quels longs repentirs te prépare l'imprudence d'un moment ! Tiens-toi donc sur tes gardes. Si, dans une rue fréquentée , tu portais en main un fer tranchant , ne regarderais-tu pas devant toi ?

Veille sur ta langue par amour pour toi-même. Une parole imprudente échappe en un instant , & souvent est suivie de bien longs repentirs. On expie quelquefois, jusques dans ses dernières années, un mot, un seul mot lâché dans la jeunesse.

Ne te permets jamais de railler. La raillerie est le propre d'un sot orgueilleux : c'est un retranchement derrière lequel il croit sa suffisance en sûreté. C'est une vaine ostentation de supériorité, humiliante pour celui à qui elle s'adresse. Si tu as l'âme honnête , tu ne voudras humilier personne.

Sois indulgent pour les défauts d'autrui. Pense combien toi-même as besoin

d'indulgence. As-tu plus d'esprit que celui avec qui tu converses ? Voilà une grande occasion de te rendre odieux : tu n'as qu'à lui faire sentir son infériorité , qu'à l'éclipser par tes saillies. Mais au contraire , emploie ton esprit à le mettre à son aise , à faire paraître dans le plus beau jour le peu qu'il en a lui-même , à lui faire croire qu'il n'en a jamais autant qu'avec toi : cet homme t'aimera , te cherchera des amis , sera toujours prêt à te servir , parceque tu lui auras fourni l'occasion d'être content de lui-même.

Ne fais parler chacun que de ce qu'il fait , tu ne trouveras jamais de sot : mais aussi ne parle jamais toi-même que de ce que tu connais , si tu crains d'être un imbécille.

Pourquoi entend-on tant de bêtises dans le monde ? C'est que celui qui ne devrait être que sensé , veut être brillant & agréable ; celui qui n'est que savant , veut être un bel esprit. Sois assez droit

pour remettre tout le monde dans sa sphere , & tu seras assez content de tout le monde.

Défends-toi bien de l'esprit de dispute : ne cherche point à faire toujours valoir ton opinion. Sur-tout ne hais point ceux qui ne pensent pas comme toi. Sur presque tout, les différents hommes pensent diversement. Faut-il donc nous haïr mutuellement, parceque nous ne voyons pas tous le même objet de la même manière? Faut-il que tous les hommes soient en guerre , parcequ'ils n'ont pas tous les mêmes traits? Si nous haïssons ceux qui ne pensent pas comme nous , haïssons-nous donc nous mêmes , nous qui ne pensions pas hier comme nous pensons aujourd'hui. Hélas! que savons-nous? Et que de maux nous causons , pour faire valoir notre ignorance!

En détestant le vice , aie plus de compassion que de haine pour le vicieux. Considere les maux qu'il accumule sur sa tête , & apprend à le plaindre. Aveugle qu'il est , il cherche son bonheur , où

il ne doit trouver que des fujets de larmes ! Il s'égare ; mais tu peux demain t'égarer comme lui.

Respecte les vieillards. C'est la loi de tous les peuples ; c'est donc la loi de la nature, quand elle n'est pas corrompue.

Respecte les femmes ; c'est leur apprendre à se rendre respectables.

N'abuse point des plaisirs qu'elles peuvent te procurer, & tu goûteras la volupté de les aimer davantage.

Au milieu de la corruption, que ta langue soit toujours l'organe de la vertu, & que ton cœur ne démente pas tes discours.

Sois modeste. Descends en toi-même, & dis pourquoi tu serais orgueilleux. Sois modeste, si tu crains qu'on ne cherche à t'abaisser. Mais, si l'on veut ensuite t'humilier, n'oublie pas qu'il est une fierté noble qui convient aux cœurs vertueux.

Crois-tu savoir beaucoup ? Pense que tu ignores bien davantage, & ne méprise



pas les ignorants. La science n'est pas un devoir. L'ignorant peut être aussi précieux que toi à la patrie.

En quoi l'homme instruit l'emporte-t-il sur l'ignorant ? souvent en ce que ses études l'ont rendu capable de se tromper sur un plus grand nombre d'objets.

La science est un instrument inutile à quiconque a l'esprit faux. Mais chacun croit avoir l'esprit juste. Comment donc sauras-tu quel est le tien, & sur quoi peux-tu fonder ta vanité ?

Use de complaisance envers tout le monde, & ne sois le complaisant de personne.

Si tu as le malheur de ne pas croire à la religion de ton pays, ne raille point ceux qui la suivent : c'est une impolitesse grossière. C'est même une cruauté de vouloir faire rougir les autres des devoirs que leur impose leur conscience ; de les placer entre le ridicule & le remords ; entre la crainte du mépris des hommes, & celle de la colere de Dieu. Cherche encore moins à faire changer de senti-

ment l'homme religieux. Songe que tu dois respecter les loix, & que par-tout les loix protegent la religion. Songe que peut-être l'homme que tu prétends éclairer, a besoin, pour n'être point un scélérat, de croire tout ce qu'il croit. Mais combien d'hommes aussi sont devenus des scélérats pour avoir trop cru !

Enfin ose être vertueux. D'abord tu paraîtras singulier, peut être même ridicule : il faudra bien finir par te trouver respectable.



---

## CHAPITRE XLV.

### *L'Homme avec lui-même.*

QUAND on a pris l'habitude de se négliger à l'excès dans l'intérieur de sa maison, l'on conserve encore dans son ajustement quelque reste de désordre lorsqu'on paraît dans le monde. La négligence habituelle de la propreté accoutume à ne pas rougir du dégoût qu'on inspire d'abord à sa famille & à ses amis, ensuite aux inconnus & aux personnes même à qui l'on doit le plus d'égard. Il en est de même des vertus morales. C'est dans la solitude, c'est avec soi qu'il faut en prendre l'habitude. Si l'on néglige de la contracter dans le silence, on n'aura que des vertus de parade ; on en fera vêtu gauchement, comme d'une parure inaccoutumée, & il paraîtra toujours quelque chose de la saleté habituelle du vice.

Comment, si l'on ne s'occupe avec soi-même que de sordides intérêts, aura-t-on dans l'occasion cette véritable générosité qui fait préférer l'honneur à tous les

avantages ? Comment , si l'on ne s'accoutume pas dans la solitude à élever son ame , aura-t-on dans la société cette fierté louable qui est le premier garant de la constance vertueuse ? Si l'on ne s'est pas fait une habitude d'interroger sa conscience , de la forcer à nous rendre un témoignage juste à la fois & favorable , saura-t-on résister d'un premier mouvement à tant d'occasions pressantes qui nous sollicitent à la souiller ? Si l'on n'a pas travaillé sans cesse à se rendre digne de sa propre estime , pourra-t-on mériter celle des autres ? Aura-t-on le courage enfin de s'offrir , s'il le faut , en sacrifice à l'honneur , à la vertu , si l'on ne s'est jamais entretenu que d'idées frivoles ou pusillanimes ?

L'homme qui ne s'est pas fait rougir lui-même quand il s'est offert à son esprit une idée peu conforme à l'équité la plus sévère , est bien près d'être injuste dès qu'il aura intérêt de l'être.

Il en coûte pour se rendre coupable. Il a existé des moments dans la vie des

plus grands criminels, où ils ont eu le crime en horreur. On commence par ne pas rejeter des pensées condamnables, ensuite on s'y arrête, on passe à s'y complaire, on se familiarise avec elles, & l'on finit par commettre le crime.

On cesse bientôt d'être honnête quand on se plaît avec des gens qui ne le sont pas: mais est-il une compagnie plus mal-honnête, & dont il soit plus facile de ne se séparer jamais, que de coupables pensées?

L'ame noble & pure l'est encore jusque dans le sommeil.

Pourquoi l'homme honnête & sensible se plaît-il dans la sombre horreur des forêts, sur les bords solitaires d'un fleuve majestueux, ou sur ceux d'un ruisseau qui serpente dans une vaste prairie, & dont il aime à suivre le murmure qui l'appelle? Pourquoi, loin de la société des hommes, s'affied-il avec joie sur le penchant rapide d'un côneau, ou porte-t-il ses douces rêveries dans l'antre obscur d'un rocher?

d'une foule de lâches complaisans  
redoutent de se trouver seuls, parce  
n'ont rien à se dire dont ils puissent  
satisfaits.

Tu es seul, & tu ne peux supporter  
nui de n'avoir rien à faire. N'as-tu  
pas à méditer sur ce que tu feras au  
d'hui, demain, dans tout le cours  
vie ? Tu auras à lutter contre ta faiblesse  
& tes intérêts, contre la honte & le  
& tu seras vaincu sans livrer de combat  
parceque tu auras négligé de te préparer  
à combattre.

Tu es seul : ne te contente pas d'acquiescer  
quer l'avenir. Appelle tes actions  
desirs & jusqu'à tes pensées au tribunal  
de ta conscience, & sois pour toi-même  
le plus sévère des juges.

et d'avoir examiné les actions de ta-  
mée. Quelle faute ai-je commise ?  
ai-je fait ? A quel devoir ai-je man-  
té ? Commence par la première de tes  
tions, & parcours ainsi toutes les au-  
es. Reproche-toi ce que tu as fait de  
mal ; jouis de ce que tu as fait de bien ».   
Occupe-toi d'idées nobles, grandes,  
héroïques : ton ame deviendra grande  
comme tes idées. Mais c'est dans l'habi-  
tude de la retraite que tu monteras ton  
esprit à cette hauteur sublime. Mérite de  
l'entretenir avec toi-même : tu ne con-  
tracterai que de la petitesse dans la so-  
ciété ordinaire, où tous les entretiens  
roulent sur de petites choses, où l'on ne  
parle que de modes, de petites intrigues,  
de petits mérites & de petits talents.

Avez-vous vu la tragédie nouvelle ?  
Oui, j'ai vu des tragédies qui sont nou-  
velles tous les jours : un pere barbare per-  
dant au jeu l'espérance de ses fils ; une  
fille innocente livrée par l'exemple de sa  
mere à la corruption ; des familles ver-  
tueuses plongées dans le désespoir par

l'iniquité d'un juge pervers ; des indigents respectables périssant de disette sous les yeux d'un riche voluptueux ; des crimes, des attentats qui cessent de faire horreur parcequ'ils se répètent sans cesse.

Le souvenir du bien qu'il a fait, la pensée de celui qu'il veut faire, charment la solitude du sage.





---

## H A P I T R E   X L V I .

### *Bonheur.*

L'homme n'est seulement malheureux de ses maux présents. On anticipe l'avenir pour se mieux tourmenter. La crainte suit la jouissance ; elle en empoisonne le souvenir. Nous souffrons en prévision des maux que peut-être nous n'éprouverons jamais. Nous employons toutes les ressources de notre prévoyance , & les forces de notre imagination , à nous forger des rêves chagrinants , qui ne sont jamais que des rêves ; & la plus saine vie est bien moins semée de malheurs réels que de fausses craintes. La mort même répand le trouble sur notre existence ; la mort que jamais nous ne devons craindre , puisque , quand elle sera venue jusqu'à nous , nous ne serons plus. Ce ne sont pas les objets du luxe qui nous donnent le bonheur ; il ne peut s'acheter par les richesses & les trésors. On pleure sur le trône ; on rit dans les fers. Si le corps ne souffre point , l'âme n'est pas rongée par la crainte &

dévoré par des desirs, que manque-t-il encore? Le plus malheureux des hommes peut étaler à nos yeux des vêtements de brocard, & se nourrir dans l'or des mets les plus exquis.

Si les hommes vivaient pour eux & non pour les autres, s'ils ne faisaient rien par air, ils seraient plus vertueux & plus heureux; mais on dirait que ce n'est pas pour soi-même que l'on existe. On se loge pour les autres; on a des meubles pour les autres; on est vêtu pour les autres. C'est pour les autres que l'on prend des travers, que l'on se forme au vice, que l'on abjure la vertu. C'est pour les autres qu'on a une table somptueuse, qu'on joue gros jeu, qu'on entretient des courtisanes sans les aimer, qu'on se fait un art de corrompre des femmes honnêtes, ou de paraître du moins les avoir corrompues; c'est pour les autres qu'on se tourmente, parce qu'on ne se croit jamais assez riche à leurs yeux; c'est pour éblouir un instant les autres qu'on précipite sa ruine.

Il faut qu'un homme, qui pourrait vi-

dans une cellule étroite, & y être heureux, ait de vastes appartements dont il occupe qu'un recoin, dont il ne peut tenir qu'un pied de surface, quand il est debout, & cinq à six, quand il se couche. Il faut que ces appartements soient garnis de mille affiquets inutiles souvent ridicules, qui peuvent à la vérité plaire aux yeux, mais jamais à ceux du possesseur qui y sont trop habitués, quoiqu'il ne puisse porter à la fois qu'un bit, il faut qu'il en ait un grand nombre, & que les étoffes en soient de haute valeur : il faut que ses vêtements soient ornés d'or & de broderie, qui ne garantissent point du froid, & rendent les chaleurs plus insupportables. Il faut qu'il ait des bijoux aux doigts ; il faut qu'il ait dans ses poches, dans ses tiroirs, que sa femme en soit couverte. Un événement imprévu peut lui faire perdre la moitié de tout cela, & la perte de la moindre de ces bagatelles suffit pour troubler son bonheur.

Si vous voulez trouver un homme

ils ont peu d'ambition , parcequ'il  
presque rien à quoi ils puissent pr  
dre ; ils ont par conséquent moin  
soucis. Qu'ils jouissent de la santi  
nécessaire leur suffit , & le nécel  
manque bien rarement.

Une sorte d'indifférence philosof  
que , bien différente de l'inaction ,  
contribuer beaucoup au bonheur &  
tranquillité.

Serai-je avide de richesses , de g  
deur ? Ce sont des instruments de c  
leur que je veux me préparer. Leur  
fession ne vaut pas le tourment que  
cause la crainte de les perdre.

Me tourmenterai-je sur l'issue de  
projets ? Je dois les conduire avec  
dence les suivre avec tenacité.

ais desirer la gloire, travailler à la  
: mais puis-je maîtriser l'injus-  
s hommes ou la bizarrerie des  
ctures ?

fortune est-elle endommagée ? Je  
en être pas plus malheureux. Le  
emande de la nourriture ; la dé-  
& la sensibilité exigent des vête-  
; mais peu importe la qualité de  
la.

erte que j'aurai faite est un mal-  
our moi, si je m'en afflige : elle est  
rente, si je me rends supérieur  
ups de la fortune, si je fais me  
, avec une ame toujours égale, à  
les manieres d'exister que peuvent  
ver les hommes. Avons-nous beau-  
perdu ? Apprenons à jouir de ce  
ous reste.

temps me manque pour acquérir  
nnaissances dont je suis avide. Eh !  
aines connaissances méritent-elles  
les regrette ? Les unes sont fausses,  
res incertaines ; presque toutes sont  
es ; la nature a voulu que ce qui est

véritablement utile fût à la portée de tout le monde. Je me plais à cette réflexion; je m'en occupe souvent : elle me console de mon ignorance.

Un ami me trahit. C'est à moi de goûter le repos que me laisse ma conscience; à lui, d'être rongé par les remords.

As-tu faim? As-tu froid? Es-tu malade? Non. Et tu te plains! tu n'es point malheureux, si tu veux, si tu fais ne l'être pas. En ce même moment, des hommes gémissent sans nourriture, sans vêtement, sans abri, exposés aux rigueurs de l'air, aux attaques des bêtes féroces, aux violences des hommes cruels; au supplice de la faim. Quels sont ces hommes? ils valent mieux que toi. Ce sont, peut-être, des hommes vertueux; ce sont du moins des grands, des princes, élevés dans la mollesse, énervés par l'habitude de ne pas connaître de privations, & qui, peut-être, n'auront d'autre remède à leurs maux que la mort après de longues souffrances. Parcouris les annales du monde, & ose te compter parmi les malheureux.

Ne leve pas les yeux vers les hommes plus heureux que toi : ils ne le sont peut-être qu'en apparence. Considere combien il en est de plus infortunés.

Tu te dis malheureux parceque tu as perdu quelque chose de ta fortune. Vois combien d'hommes se croiraient au comble du bonheur s'ils pouvaient s'élever jusqu'à ta situation. De quoi sont-ils coupables pour mériter moins que toi ? Ou qu'as-tu fais pour mériter plus qu'eux ?



---

## CHAPITRE XLVII.

### *Desirs , Espérances.*

Si l'on veut placer le bonheur dans une jouissance perpétuelle , dans une satisfaction continue , dans la possession subite & constante de tous les objets de nos vœux , il n'est pas de bonheur sur la terre. S'il existait, l'homme resterait inactif ; car , toujours satisfait , il n'aurait pas de raison d'agir : plongé dans la contemplation de son bonheur , il ne penserait pas à s'en distraire ; & l'humanité, après un nombre inappréciable de siècles, serait encore au même point que l'humanité naissante.

L'homme est susceptible d'acquiescer sans cesse des perfections nouvelles ; mais ce n'est pas seulement à son intelligence , à son organisation qu'il doit sa perfectibilité : car, s'il était toujours satisfait de son état actuel , il laisserait inutilisées les ressources de son imagination & de son génie. Pour qu'il lui prenne envie d'en faire usage , il faut qu'il soit mécontent



de son existence présente, & qu'il veuille s'en procurer une plus agréable ; il faut qu'il ait des desirs : & , pour qu'il tire le plus grand parti possible de son esprit & de son organisation , il faut que ses desirs aient la plus grande véhémence.

C'est donc l'inquiétude naturelle à l'homme qui lui imprime un mouvement toujours subsistant , parcequ'il est toujours renouvelé ; c'est elle qui le force à rechercher , à mettre en usage toutes ses facultés, & qui lui en procure sans cesse de nouvelles ; c'est elle qui lui donne toute son énergie. Un objet excite ses desirs : il n'aura pas de repos qu'il ne se le soit procuré. Mais il le possède à peine , qu'il ne lui trouve plus aucun prix : c'est un autre objet qui le flatte ; il s'impose pour l'obtenir de nouvelles fatigues , & il n'en verra le terme que pour s'ennuyer du repos, former d'autres vœux & travailler encore.

Souvent le travail est de longue haleine ; l'objet désiré, s'aperçoit à peine ou plutôt il se perd dans le lointain ;

mais la vapeur qui l'enveloppe ne fait que laisser un jeu plus libre à l'imagination, qui le compose, le pare, l'embellit à son gré. Elle le rapproche, l'éloigne, le présente encore; elle décourage un instant pour donner une nouvelle ardeur; elle a mille charmes pour séduire celui qu'elle possède.

Quelquefois on partage l'étendue de la carrière. Effrayé de son immensité, on se propose d'abord d'en franchir une partie; bientôt on veut en parcourir un plus grand espace; on veut enfin la franchir toute entière. On a l'adresse de se tromper soi-même pour ne pas se rebuiter. L'artiste commençant borne ses vœux à égaler les plus habiles de ses compagnons d'étude; il s'efforce ensuite d'égaliser son maître; il l'atteint & se propose des rivaux plus redoutables; il les surpasse & veut se mettre au-dessus de toute rivalité: il finit par ne se plus imposer d'autres termes que ceux de l'art, & vieillit en travaillant toujours à les atteindre & s'en trouvant toujours éloigné.

Mais si la vie entière n'est qu'un cercle de desirs & d'efforts, où donc est la jouissance ? Elle se trouve dans les moments bien courts où l'objet qu'on désirait & qu'on vient d'obtenir n'a pas encore perdu ses charmes : elle se trouve dans presque tous les instants de la vie, parcequ'ils sont presque tous marqués par les douceurs de l'espérance.

Un Poète russe conte à ce sujet une fable ingénieuse. Péroun, ou le maître des Dieux, faisait la visite de la terre. Il se sentit fatigué & se reposa contre un tronc d'arbre. Demande-moi, lui dit-il en se levant, ce que tu veux pour récompense. Le tronc d'arbre n'était pas fort content de son sort : fixé au même lieu, ne pouvant jamais voir que ce qu'il avait toujours vu, il enviait la félicité d'un bœuf qui paissait en ce moment dans la plaine. Il osa prier le dieu de lui procurer une aussi brillante existence. Il ne fait que désirer & le voilà devenu bœuf. Un pâtre s'en empara, le conduisit tantôt sur de gras pâturages, tantôt dans de maigres

prairies, le frappe & le tient à son gré prisonnier dans une étable. Le bœuf, dégouté de son nouvel état, demande à devenir homme. Sa priere est exaucée. Il devient successivement, au gré de ses vœux, pâtre, fermier, bourgeois, financier, grand seigneur, ministre, roi. Que peut-il désirer de plus? Cependant il n'est pas content, il importune encore Péroun, qui l'élève au rang de ces puissants génies dont son trône est entouré. Mais de toutes les métamorphoses qu'il avait faites le tronc d'arbre animé, c'était à son gré la plus triste. Il se croyait retombé dans son premier état : il n'avait plus de nouveaux desirs à former, de nouvelles espérances à nourrir.

Ce que la vie offre de jouissances réelles est bien peu de chose. Elle doit la plupart de ses charmes aux illusions : il n'en est pas de plus douces que celles de l'espérance, & nous les devons aux desirs.

Qu'importe quand nous éprouvons des sensations agréables, qu'elles soient

dues au prestige ou à la réalité ? Qu'importe que je rêve, quand je me crois heureux, pourvu que mon sommeil soit long, & que je me croie bien éveillé ? Ne nous plaignons pas de désirer & d'espérer toujours. Tous les pas que nous faisons vers l'objet désiré sont autant de plaisirs : le fantôme ne s'éloigne que pour prolonger notre douce erreur, & ne se dissipe qu'au moment où nous croyons l'embrasser : il ne s'évanouir que pour être remplacé par un nouveau fantôme encore plus séducteur.

Dans nos peines, dans nos plaisirs, il n'est ordinairement rien de réel que nos sensations, puisque le plus souvent nos peines ne sont que des craintes, & nos plaisirs que des espérances.

Ainsi le malheur ou la félicité de notre vie tient beaucoup au caractère de notre imagination. Bien des hommes, trop injustement envieux, ont une sombre imagination qui leur peint tous les objets d'une couleur triste & sous des formes affreuses : ils ressemblent à ces

toutes leurs idées des teintes les  
riantes : tout s'embellit à leurs ye  
jusques à la misère.

Pour décider quel est le plus heu  
du mendiant ou du monarque, il  
drait savoir lequel des deux, dan  
sommeil de la vie, rêve le plus ag  
blément.



---

## CHAPITRE XLVIII

### *Plaisir.*

Puisque la vie n'est qu'un songe-bizarre & trompeur, si elle offre quelque chose de vrai, c'est le plaisir qu'on y peut goûter.

« De vrai, qu la raison se moque, dit Montaigne, ou elle ne doit viser qu'à notre contentement. Toutes les opinions du monde en font là, que le plaisir est notre but, quoiqu'elles en prennent divers moyens. Autrement on les chasserait d'arrivée : car qui écouterait celui qui, pour la fin, établirait notre peine & méfaise ? Les dissensions des sectes philosophiques en ce cas sont verbales. Quoi qu'ils disent, en la vertu même, le dernier but de notre visée, c'est la volupté. Il me plaît de battre leurs oreilles de ce mot qui leur est si fort à contre-cœur ; &, s'il signifie quelque suprême plaisir & excessif contentement, il est mieux dû à l'assistance de la vertu qu'à nulle

environnée de moins de soins, de moins d'inquiétudes; elle ne vous offre pas de faux amis, prêts à vous trahir; elle ne vous procure pas de vains éloges, qui vous dispensent d'en mériter de véritables. Si, quand vous serez pauvre, on vous loue de quelque vertu, soyez alors content de vous-même. Si on ne vous loue pas, consolez-vous: ce n'est pas vous qu'on ne daigne point remarquer, c'est votre fortune.

Faire une vaine recherche de plaisirs, c'est le moyen d'en goûter peu: on perd pour la jouissance, tout le temps, tous les soins qu'on emploie à les rechercher. Le plaisir est par-tout; il faut le connaître & le saisir. Quand on le poursuit, il s'échappe; & l'amour du plaisir est le plus grand ennemi du bonheur.

Une délicatesse dangereuse rend pénibles les moindres privations, par la multiplication des nécessités. Est-ce bien entendre ses intérêts que d'accumuler les moyens de souffrir? Qu'ils viennent à plaindre ces Sybarites, qui, couchés sur



des roses , ne pouvaient trouver le sommeil , quand une feuille était pliée ! L'homme amolli par les délices , n'a acquis que le talent de souffrir plus que les autres.

Un homme bien constitué, bien sain & bien sensé, trouvera sa vie semée de vrais plaisirs , parcequ'ils seront fondés sur la nature : car c'est toujours elle que le sage doit suivre. Ce serait l'affliger , que de se tourmenter inutilement par la privation de ce qu'elle nous offre d'elle-même , & de refuser les douceurs qui se trouvent sous la main. Ce serait une vaine affectation de philosophie , contraire à la sagesse , qui n'a rien d'affecté. La vie nous est prêtée pour en jouir , pour profiter de tous les biens qu'elle nous offre , sans offenser l'honnêteté ni le devoir , & non pour la semer de peines. Ne les cherchons pas ; nous n'en rencontrerons que trop.



---

## CHAPITRE XLIV.

### *Volupté d'Epicure.*

**J**EUNE homme honnête, qui as toujours marché loin des sentiers de la corruption, reçois le prix de ta vertu; apprends à connoître les charmes de la plus pure volupté. Viens, suis moi dans les jardins d'Epicure; viens écouter les leçons de ce charmant & respectable maître. Il t'apprendra que la nature a placé le plaisir à côté de la sagesse, & qu'il en est la récompense.

Quelle est cette inscription gravée en gros caractères sur la porte du sage? Lisons : « C'est ici le séjour du bonheur. » On y met le souverain bien dans la volupté. Le maître de cette maison est prêt à vous recevoir : vous trouverez en lui un hôte humain & facile. Les aliments que procure ce jardin, n'irritent pas la faim, mais ils l'appaisent : la boisson qu'on y trouve, n'augmente pas encore la soif, mais elle

« l'étanche : tout y est simple , tout y est  
 « fourni par la nature ».

Profitons de l'hospitalité qui nous est  
 offerte ; entrons. Quel est ce vénérable  
 vieillard ? La sérénité de son front nous  
 peint la candeur de son ame : on voit  
 briller sur ses traits la douceur & la ma-  
 jesté. Couvert négligemment des habits  
 les plus simples , il en est plus orné que  
 de la pourpre des Rois. C'est Epicure ,  
 c'est le sage que nous cherchons. Envi-  
 ronné , ou plutôt pressé de ses jeunes dis-  
 ciples , il paroît leur inspirer encore plus  
 d'amour que de respect. Mais il parle ;  
 écoutons ( 1 ).

« Mere de la nature , aimable volupté ,  
 « les hommes aveugles & coupables ont  
 « déshonoré ton nom. Hélas ! livrés à  
 « l'ignorance , à la cupidité , aux passions

---

( 1 ). Ce discours est en effet composé des  
 paroles d'Epicure conservées par Sénèque & par  
 Diogene Laërce. Il prouve que le vice cherche-  
 rait vainement un refuge même auprès du phi-  
 losophe qu'on a tant de fois accusé d'une morale  
 relâchée.

« sera point dans vos âmes avec  
« les passions basses qui vous tour-  
« tent & vous avilissent. Pour la  
« ter, il faut pouvoir éprouver le  
« mien de tous les plaisirs; celui  
« content de soi-même.  
« Croyez-vous, quand je vous  
« pose la volupté pour fin de vo-  
« tions & de vos desirs, que j'en  
« celle que poursuivent les débau-  
« celle qui consiste dans les p  
« de la table ou dans de sales jou-  
« ces? Non, je parle de cette vo-  
« pure qu'éprouvent un corps sans  
« leur, une âme sans agitation. La  
« raison peut seule nous la proc-  
« seule elle nous indique sans

toutes les opinions qui entretiennent le trouble dans nos ames.

« Elle ne differe en rien de la prudence, le premier des biens que nous devons à la philosophie & la mere de toutes les vertus. Vivre avec volupté, c'est suivre la prudence, l'honnêteté, la justice. L'ame du juste n'est jamais troublée; celle du méchant, jamais tranquille.

« La volupté est un bien; je ne crains pas de vous l'annoncer. Mais puisqu'il est certain que les vertus ne peuvent être séparées de la vie agréable, ni la vie agréable des vertus, il n'est pas permis de choisir indifféremment toutes les especes de volupté. Il en est un grand nombre qu'on ne saurait trop craindre : plus de maux viendraient à leur suite que ne valent les plaisirs séducteurs qu'elles promettent. N'oubliez même pas qu'il est des douleurs préférables au plaisir; des douleurs qui nous dédommagent du temps où nous les avons supportées, en nous

« conduisant à la volupté la plus pure.

« Ainsi toute volupté n'est point

« rechercher, toute douleur n'est point

« à fuir : c'est aux avantages, c'est aux

« maux qui doivent les suivre à déter-

« miner notre choix.

« Quand il n'y aura rien dans votre

« cœur que vous puissiez avoir honte

« de découvrir, vous sentirez le besoin

« d'avoir des amis. Le peuple imbécille

« méconnaît le prix de la vertu. Le sage

« dédaigne ses jugements; mais il ne se

« suffit pas à lui-même. Il cherche le

« bonheur exquis d'être vertueux aux

« yeux de l'amitié. La volupté s'envole

« loin de l'homme isolé. Nous savou-

« rons mal le plaisir, si personne ne

« fait que nous en avons. Je compare

« la table d'un homme qui n'a point

« d'amis, au repaire des bêtes féroces.

« Ne songez point aux mets qui vous

« seront servis; mais pensez quels sont

« ceux qui les partageront avec vous.

« Irez-vous courir après les grandeurs,

« les richesses, follement persuadés que

ipté marche à leur suite ? Quelle ! Si vous la cherchez ainsi, croyez-mes chers amis , vous ne la trou-  
jamais.

gardez-moi. Je suis plus riche que  
s de Perse , avec tout le faste qui  
vironne , & qui les rend plus mal-  
ux. Je n'ai rien fait pour ajouter à  
rtune ; mais j'ai su retrancher de  
lesirs. Je suis sûr de n'être jamais  
e, parceque je vis pour la nature :  
ivaïs pour l'opinion , je ne serais  
s assez riche.

est une grande richesse qu'une  
été conforme à la nature , & qui  
pas jusqu'à la faire souffrir ; qu'une  
été que le contentement intérieur  
npagne !

uand on posséderait le monde en-  
si l'on n'est pas satisfait de sa for-  
on est encore pauvre & misérable.  
oulez-vous savoir le grand moyen  
uir de ses richesses ? c'est de n'a-  
pas besoin de richesses. Ce n'est  
ordinairement sortir de la misère

« quoi contraindre après les fers ? Hélas !  
« chaînes superbes, dont vous vous  
« serez ornés, tiendront captives vos  
« mêmes. Il n'y aura plus de libre en  
« que la cupidité, & tous les vices qu'  
« entraîne.

« N'entrez dans les grandes aff  
« que quand vous y serez appelés  
« le service de la patrie ; car nous  
« mes obligés de nous sacrifier pour  
« Mais, tant qu'elle vous laissera ma  
« de vous-mêmes, ne remettez pa  
« lendemain le moment de jouir. Go  
« dès aujourd'hui le bonheur d'existe  
« Une des grandes folies des hom  
« la source la plus abondante de leurs  
« sans déplaisirs, c'est qu'ils n'exi



« Je ne veux trouver mes plaisirs que  
« dans moi-même. Je les veux indépen-  
« dants de l'injuste fortune & de l'aveu-  
« glé nature. Me rendrai-je le jouet de  
« leurs caprices? Eh quoi! si je suis in-  
« digent ou souffrant, en suis-je moins  
« bon citoyen, moins bon ami, moins  
« vertueux?

« Voulez-vous connaître un bien qui  
« nous assure le bonheur, qui nous laisse  
« tout l'usage de notre esprit, de notre  
« raison, de notre vertu, & qui nous  
« prépare de vrais plaisirs? c'est la fruga-  
« lité. Sachez-vous contenter de peu; car  
« qui peut vous assurer que vous aurez  
« toujours beaucoup? sachez que le seul  
« moyen de trouver aisément l'abon-  
« dance, & d'en jouir sans crainte, c'est  
« de savoir s'en passer.

« Tout ce qu'exige la nature se trouve  
« sans trop de peines : ce qui coûte tant  
« à acquiescir, c'est l'inutile, le superflu.  
« Les mets les plus simples, quand ils  
« chassent la douleur que cause le besoin,  
« ne sont pas moins agréables que les ra-

« goûts les plus recherchés. Du pain & de  
« l'appétit, de l'eau & de la soif, voilà  
« ce qu'il faut pour parvenir à la volupté.

« Je me sou mets à des épreuves que  
« je m'impose moi-même. Je choisis des  
« jours auxquels je ne satisfais ma faim  
« qu'avec les aliments les plus vils. Je  
« veux voir si je perdrai par-là quelque  
« chose de la volupté, combien j'en per-  
« drai, & si cette diminution de plaisir  
« vaut la peine que je me fatigue beau-  
« coup pour ne la pas supporter. Voyez  
« Métrodore; il partage avec moi ces  
« épreuves: mais il n'est pas-encore par-  
« venu au même degré de sobriété. Le  
« gourmand dépense ces jours-là douze  
« as pour sa nourriture. Il est vrai qu'il  
« n'est que mon disciple. Quant à moi,  
« qui suis le maître, je tiens une table  
« un peu moins somptueuse.

« Ainsi, mes amis, vous voilà, quand  
« vous voudrez, aussi riches, aussi heu-  
« reux que moi. Craignez-vous l'esclava-  
« ge? liyrez-vous à la philosophie. La  
« véritable liberté ne vous manquera ja-  
« mais

\* mais ; le sage la conserve jusques dans  
\* les fers : les hommes ne peuvent lui  
\* nuire. Il est au-dessus de leur haine , de  
\* leur envie , de leur mépris. Supérieur  
\* aux mortels & à la nature , il peut , s'il  
\* le faut , fouler aux-pieds la nécessité  
\* même.

« Consacrez vos belles années à l'étude  
« de la sagesse , & ne l'abandonnez pas  
« sur le déclin de vos jours. Il n'est jamais  
« trop tôt , jamais il n'est trop tard de  
« tenir son ame saine. Dire qu'il n'est pas  
« temps encore , ou que le temps est passé  
« de cultiver sa raison , c'est dire que  
« l'heure de chercher le bonheur est écou-  
« lée , ou qu'elle n'est pas encore venue.

« La sagesse fait goûter au vieillard les  
« douceurs de la jeunesse par le souvenir  
« du bien qu'il a fait : elle procure au jeune  
« homme les avantages de l'âge avancé ,  
« en le rendant supérieur aux craintes de  
« l'avenir.

« L'avenir ne nous appartient pas ab-  
« solument ; il ne nous est pas non plus  
« tout-à-fait étranger. Ne l'attendons pas

« avec la même confiance que s'il ne pou-  
« vait nous manquer; ne désespérons pas,  
« comme s'il était certain que nous ne  
« dussions jamais l'atteindre.

« Méditez profondément sur ce qui  
« constitue la vraie félicité. Présente ,  
« vous aurez acquis tout ce qu'il faut pour  
« en jouir : absente , vous ferez tout ce  
« qu'il faut pour vous la procurer.

« Pour être plus assuré de vos progrès  
« dans la vertu , faites choix d'un mortel  
« respectable que vous ayiez toujours de-  
« vant les yeux par la pensée. Vivez com-  
« me s'il vous regardait sans cesse , & ne  
« faites aucune action qui vous fasse rou-  
« gir de l'avoir pour témoin. Tant que  
« vous pourrez croire qu'il est satisfait,  
« vous n'aurez vous-même aucun repro-  
« che à vous faire.

« Ne vous inquiétez pas de ce que  
« pensera de vous le vulgaire. Si vous  
« vous sacrifiez à ses jugements , vous  
« perdrez bientôt le bonheur. Je n'ai ja-  
« mais voulu plaire au peuple , & je m'en  
« suis toujours applaudi. Il n'approuve

« pas ce que je fais, & je me pique de ne  
« pas savoir ce qu'il approuve.

« Que l'idée de la mort n'altère point  
« en vous le sentiment de la volupté.  
« Regardez comme des fous ceux qui  
« courent à la mort par ennui de la vie,  
« puisque c'est le genre de vie qu'ils ont  
« choisi qui leur en fait désirer la fin.  
« Mais ceux qui ont horreur de ce dernier  
« moment ne sont pas sensés.

« Accoutumez-vous à penser que la  
« mort ne peut jamais vous toucher. C'est  
« dans le sentiment que consistent & les  
« biens & les maux : & qu'est-ce que la  
« mort, si ce n'est la privation du senti-  
« ment ? Elle n'est donc ni un bien ni un  
« mal : elle doit donc nous être indiffé-  
« rente.

« Il est très vraisemblable que l'inf-  
« tant suprême n'est pas aussi douloureux  
« qu'on le pense : mais si l'on éprouve  
« alors quelque douleur, ce qui doit nous  
« consoler, c'est qu'elle durera bien peu.  
« Serai-je donc assez ennemi de moi-  
« même pour m'affliger d'avance d'un

« délicieux que donne une conf  
« pure, sans nous embarrasser de  
« tant inévitable où nous rendro  
« corps aux éléments ».

Ainsi parlait Epicure : & ses di  
embrassaient avec ardeur la vertu  
apprendre à connaître la volupté.

Homme , si tu veux goûter le p  
mérite de le trouver dans ton cœur.

*Fin de l'Homme moral.*

**A P P E R Ç U**  
**UR LA CIVILISATION.**

**R ij**





---

## A U L E C T E U R.

---

DANS l'*Homme Moral*, on a  
é de remonter aux premiers  
cipes de nos obligations , à la  
ce des passions qui nous ani-  
it & nous égarent , à la cause  
nos vertus , de nos vices , de  
travers : dans l'*Apperçu sur  
Civilisation* , on s'est proposé  
lécouvrir la première origine  
l'industrie humaine , & d'en  
re rapidement les progrès. Les  
x Ouvrages réunis offrent une  
uisse légère de l'histoire de  
omme. Dans le premier , il est  
sidéré par rapport à la morale ;  
s le second , par rapport à la  
on & à l'industrie : & ce der-  
rapport n'est pas lui-même  
nger à la théorie des mœurs.

mais si l'on n'en lit qu'un, il plus utile que ce soit l'*Histoire Moral*. Alors l'*Apperçu* lui sert quelquefois de commentaire.

On trouvera plusieurs idées pëtées dans les deux Ouvrages parcequ'elles sont les principes dont l'Auteur a déduit l'un l'autre.





## A P P E R Ç U UR LA CIVILISATION.

---

Les découvertes des voyageurs modernes ont fait connaître des nations plongées dans un état d'ignorance dont les anciens n'avaient pu se former une idée que sur des traditions vagues & incertaines. Cependant ces peuplades, réduites depuis long-temps dans une sorte d'état commençant, avaient déjà franchi quelques degrés de perfectibilité. Il faut pour se peindre l'homme dans l'état le plus brut & le plus voisin de la barbarie abandonnée à elle-même, ne lui proposer aucune idée, aucun sentiment, ne lui donner aucune connaissance qu'il doive à l'expérience de ses semblables, ou qu'il ait reçue d'un être supérieur ; il faut le dépouiller de toutes ses richesses intellectuelles pour lui restituer successivement, & reconnaître, par cette analyse, comment il a pu les acquérir.

---

## CHAPITRE PREMIER.

*L'Homme supposé dans l'état le plus  
brut.*

DANS l'état le plus brut auquel nous puissions le réduire par la pensée, il a déjà des idées, puisque les objets extérieurs excitent sur les organes de ses sens des impressions qui se communiquent au siége de l'entendement. Mais d'ailleurs son intelligence, encore naissante & peu exercée, le distingue à peine des autres animaux. Il semble n'avoir au-dessus d'eux que l'avantage d'une conformation qui le rend capable d'une perfection à laquelle il est encore bien loin d'atteindre & qu'il ne posséderont jamais.

Nos jugemens sont formés de plusieurs idées comparées entre elles, & le raisonnement se compose de plusieurs jugemens. Pour former cette chaîne, il faut avoir des signes qui représentent chacune de nos idées, qui nous les fassent

reconnaître, qui nous donnent la facilité de les mettre à part, de les reprendre, de les considérer ensemble & séparément. Ces signes sont les mots. Tant que nous supposerons l'homme privé d'un langage, il sera peu capable de former des raisonnemens suivis.

On a trouvé en divers endroits de l'Europe des enfans qui, abandonnés ou déposés dans les forêts dès l'âge le plus tendre, étaient restés absolument sauvages. Quand on leur eut appris à parler, quand on put les interroger, on ne tira d'eux aucune réponse satisfaisante sur leur état antérieur. Les perceptions qu'ils avaient reçues dans cet état, n'ayant point été fixées par des signes, s'étaient toutes échappées, & il leur était impossible de s'en rappeler le souvenir.

La mémoire du sauvage qui manque des signes de la parole n'est aidée que par les choses elles-mêmes qui laissent une empreinte dans son cerveau. La figure d'un animal qu'il a combattu se peint dans son entendement, y grave son image, &

c'est ce que nous appellons une idée. S'il rencontre un animal semblable, il se rappelle son ancien péril & son ancienne victoire : s'il voit une proie peu différente de celle qu'il a dévorée, il se promet une sensation pareille à celle qui a déjà flatté ses sens.

Pressé de la faim, l'image d'une proie capable de la satisfaire viendra se peindre à son esprit, & voilà une idée de désir. L'image d'un péril dont il n'est sorti qu'avec peine lui donnera des idées de crainte. Il a déjà trouvé plusieurs fois à contenter la faim qui le tourmentait; il s'est déjà tiré des périls dont il était menacé; il a déjà vaincu des animaux redoutables : il a donc les idées d'espérance, de confiance, de courage.

L'animal rêve, l'homme brut doit rêver aussi : car les formes des objets qui se sont gravés dans sa mémoire peuvent se représenter à son esprit pendant son sommeil. Mais les idées du sauvage sont trop peu nombreuses pour former un composé bizarre; & ses rêves ne seront

une représentation naïve de ses pen-  
sées ordinaires.

L'enfant dort quand il n'éprouve ni  
faim ni la douleur ; il dort presque  
tous les jours , parcequ'il n'a pas d'idées qui  
l'occupent & l'arrachent à l'engourdis-  
sement du sommeil. L'homme encore  
dur renferme , dans un corps vigou-  
reux , l'esprit de la première enfance :  
quand le besoin ne lui commande plus ,  
il se livre au sommeil.

Toujours surpris par la nécessité, qu'il  
n'apprend jamais à prévoir , obligé d'at-  
tendre long-temps pour la satisfaire ,  
forcé à de longues & fatigantes courses  
pour trouver , pour atteindre une proie ,  
épuisé par le jeûne au moment où il l'a  
rencontrée , il dissipe souvent une plus  
grande partie de sa propre substance  
qu'il n'en peut réparer. Il n'en a que  
ce qu'il lui en faut pour vivre ; il ne lui  
en reste pas une portion superflue qu'il  
puisse consacrer à l'amour.

Mais il est une saison que la nature  
semble avoir fixée pour la reproduction.

des especes, & qu'elle a marquée par le retour de sa fécondité. Alors les aliments plus substantiels, élaborés dans les canaux de l'animal, y portent une vertu vivifiante & génératrice ; alors commence le regne de l'amour ; alors le sauvage doit sentir un autre besoin que celui de se conserver.

Il était indolent & stupide ; il devient actif, impétueux : il ne connaît plus le repos, le sommeil ; il court dans les forêts, & fait retentir les échos de l'accent du desir. Peut-être ne fait-il pas bien encore ce qu'il souhaite, & cependant il souhaite avec ardeur ; il s'agite, il se tourmente. Il rencontre enfin l'objet qu'il recherchait ; la nature parle, & ses loix sont remplies.





---

## CHAPITRE II.

### *Commencement d'un langage.*

VOILA deux individus de notre espèce rapprochés ; d'autres encore naîtront de leur union, &c, de cette société commençante, doit résulter insensiblement une nouvelle manière de vivre.

Quand nous avons supposé l'homme isolé, nous l'avons supposé sans langage; mais à présent l'homme a des compagnons; il s'ennuie moins quand il est avec eux que lorsqu'il s'en trouve séparé : des rochers, l'épaisseur des forêts les débrent-ils à sa vue; il les appelle par des cris. Si des accidents, des dangers se joignent à l'inquiétude de la séparation, la nature lui inspire l'accent de l'inquiétude & de l'effroi : s'il attend d'eux quelques services, elle lui fait pousser celui du desir.

Dans les moments où nos sauvages sont ensemble, quelques gestes peuvent suffire d'abord au peu de besoin qu'ils

ont les uns des autres. Et comment font-ils la nuit? Comme ils font une grande partie du jour ; ils dorment.

Mais des besoins plus étendus rendent enfin nécessaire le commerce de la parole. Quelques syllabes durement prononcées par des organes novices deviennent peu-à-peu les signes de différents objets : ces signes nouveaux , & par conséquent peu intelligibles , sont expliqués , éclaircis par le signe ancien , par le geste , qui supplée en même temps à leur indigence.

Mais combien de fois de nouveaux signes enfin trouvés durent échapper à des mémoires peu exercées ! Combien de fois une convention oubliée dut rendre nécessaire une convention nouvelle ! Si quelques signes furent retenus , il faut l'attribuer à leur petit nombre , à leur brièveté , à la nécessité fréquente d'en faire usage , enfin à la très petite étendue de la société qui était convenue de ces signes.

Ainsi l'on n'eut d'abord que peu de

signes, & les choses qu'ils signifiaient étaient celles dont le besoin se reproduisait sans cesse. Représentez-vous le petit nombre d'objets qui forment les besoins absolus de l'homme le plus sauvage, & vous aurez à peu près le dictionnaire primitif.

L'individu n'eut d'abord que le nom de l'espèce entière, & quelquefois que celui du genre. Il suffisait qu'une chose eût avec une autre une ressemblance même assez éloignée, pour la faire participer au même nom. Un pin, un bouleau, un chêne se désignaient par le mot qui signifie *arbre*; un chien, un cheval, un taureau, par celui qui signifie *animal*.

Des sauvages, tels que nous les dépeignons ici, ne mangent que pour satisfaire leur faim; toute chair est bonne pour eux : pourquoi donc se fatigueraient-ils à donner, sans nécessité, des noms divers aux différents animaux? Ils ne donneront encore aucun nom au soleil, à la lune, parcequ'il ne leur est pas nécessaire de demander à personne

la lune ou le soleil. Ces êtres ne seront cependant pas les derniers à obtenir un nom, parcequ'ils sont du nombre de ceux qui frappent le plus les sens.

Les choses ont des qualités très sensibles qui les distinguent entre elles, & qui établissent souvent de grandes différences entre des individus de la même espèce : l'un est grand, l'autre petit ; l'un est bon, l'autre mauvais. On aura donné des noms à ces qualités ; mais ces noms n'auront été trouvés qu'après ceux des choses mêmes, parcequ'il est plus indispensable de désigner les substances que leurs attributs.

On n'aura sur-tout pris la peine de donner des noms qu'aux qualités les plus frappantes, & celles qui auront eu entre elles quelque rapport, auront été désignées par le même signe. Ainsi le bon aura signifié le beau, comme quelques langues en fournissent la preuve.

Comment suppléait-on au défaut des verbes ? Souvent par l'accent, comme nous faisons encore quelquefois, J'ai soif

& je dis *de l'eau* : on comprend que j'en demande. Je marche dans l'obscurité, & je m'écrie *de l'eau* ! ceux qui me suivent entendent fort bien qu'ils doivent se détourner s'ils craignent de tomber dans l'eau. Le verbe avait encore un autre supplément, la pantomime : au lieu d'exprimer l'action par un mot, on la représentait.

Les langues naissantes ont dû, par disette, être remplies de ce que nous appellons des ellipses ; souvent, pour vouloir tout exprimer, nous faisons de véritables pléonasmes : car c'en est un de répéter en paroles ce que nous avons déjà dit par les yeux, par le ton de la voix, par la couleur du visage, par l'expression des traits. Dans les fortes passions, nous parlons comme les premiers hommes ; un seul mot, dans la bouche d'un homme passionné, exprime une phrase entière.

Les verbes n'eurent long-temps qu'une forme, celle de l'infinitif. On n'aura pas d'abord songé à exprimer par

différentes inflexions les personnes, les nombres, les temps. Le fréquent emploi de l'infinitif & celui de l'ellipse sont peut-être des marques auxquelles on peut reconnaître l'antiquité d'une langue.

Après avoir exprimé par des mots un certain nombre de choses, de qualités & d'actions, on aura tardé long-temps à inventer les autres parties du discours.

Le langage a dû rester dans une longue enfance, parcequ'il n'a pu recevoir de nouveaux accroissements que par les progrès nouveaux de ceux qui le parlaient. Les mots dont ils avaient chargé leur mémoire exprimaient tous leurs besoins, & par conséquent toutes leurs idées : ils ne pouvaient acquérir de nouvelles idées qu'en contractant des besoins nouveaux, ce qui supposait une autre manière de vivre.



---

## CHAPITRE III.

*Homme brut considéré par rapport au moral & à l'industrie.*

, vers cette époque, nous considérons l'homme par rapport au moral , nous lui découvrirons le germe de nos passions ; mais il n'en a pas encore les nuances. Capable de colere , si on lui dispute une proie ; de jalousie , si on veut lui arracher l'objet de son amour ; la paresse sera sa passion habituelle , & ne sera vaincue que par le besoin. Sa colere , durable & profonde , doit dégénérer en vindicte , parcequ'il n'est pas distrait par tous ces mouvements qui nous agitent. En trouvant des violences , il se formera chez lui l'idée du juste & de l'injuste : ainsi la justice est la premiere vertu qui se fasse connaître à l'homme , & elle renferme toutes les autres.

Peu sensible à ses propres douleurs , le sauvage le sera moins encore à celles de ses semblables. Les sauvages qu'on

nous a fait connaître sont peu compatissants ; une sorte d'indifférence fait toute leur bonté.

Le sauvage est plus agile que vigoureux : l'habitude des longues courses entretient sa légèreté ; mais comme il travaille peu , il n'acquiert pas le genre de force que donne l'habitude du travail. L'homme exercé dans les durs travaux de la société perdra bientôt de vue le sauvage qui fuira devant lui ; mais il le vaincra facilement à la lutte.

Obligé de viser la proie qu'il veut atteindre , & de viser juste ou de périr de misère , le sauvage aura l'organe de la vue plus fort & plus juste que l'homme policé. Il appercevra mieux l'objet qu'il se propose pour but ; mais il ne distinguera pas les nuances , l'accord , le tranchant des couleurs , la beauté des formes & leur délicatesse. Mille choses lui échapperont que nous savons embrasser d'un regard : il jouit de l'avantage de bien voir & ne connaît pas le plaisir de voir finement.



Son oreille sensible l'avertira du bruit le plus faible ; elle est pour lui une garde sûre & fidele contre le danger : mais frappé seulement du bruit, elle n'aura pas de finesse pour le son. La mélodie expirera dans l'organe de l'ouïe sans passer jusqu'à l'ame.

Son odorat saura l'avertir de l'approche d'un serpent : mais une charogne infecte ne réveillera point en lui le dégoût, & les exhalaisons les plus suaves ne lui feront point éprouver la volupté. Il a des sens pour l'usage, il n'en a pas pour jouir.

Ainsi le plus sage, & en même temps le plus voluptueux de nos sens, celui qui redresse les erreurs de tous les autres & par qui nous connaissons le plus doux des plaisirs ; le tact, qui est en nous si supérieur à celui des animaux & qui nous rend si supérieurs à eux, est rude & sans finesse chez l'homme de la nature.

Il est rare de voir le sauvage en colere, & cela doit être. Otez à l'homme toutes les superfluités qui l'intéressent forte-

ment ; tous les objets qui excitent son ambition ; mettez - le hors d'état de traverser fréquemment les autres & d'en être traversé ; ôtez-lui toutes les chimères d'un honneur dans lequel il se croit aisément offensé ; réduisez-le à un petit nombre d'idées, & à un besoin presque unique ; mais impérieux : vous le rendrez flegmatique comme les sauvages.

Ils ne battent pas leurs enfants , ne les grondent même jamais, ne les gênent en rien , & leur donnent à peine froidement quelques conseils. L'enfant s'abandonne, tout va son train ordinaire ; il rentre , & on ne lui dit rien ; je vois en cela , non de l'amour , mais de l'apathie. Ils pleurent la mort de leurs enfants ; c'est le seul moment où ils leur témoignent de la tendresse.

L'amour , chez les peuples que la société n'a pas encore polis , est réduit au physique. Il consiste tout entier en sensations , & ne connaît pas le sentiment : réduit à lui-même , privé de toutes les illusions qui l'accompagnent , il est dépouillé

pouillé de tous ses charmes. L'homme suit cet instinct malheureux qui engage le fort à soumettre le faible : sa femme n'est pas son amante, sa compagne, sa consolation, le charme de sa vie ; c'est son esclave.

L'habitude de sacrifier sa force dans la société, parceque la plus grande force individuelle n'est que faiblesse devant la force sociale ; l'obligation fréquente de reconnaître la supériorité du faible ; l'estime acquise à mille qualités diverses qui ne tiennent pas à la vigueur corporelle ; la connaissance d'une foule de plaisirs différents qui ne sont pas à la portée du sauvage, qu'il ne peut ni goûter ni connaître, soumettent souvent l'homme policé à sa compagne.

Mais les sauvages ne connaissent encore que le mérite de la force ; mérite sensible, qui se pèse en quelque sorte : & leurs femmes ne l'ont pas. Ils rejettent toutes les occupations qu'ils méprisent sur ces créatures inférieures dont la fai-

blesse peut du moins suffire à de semblables travaux.

L'industrie du sauvage n'est pas plus développée que ses sentimens.

Les hasards de la nature , ou plutôt ses combinaisons variées à l'infini , des branches qui , dans leur chute , se seront arrêtées sur d'autres branches & que les vents y auront entrelacées , auront donné à l'homme un premier degré d'industrie & la connaissance de quelques commodités. Il aura pu bientôt se procurer un asyle construit de ses propres mains , & , en imitant la nature , il l'aura perfectionnée.

Dans d'autres pays , les hommes auront habité d'abord les antres des rochers ; & quand la population sera devenue plus nombreuse , ils s'en seront creusé eux-mêmes. C'est ainsi que les habitants des îles Aléoutiennes , de celles aux renards , & de la presqu'île du Kamtschatka vivent dans des huttes souterraines qu'ils ont creusées de leurs mains.

Que du bois ait pris feu par un frot-

tement entrepris sans dessein , que des viandes se soient trouvées par hasard assez près de ce feu , les sauvages , goûtant à ces viandes grillées , leur auront trouvé une saveur nouvelle & plus agréable. D'autres hasards leur auront appris à faire bouillir dans l'eau les chairs des animaux. Instruits désormais de la manière de renouveler le feu , ils se procureront le plaisir de manger quelquefois des viandes cuites.

Mais quand la chasse ou la pêche sera difficile , quand ils auront long-temps éprouvé le tourment de la fatigue & de la faim , ils continueront , suivant leur ancien usage , de dévorer les chairs palpitantes des animaux qu'ils viendront déchirer. On a trouvé la preuve de ce fait chez les Samoïedes , & dans les îles Orientales dépendantes de la Russie.

Joindre ensemble quelques peaux de bêtes pour s'en couvrir soi-même , & pour rendre les cabanes plus impénétrables aux rigueurs des saisons , former quelques ustensiles grossiers pour porter plus

commodément & pour ferrer le produit de la chasse ; voilà le degré d'industrie que n'ont point encore passé des races très anciennes , puisqu'elles sont aussi nombreuses que leur genre de vie puisse le permettre.

Mais il faut se nourrir. La difficulté d'atteindre avec la main ou avec un bâton la proie que l'on poursuivait fit bientôt inventer l'arc & la fleche. Cette première industrie de presque tous les peuples est considérable pour des hommes qui n'avaient aucune connaissance de la théorie du ressort : mais c'est toujours d'un pas rapide que l'absolue nécessité franchit les obstacles.

Voyez les hommes que la nature a placés sur des rivages stériles ; la terre leur refuse la subsistance : ils la demandent aux mers. Les plantes qu'elles jettent sur leurs bords leur servent à tresser des filets ; ils font avec du bois des hameçons & des grapins. Leur proie les fuit à travers les flots ; des arbres flottants leur inspirent l'idée de se creuser des canots ,

se hasarder à sa poursuite sur les  
les irritées.

Les Groënlandais, les habitants des  
qui lient, par une chaîne continue,  
le septentrionale à l'Amérique, n'ont  
bois que celui qui leur est apporté par  
flots : leur industrie, victorieuse des  
obstacles, supplée à cette disette. Les car-  
asses des monstres marins dont ils font  
leur proie, forment la charpente de leurs  
barques. Ils les couvrent des peaux de  
ces mêmes animaux que leurs femmes  
ont préparées, & qu'elles savent coudre  
avec des nerfs, n'ayant pour aiguilles  
que des arrêtes de poissons.

Les glaces du climat qu'il habite ont  
fait inventer au sauvage du nord ces longs  
patins, à l'aide desquels il glisse sur la  
neige, & court avec la même rapidité  
que la proie légère qu'il poursuit.

Si le pays fournit de la terre argilleuse,  
le sauvage fait bientôt faire des vases  
de terre. Le Kamtchadale n'a d'autre  
ressource que de se creuser des auges de  
bois ; & , ne pouvant les exposer au feu ,

il jette continuellement dans l'eau qu'elles contiennent des cailloux ardents. Il n'a que ce moyen incommode de faire cuire ses aliments.

J'oubliais une branche considérable des premiers arts. L'homme n'est jamais content de ce que la nature a fait pour lui : il croit , en la contrariant , pouvoir s'embellir. De là l'usage , varié chez les différents peuples, de faire à leurs enfants des têtes pointues , des têtes quarrées , des têtes longues , des nez écrasés , de longues oreilles.

Les Hottentots ont trouvé l'art de se faire , avec leurs cheveux & une grande quantité de vieux suif , une coëffure qui n'a pas besoin d'être souvent renouvelée. Leurs femmes se font des brodequins avec les boyaux des animaux dont elles ont déchiré & dévoré leur part.

Les Kamtchadales sont contents d'eux-mêmes quand ils ont surchargé leurs têtes de huit à dix livres de cheveux empruntés.

Mais un goût de parure généralement



répandu chez les peuples qui ne portent point encore d'habits , & même chez quelques-uns qui en portent déjà, consiste à se tracer sur la peau des figures ineffaçables. Comment se parer quand on est tout nu ? On n'a d'autre moyen que de se peindre la peau ; & le même amour de la pature , naturel à tous les hommes , a introduit le même usage dans toutes les premières sociétés.

Quand on s'est fait des vêtements , la peinture , devenue inutile sur le corps , a été insensiblement transportée sur les habits. Ainsi les hommes ont eu d'abord sur leur peau & leurs tableaux & leurs étoffes.

C'est aussi par l'envie de se parer que les sauvages se percent le nez , les oreilles , les lèvres , pour y attacher des métaux , des pierres brillantes , des os , des plumes , des roseaux , des coquillages. Le blanc , le rouge , les mouches de nos femmes sont les dernières traces du souvenir qu'elles ont conservé de leurs sauvages aïeules.

## CHAPITRE IV.

*Qualités de l'esprit chez les sauvages.*

TANT que l'homme ne connaît qu'un petit nombre de besoins indispensables, il n'a que le petit nombre d'idées que ces besoins inspirent. L'esprit du sauvage est juste , précisément parcequ'il est borné. Il a peu d'erreurs , parcequ'il a peu de connaissances , & ne s'égare pas , parcequ'il ne connaît qu'une route : il n'a pas assez d'idées pour en avoir de fausses.

Les idées fausses doivent leur origine à des recherches , à des spéculations indépendantes des premières nécessités : elles sont dues à des réflexions imparfaites , à des principes légèrement reçus , & ne peuvent se trouver dans des cerveaux qui n'ont pas réfléchi , & qui n'ont pas reçu les réflexions des autres.

Le sauvage n'a que des idées fort communes , mais claires : il fait très peu ,

tout ce qu'il fait est fondé sur le sentiment intime ou sur les sens. Il n'a de préjugés de l'enfance : né parmi des hommes aussi simples, aussi ignorants, aussi peu pensants que lui-même, qui aurait pu lui en inspirer ? Les autres ne pensent pas pour lui, & ne remplissent pas laborieusement sa mémoire de leurs réflexions bizarres, & des fausses opinions des siècles écoulés.

Sans besoins factices, il n'a pas de fausses idées sur les besoins. Parlant une langue qui ne généralise rien, il s'épargne bien de fausses idées métaphysiques. Il ne connaît que les objets sensibles qui sont à sa portée, & peut du moins en bien connaître les qualités les plus frappantes. Recevant les choses comme elles se présentent, & ne remontant pas à leurs causes, il continue d'ignorer ces causes; & cela vaut mieux que d'en imaginer de fausses.

## CHAPITRE V.

*Idées surnaturelles des sauvages.*

**L**A découverte qu'on a faite, dans les différentes parties du monde, de peuples qui semblaient n'avoir aucune idée de l'Être suprême, & chez lesquels on a trouvé des forciers, nous apprend que la superstition a, du moins quelquefois, précédé la religion.

L'homme est par-tout faible & sensible : par-tout les maux qu'il a soufferts lui font craindre d'autres maux pour l'avenir. Le premier fourbe qui se vante de pouvoir détourner les maux dont on est menacé, soulager ou guérir ceux dont on gémit, trouve aisément des esprits crédules prêts à recevoir ses secours trompeurs. L'homme souffrant se livre en aveugle à la main qui promet de le guérir.

Le forcier n'a que des contorsions à faire, des mots bizarres à prononcer

la crédulité de ceux qui l'emploient fait le reste, & la force de leur imagination, quelquefois même la nature, travaillent à la gloire de l'imposteur.

Les sorciers se trouvent dans toutes les peuplades du Canada, de la Louisiane, du Brésil, enfin chez tous les sauvages de l'Amérique. Ils sont en honneur parmi les Africains. Ils jouissent de la première considération chez les Lapons, les Samoïedes, les Toungoufes, les Kamtchadales, & même chez quelques peuples des îles Orientales de la Russie en qui l'on n'a pu découvrir aucune connaissance de la Divinité.

Parmi les premiers arts inspirés au sauvage par la nécessité, on doit placer la médecine. Les animaux savent découvrir des plantes salutaires, & quelquefois ils s'empoisonnent : le sauvage les imite avec encore moins de sûreté. Cet art conjectural, même lorsqu'il approche le plus de sa perfection, & dont les succès peuvent toujours être disputés & attribués à la nature ; cet art qui doit sa

naissance à nos maux, à notre incertitude sur leurs causes & sur les moyens de les guérir, au mystère profond qui nous cache à nous mêmes; cet art dont les effets portent sur l'avenir, & dont les moyens n'ont souvent qu'un rapport assez peu sensible avec les fins qu'il se propose: l'art de guérir enfin est tombé naturellement chez tous les sauvages entre les mains des sorciers. Ils réunissent à la fois contre les maladies la force de quelques simples dont ils croient connaître les vertus, & l'empire qu'ils affectent d'exercer sur la nature. Ils tourmentent les malheureux qu'on leur remet entre les mains & par l'opération des remèdes & par les opérations magiques.

Cependant l'ignorance de l'homme sur son auteur ne peut être durable. Le spectacle des grands effets de la nature, fixe, étonne l'attention du sauvage; il est forcé de leur reconnaître une cause, & de quelque nom qu'il l'appelle, cette cause universelle est Dieu.

L'imagination veut toujours se représenter

ter tou  
tir d'  
Le f  
om d  
a gran  
us u  
Plus  
day:  
ouv  
Dieu  
les f  
bira  
lan  
rer  
can  
no  
th  
P  
à  
l

lenter tous les êtres qu'elle conçoit & les revêtir d'une forme matérielle & sensible. Le sauvage, qui jusques-là n'a rien connu de supérieur à l'homme, se peint la grande cause, l'auteur de la nature, sous une forme humaine.

Plus les phénomènes de la nature sont effrayants, & plus on est porté à leur trouver quelque chose de divin. Ainsi le Dieu suprême a été, chez presque tous les peuples, l'homme puissant qui, habitant la région des nuages, roulait & lançait la foudre.

De nouveaux effets observés donnerent lieu à la recherche de nouvelles causes, & ces nouvelles causes furent de nouveaux Dieux : ainsi naquit le polythéisme.

Le vent souffle; rien n'arrête son impétuosité; il brise les arbres, les arrache à la terre; rompt les plus durs rochers, les partage en énormes éclats qui se précipitent, roulent, & portent au loin l'effroi, la désolation & la mort. Il soulève la masse des eaux, ouvre & referme

les profonds abîmes de la mer. La cause de l'agitation de l'air, du soulèvement des flots se cache à l'ignorance : cette cause est tantôt Aquilon ou Borée ; tantôt l'homme de la mer, le roi des eaux, Neptune, un dieu enfin.

Un homme est malade ; on ne voit pas le mécanisme intérieur qui répare en lui la nature & lui rend la santé : cette opération occulte se nomme Apollon, Esculape, &c.

Le feu anime & détruit tout : il participera aux honneurs de la divinité, il fera pris quelquefois pour le premier des dieux.

Les Finnois, & d'autres peuples septentrionaux qui ont éprouvé la force supérieure de l'ours, lui ont attribué quelque chose de divin. C'est une sorte de dieu qu'ils poursuivent à la chasse, qu'ils cherchent à détruire : mais ils lui demandent pardon quand ils l'ont tué, lui chantent des hymnes, lui adressent des prières.

Dès qu'une fois l'homme a conçu



L'idée du Dieu suprême & des dieux secondaires, le forcier acquiert un nouveau crédit.

Des puissances supérieures sont répandues dans l'air, sur la terre, dans les eaux, dans les enfers : il ne s'agit que de lier commerce avec elles pour maîtriser la nature. Un gueux a besoin de vivre & craint le travail : il est fourbe, effronté, grand parleur, & s'exerce quelque temps à faire des tours capables d'étonner l'ignorance. A-t-il atteint ce degré d'habileté, toujours proportionné à l'esprit des hommes qu'il veut séduire ? il se montre en public, se vante d'avoir communication avec les êtres surnaturels, & on le croit. Dès qu'il a subjugué la crédulité, il peut se permettre les plus grossières impostures, elles seront toujours bien reçues.

D'autres causes font naître la divination.

Un sauvage affamé doit rêver souvent qu'il est à la chasse & qu'il atteint une proie : il se prépare à la guerre ; il rêve

qu'il combat & qu'il casse la tête à son ennemi. Si l'événement répond à ses songes, le rêveur, persuadé lui-même, se fait regarder comme un prophète; toutes ses visions sont des oracles. On vient le prier de rêver, tantôt pour savoir si la chasse doit être heureuse, tantôt si l'on pourra surprendre & battre les ennemis. Son métier devient bon; il partage sans travailler le produit de la chasse, & le butin de la guerre. Les vieillards, chez les Canadiens, se font rêveurs quand ils ne peuvent plus combattre; & les jeunes gens, quand ils ne le veulent pas.

Quelqu'un éprouve un malheur le lundi; le lundi est donc un jour malheureux : mais le mardi il réussit dans une entreprise; c'est donc un jour heureux que le mardi. De là les jours propices & funestes.

Un homme a l'esprit occupé d'un projet qui l'intéresse. Il sort, & des oiseaux volent à sa gauche : il réussit & s'en souvient. Il forme un autre dessein,

voit des oiseaux voler à sa droite & son entreprise est malheureuse. Il est donc clair que des oiseaux qui volent à gauche présagent un bon succès , & un succès malheureux s'ils volent à droite. Ainsi se forma la profession respectée de ces augures qui avaient tant de peine à se rencontrer sans rire.

Des événements qui se succèdent sont aisément regardés par l'ignorance comme dépendants les uns des autres : La guerre vient après une comète ; c'est la comète qui a causé la guerre.

On fit voir, dans je ne sais quelle ville d'Angleterre , un bœuf d'une énorme grosseur : il survint une maladie épidémique : le bœuf fut regardé comme la cause de ce fléau.

Les Prêtres Egyptiens , dit Hérodote , tenaient registre de toutes les choses extraordinaires qui arrivaient & des événements dont elles étaient suivies : ces prodiges devenaient autant de présages ; & , quand ils se renouvellaient , on attendait des événements semblables à

ceux qui avaient suivi de pareils  
dîges. Mais je m'écarte de l'histoire  
sauvages.



---

---

CHAPITRE VI.*Faible population des sauvages.*

TANT que l'industrie humaine ne surpassa que de peu de degrés le point sous lequel nous l'avons considérée jusqu'ici, l'espèce fut peu nombreuse. Les pays où, sauvage encore, l'homme jouit à peine de la nature, & ne fait pas la domter, offrent un aspect d'autant plus affreux que le sol renferme en lui même plus de fécondité. D'immenses & épaisses forêts où se confondent des arbres noueux, cavés & tortueux, dont les branches vives & les débris pourrissants sont indifféremment entrelacés ; des bois sombres qui opposent aux rayons du soleil des barrières impénétrables, pompent & recèlent les humides vapeurs, & font régner dans la zone tempérée les froids rigoureux du nord ; une terre jonchée de plantes vénéneuses, qui croissent & poussent leur verdure sur des plantes déjà

réduites en putréfaction ; des marais fé-  
tides , des lacs tantôt profonds & tantôt  
croupissants , des fleuves diversément  
embarrassés dans leur cours ; un sol par-  
tout inégal où l'homme ne peut nulle-  
part assurer ses pas ; des insectes nés &  
nourris de la corruption : ailleurs des  
sables arides , qui ne peuvent nourrir  
que des mousses seches & blanchâtres ;  
des cailloux long-temps roulés par des  
fleuves , des lacs & des mers qui ne sont  
plus ; des rochers qui vomissent des cen-  
dres & des eaux , des pierres & des flam-  
mes ; d'autres calcinés par les feux qui les  
dévorent : tel est l'aspect affreux des ré-  
gions que l'homme n'a point encore  
subjuguées.

Dans ces différentes contrées , il aban-  
donne la terre à sa stérilité opiniâtre ou  
à sa fécondité spontanée , & , lui per-  
mettant de nourrir des poisons , où ,  
sous une main habile & laborieuse , elle  
produirait des végétaux nourrissants , il  
borne sa subsistance au produit de la  
chasse ou de la pêche ; revenu toujours

**p**récaire & absolument insuffisant à un peuple nombreux.

Les végétaux cultivés naissent près les uns des autres, & s'enchaînent eux-mêmes par leurs racines à la terre qui les nourrit; la main qui les a semés les retrouve avec usure au temps de la moisson. Mais les animaux libres se répandent, suivant leurs besoins, leurs craintes ou leurs caprices, sur une vaste étendue de terrain. Ils se dispersent, fuient, cherchent au loin leur nourriture, & , trompant l'espoir du chasseur, ils la poursuivent dans des retraites qu'eux seuls ne trouvent point inaccessibles. Lors même qu'ils abondent le plus, leur nombre n'est jamais proportionné qu'aux besoins d'une très faible peuplade. On a calculé que seize cents arpents de terre, pour un peuple chasseur, répondent à un seul arpent pour un peuple cultivateur : ainsi la population des chasseurs ne serait à celle des cultivateurs que dans le rapport d'un à seize cents, si les productions sauvages & spontanées de la terre, ne sup-

pléaient , quoique faiblement, au défaut de la chasse.

Le chasseur qui n'a pu atteindre ou trouver une proie vit moins qu'il ne lutte contre la mort. La fatigue , la famine emportent le superflu d'une génération trop considérable , quoique toujours peu nombreuse. La plus grande partie périt dès l'enfance; peu de jeunes hommes parviennent à la virilité, & la décrépitude commence & amène la mort avec elle, dès que les membres perdent la souplesse de leurs ressorts. Qui devient incapable de poursuivre une proie , est incapable de vivre.

La prévoyance des maux futurs serait un don bien funeste pour des hommes qui ne sont point en état de les prévenir : mais ils ne pensent point assez pour joindre ce tourment à la misère de leur vie. Ils se résignent à souffrir la disette, comme nous nous résignons à supporter une maladie ; & quand la chasse devient abondante , ils se hâtent d'en dévorer le produit , & se livrent à une joie



tranquille, que si leur subsistance assurée pour toujours. Cette surabondance de nourriture, après des jeûs excessifs, enlève encore une partie de la population,



## C H A P I T R E V I I

*Style énergique des sauvages.*

P U I S Q U E les sauvages ont peu de besoins , peu de passions , peu de connaissances , leurs langues , dont nous avons considéré l'enfance & le premier progrès , doivent toujours rester très pauvres. Quand ils veulent rendre des idées qui n'ont pas encore pour eux de signes , il faut qu'ils emploient le langage figuré , & ils sont obligés de l'employer sans cesse. On admire l'emploi qu'ils font de ce langage énergique , & l'on ne voit pas qu'ils y sont contraints par la nécessité.

Supposez une langue si riche que tout y ait son signe , jusqu'à l'idée la plus subtile , jusqu'à la nuance la plus délicate des sentiments : ce sera la plus claire , & en même temps la moins énergique des langues. Comme elle offrira par-tout le mot propre , on dira toujours ce qu'on voudra dire , & l'on ne dira jamais plus qu'on

qu'on ne semblera dire. L'esprit de l'auteur sera toujours satisfait , jamais flatté , & son ame ne sera point émue : il comprendra toujours , & ne sera jamais étonné.

Dans les langues bornées , & elles le sont toutes , le rhéteur emploie le style figuré , pour montrer son adresse à l'employer : l'homme sensible , l'homme de génie , en fait un usage plus fréquent encore ; mais on y reconnaît toujours l'esprit supérieur qui lutte contre les obstacles que lui veut opposer l'expression. Il pense ce qu'elle n'a jamais encore rendu ; mais il faut qu'elle rende tout ce qu'il pense. Plus elle se refuse à signifier les idées qu'il a conçues , les sentiments dont il est pénétré , & plus invinciblement il l'asservit à son empire. Elle obéit en esclave , & l'on ne croirait pas qu'elle a résisté. Obligé d'emprunter des signes aux idées qui ont un rapport souvent même éloigné avec celle qu'il veut rendre , l'homme éloquent , le poète , l'écrivain créateur , ne parle plus ; il peint

avec la parole. La disette de sa langue rend plus brillantes les richesses de son génie, & l'admiration qu'excite la nouveauté de ses pensées s'accroît encore par le nouvel usage auquel il force l'expression.

Cette disette que trouve le génie dans les langues les plus abondantes ; parce qu'il n'en est pas d'aussi riches que lui, le sauvage l'éprouve sans cesse dans son misérable idiôme. A présent sur-tout que le commerce des Européens l'a placé dans une situation nouvelle à bien des égards, il est obligé de rendre ses nouvelles idées par les mêmes signes qui lui suffisaient autrefois ; il plie les expressions à un usage auparavant inconnu, & nous étonne par les ressources qu'il tire de sa misère.



---

## CHAPITRE VIII.

*Quand commence l'amour de la patrie.*

**L**E chasseur, toujours errant, ne connaît point de lieux qu'il appelle sa patrie, parceque les hommes ne tiennent à un pays qu'autant qu'ils le cultivent. Fixer des peuples errants dans une habitation constante, ce serait les condamner à la mort.

Chez les peuples qui n'ont pas de demeures fixes, la patrie est nulle. Ils peuvent aimer les membres de la société dans laquelle ils vivent; ils ne sentent aucun attachement pour les lieux où ils ont reçu la naissance.

Le Lappon, le Samoïede meurent bien tôt de maladie & de chagrin, si l'on veut les retenir à Saint-Petersbourg ou à Moskou. Ce n'est pas leur patrie qu'ils regrettent; c'est le genre de vie, la liberté, le climat auxquels ils sont accoutumés.

Mais dès qu'une nation cultive une terre, elle s'y établit, & cette terre devient chère à ses habitants : elle semble s'identifier avec tout ce qu'ils ont de plus précieux ; elle s'anime, elle exige, elle obtient leurs plus tendres hommages. La nature muette prend une voix, s'écrie & tend les bras au citoyen éloigné de sa patrie. Cette voix frappe son oreille pendant le jour : il l'entend plus véhémentement encore dans le silence de la nuit, & jusques dans les bras du sommeil : elle retentit sur son cœur palpitant, le flatte & le déchire, le fait soupirer d'amour & de regret. Il n'existe plus dans les lieux où il se trouve, lieux étrangers à son âme prévenue : il borne son existence aux années qu'il a passées dans les contrées qui l'ont vu naître, à celles qu'il espère y passer encore. Il se retrace avec intérêt tous les objets qui frapperont ses sens, objets précieux, parcequ'ils en rappellent d'autres encore plus chers. C'est là que se sont écoulés les jours tranquilles de son enfance; c'est là qu'il a reçu

les douces caresses d'une mere ; là qu'il a goûté le plaisir nouveau pour lui d'exister ; là qu'il a ressenti les premières impressions de l'amour. Les arbres , les pierres , les eaux , les édifices , rien ne lui est indifférent : il rencontre par-tout des monuments de quelques instants heureux de sa vie ; & l'image de ses anciennes douleurs , en se retraçant à son souvenir , s'embellit par la mémoire de ses félicités passées.



## CHAPITRE IX.

*Hospitalité en honneur chez les sauvages.*

LES sauvages sont ordinairement hospitaliers. L'homme naturellement dominé par l'esprit d'usurpation, de rapine, d'injustice, n'en est pas moins porté par la nature à respecter, accueillir, servir même avec générosité ceux qui merrent en lui leur confiance & se livrent entre ses mains. Cet heureux penchant s'affaiblit & se perd dans la longue & molle jouissance de la vie policée : mais on le trouve dans toute sa force chez les peuples qui, menant une vie plus agitée, plus incertaine, sont plus souvent exposés eux-mêmes à désirer les secours qu'ils accordent aux autres.

Aussi ne verrez-vous guere de peuple demi-sauvage, ou de peuple vagabond, qui ne regarde comme un des plus sacrés devoirs l'exercice de l'hospitalité. Les Gaulois, les Francs, les Germains



étaient hospitaliers. Les Grecs l'étaient, & leur union sociale ne remontait pas à des siècles fort reculés. On en peut dire autant des Romains qui descendaient de brigands. Au contraire, les Egyptiens, dont la police se perd dans la profondeur des temps, avaient les étrangers en horreur : à la Chine, ils ne font pas même reçus.

Mais les féroces Brasiiliens accueillent du moins avec indifférence dans leurs cabanes, & nourrissent à leur manière, le voyageur qu'ils auraient mangé s'ils l'avaient pris dans une armée ennemie. Terrible dans le combat, le Tatar est, dans sa horde, l'hôte le plus généreux. Le Kalmouk ne voit que des frères dans tous les étrangers qui ont besoin de ses secours. Les Arabes vagabonds, qui ne connaissent d'autre métier que le brigandage, reçoivent dans leur tente, comme un ami, celui qu'ils auraient dépouillé, vendu comme esclave, égorgé même, s'ils l'avaient trouvé à la suite d'une caravane : furieux sous les armes, généreux

& compatissans dès qu'ils les ont déposées.

Chez une nation qui jouit depuis long-temps d'un établissement fixe, des commodités de la vie, des charmes corrupteurs de l'opulence, l'humanité s'affaiblit, & bientôt elle s'éteint. On devient avare, parcequ'on a toujours des besoins nouveaux; dur, parcequ'on ne craint pas de souffrir; défiant, parcequ'on a souvent été trompé, & parcequ'on a souvent trompé soi-même.

Des hôtelleries s'élèvent : les voyageurs y trouvent, en payant chèrement, des commodités proportionnées à leur fortune : mais la pure humanité ne leur offre plus un asyle. Il semble qu'on ne doive plus rien aux hommes, quand le riche n'a plus rien à souffrir.



---

## CHAPITRE X.

*La guerre a pris naissance chez les sauvages.*

Nous soyons pas étonnés que les sauvages aient joint les maux de la guerre à toutes les misères dont leur vie est affligée : la guerre fut pour eux une suite de leur genre de vie, & de la misère qui l'accompagne.

Si l'on excepte le très petit nombre de contrées où les hommes ont trouvé dans les végétaux une nourriture suffisante, ils ont été par-tout forcés de subsister de la chasse. Accoutumés à poursuivre, lâcher, atteindre une proie ; à déchirer de leurs ongles & de leurs dents l'animal las ou blessé qui implorait leur pitié par ses cris gémissants ; à éteindre leur soif dévorante dans le sang encore bouillant de leurs victimes ; ils sont devenus sourds aux plaintes de leurs semblables. Le compatissant a passé pour faible , & n'a re-

T V . . .

cueilli que des mépris. C'était un vil paresseux qui ne s'était point endurci le cœur en se joignant aux travaux de ses compagnons ; un homme isolé dans l'association , & par conséquent indigne d'y vivre.

Et comment le chasseur n'aurait-il pas été l'ennemi des autres hommes, puisque sa compassion aurait été une cruauté pour lui-même ? nous avons déjà vu quelle immense quantité de terrain est nécessaire aux sociétés qui ne cultivent pas le sol. Un petit peuple chasseur ne voyait donc dans un autre peuple qu'il rencontrait , que le consommateur des subsistances dont lui-même avait besoin. Des hommes , même désarmés , étaient pour lui des ennemis cruels , qui menaçaient de le faire périr par la disette.

Une peuplade de chasseurs ne franchit l'immensité des forêts , ne cherche à s'agrandir, que pour trouver de nouvelles consommations : si elle ne trouve que de nouveaux consommateurs , il faut qu'elle les détruise , ou qu'elle soit détruite par eux.

Le sauvage fait la guerre parcequ'il doit la faire. La nécessité lui fait estimer une profession que son genre de vie lui rend indispensable.

Les peuples pasteurs ont succédé aux peuples chasseurs. Accoutumés à répandre le sang dans leur première manière de vivre, ils n'en ont point horreur dans leur état présent. Cette nouvelle situation exige encore une grande étendue de terrain, parcequ'il en faut changer quand les troupeaux ont épuisé les pâturages : on éloigne donc par la force des armes les peuplades voisines, parcequ'on a besoin pour soi-même d'une vaste solitude. Si l'on rencontre une ville, c'est un obstacle qu'on renverse : elle est pillée, ravagée, & les habitants réduits en esclavage. Il n'y a pas là de droit des gens à implorer, parcequ'il existe trop peu de rapports entre un peuple qui a des villes & des cultures, & un peuple qui n'a que des troupeaux.

Le droit des gens a pour base des rapports qui peuvent rendre les dommages

réci-proques. La crainte des mêmes représailles qu'on avait déjà souvent éprouvées, a seule donné des bornes au droit de la guerre. Un peuple qui ne possède que des troupeaux qu'il conduit avec lui, détruit les villes, dévaste les campagnes, sans craindre de représailles semblables. S'il est vainqueur, il est riche; s'il est vaincu, il périt ou prend la fuite, & ne craint pas d'être dépouillé de tout après la défaite. Il retrouvera ses champs partout où il rencontrera des déserts.

Les hommes, forcés de combattre pour conserver leur vie dans l'état de chasseurs & dans celui de pasteurs, ont dû tenir encore leurs mains armées pour leur défense quand ils se sont renfermés dans les murailles des villes.

L'histoire des premiers temps de la Grèce, qu'on a qualifiés du beau nom de temps héroïques, est un tissu de fables : mais ces fables sont les restes d'une tradition obscurcie par l'interposition des siècles, & l'on peut encore, du sein de ces ténèbres, tirer quelques lumières.

si  
Hercul  
truit te  
d'Hercul  
trome de  
délivré  
connaît  
aire le  
ls con  
re,  
ngar  
time  
leur  
ava

vi  
ta  
ti  
d

1

Hercule, Persée, a tué tel brigand, a détruit tel monstre. Ecartons les noms d'Hercule, de Persée, de Cacus, d'Andromède & le monstre dont elle fut délivrée : arrêtons-nous aux faits ; nous connaissons que les Grecs venaient de faire les premiers pas vers la vie sociale. Ils commençaient à exercer quelque culture, à nourrir quelques animaux ; & regardaient comme une possession légitime ces troupeaux qu'avaient élevés leurs soins, & ces terres que leurs mains avaient cultivées.

Tous les individus, accoutumés à vivre de la chasse dans les forêts, ne s'étaient pas joints à la nouvelle association, ne s'étaient pas soumis à un travail dont ils avaient horreur. La plupart de ces hommes errants & vagabonds ne daignaient pas reconnaître le nouveau droit de propriété. Ils arrachaient le fruit des sueurs du colon, enlevaient les troupeaux, & ne laissaient rien d'assuré à l'homme laborieux.

Mais dans cette penplade exposée sans

cesse aux attaques du sauvage usurpateur ; se trouve un homme fort & hardi : il arme son bras d'une branche noueuse , & va casser la tête au brigand : voilà l'histoire d'Hercule ; & si elle n'avait pas été écrite , on aurait pu la deviner.

L'affreuse terre que commençaient à défricher quelques peuplades , devait nourrir une grande quantité d'animaux dangereux. Les plus affreux reptiles prennent un prodigieux accroissement sur une terre humide & sauvage , au milieu de ses productions détruites & corrompues ; les monstres dévorants se plaisent dans ces antiques forêts où les creux des vieux arbres & les sombres cavernes leur offrent de commodés asyles. Le même héros , le même homme presque nu & armé d'une forte branche , qui purgeait la terre , c'est-à-dire les environs de sa peuplade , des brigands qui l'inquiétaient , détruisait aussi les monstres dont elle était infestée.

La nécessité de poursuivre , de détruire les brigands , faisait les guerriers ; ils mé-



avaient les honneurs qu'on leur décerna. C'étaient des héros, & on leur accordait la plus grande gloire, parcequ'ils avaient rendu le plus grand de tous les services ; celui d'assurer la vie de leurs compagnons. Après leur mort, ils obtinrent des autels.

Quand la population eut pris de plus grands accroissements , quand la société fut devenue plus nombreuse & plus difficile à attaquer , il ne se trouva plus de brigands autour des pays bien peuplés , parceque leur métier aurait été le plus fatigant, le plus dangereux, & en même temps le plus stérile de tous. Mais ce qui eut une fois un objet utile , continue encore long-temps d'être estimé, lors même que cet objet n'existe plus. Il était entré dans l'opinion des hommes que les succès guerriers méritaient la plus grande gloire ; alors cette opinion était juste ; mais elle devint funeste dans la suite : il n'y avait plus de scélérats contre lesquels on dût prendre les armes ; on fit, pour la gloire , couler le sang de ses voi-

sins, &, sous le titre de conquérant, on exerça le brigandage, quand on n'eut plus de brigands à combattre.

Ainsi la fureur de détruire est devenue le premier moyen de mériter un grand nom. Notre soin le plus précieux doit être celui de notre conservation; &, par une absurdité d'abord étonnante, mais qui cependant a sa source dans l'origine de la société, nous respectons la mémoire de ces hommes de sang qui se sont illustrés par la destruction de nos semblables : nous n'avons eu que trop souvent l'imprudence de les offrir aux rois pour modèles.

Les mêmes passions gouvernent les états & les particuliers : les uns & les autres aiment à acquérir. L'art de la guerre, inventé pour le repos des hommes, sert d'instrument à leur insatiable desir d'usurper.

## CHAPITRE XI.

*Maniere dont les sauvages font la guerre.*

PARMI les sauvages , presque toutes les petites peuplades sont ennemies. Le vaincu jure au vainqueur une haine implacable. Nous voyons encore parmi nous quelle est dans le peuple la durée des haines nationales ; & l'homme sans lumières est plus peuple que les autres.

Ce n'est que par le progrès des lumières , & sur-tout par une longue & fréquente communication mutuelle, que les hommes parviennent à se regarder comme des frères. Cette fraternité est d'abord resserrée par chaque peuple dans le cercle de sa société : dans l'ancienne langue de Rome , un même mot signifiait un étranger & un ennemi. Les nations qui ne se sont point écartées des anciennes mœurs ont les étrangers en horreur : l'Indien brise le vase dans lequel a bu l'Européen.

Nos sentiments tendent à se concentrer autour de nous : quand ils se dispersent , ils s'affaiblissent. Notre amour ne peut s'étendre sur toute l'humanité , que notre sentiment de préférence pour nos concitoyens ne perde quelque chose de sa force.

Le sauvage, dans la guerre , préfère la ruse à la force ouverte. Il cherche à surprendre son ennemi : la gloire ne consiste pas pour lui dans les moyens de vaincre ; elle accompagne toujours la victoire. L'agresseur n'étant presque jamais attendu , se retire le plus souvent victorieux.

Trouve-t-on l'ennemi sur ses gardes ; on ne cherche plus qu'à faire la retraite. S'il faut absolument combattre & qu'on éprouve une résistance trop vive , on tâche de fuir. Aucune honte n'est attachée à la fuite. On n'a pas encore imaginé toutes ces maximes de point d'honneur que leur utilité a fait depuis établir. Tel est le courage de la nature quand l'opinion n'y a rien ajouté : telle était la valeur des héros d'Homere ; les Troyens virent le brave

Hector fuir autour de leurs murailles.

Le vainqueur ne s'arrête pas sur le champ de la victoire : il craindrait que les fuyards ne ramenassent de nouvelles forces & ne cherchassent à se venger. Le vainqueur & le vaincu semblent prendre également la fuite.

Les sauvages les plus féroces massacrent, mangent leurs prisonniers. C'est encore une suite de la première misère des hommes. Obligés d'abandonner la chasse pour la guerre, affamés avant le commencement du combat, épuisés quand il finissait, ils apaisaient leur faim dévorante avec la chair & le sang des vaincus. La vengeance, un goût atroce, ont fait durer cet usage enfoncé par le besoin.

Les sauvages du Canada, plus éloignés déjà de l'état de simple nature, ne mangent pas leurs prisonniers : ils en choisissent même quelques uns pour remplacer les guerriers qu'ils ont perdus. L'heureux captif succède à tous les biens, à tous les droits du mort, prend possession

de sa cabane , devient l'époux de la veuve & le pere de ses enfans.

C'est un germe de la politique des Romains qui s'incorporaient les vaincus, & en faisaient des instruments pour de nouvelles victoires. Mais les Romains, par la victoire, gagnaient de nouvelles terres , & avaient besoin d'une plus grande population : les sauvages ne gagnent à la guerre que de diminuer le nombre des consommateurs leurs voisins : une population plus nombreuse leur serait à charge ; tout ce qu'ils peuvent faire , c'est de réparer leurs pertes. Toutes leurs cabanes sont-elles remplies ? l'arrêt des prisonniers est porté : le moment de la clémence est passé ; rien n'est plus horrible que la vengeance : il faut pour la satisfaire que la mort soit lente ; il faut qu'elle soit affreuse.

Ainsi le sauvage affamé mange son prisonnier : si ses besoins moins pressants rendent ses mœurs un peu moins dures , il le fait périr dans les tourments. L'homme ne connaît long temps dans la

guerre d'autre droit que l'abus de la force, & ne se propose que la destruction.

Les Grecs, le peuple le plus poli de l'antiquité, ont souvent trempé leurs mains victorieuses dans le sang de leurs prisonniers. Le traitement que les Carthaginois firent éprouver à Régulus, est peut-être justement révoqué en doute par quelques critiques; mais il s'accorde assez bien avec les mœurs du temps auquel il se rapporte. Les Romains versaient de sang-froid & en cérémonie le sang des captifs : ils vendirent les malheureux citoyens de Carthage à la fin de la guerre qui termina les querelles des deux républiques rivales, sans adoucir la haine de la république victorieuse. Ils traînaient honteusement les rois vaincus, chargés de fers à la suite du char de triomphe.

Mais enfin les esprits se sont éclairés : le vainqueur a reconnu qu'il pouvait éprouver un jour les mêmes maux dont il accablait les malheureux, & cette idée si simple a donné naissance au droit de la guerre.

---

---

## CHAPITRE XII.

### *Défaut de gouvernement chez les sauvages.*

LES sauvages n'ont rien qui réponde précisément à l'idée que nous attachons au mot gouvernement. Quelques peuples reconnaissent des chefs héréditaires, d'autres s'en donnent d'électifs, la plupart ne sont dirigées que par leurs vieillards.

Mais ces vieillards, ces chefs électifs ou héréditaires doivent-ils être regardés comme des princes, comme des souverains, comme des hommes qui tiennent dans leurs mains les rênes du gouvernement, lorsque même la volonté générale n'affujettit point la volonté particulière, lorsque les décisions ne sont que des conseils, lorsqu'aucune peine n'astreint à les suivre, lorsque le pouvoir coercitif est inconnu? Ces personnages distingués par leur âge ou par leurs anciens ex-



plôits, ne sont que des particuliers dont on estime la prudence, & dont on prend les avis sans se soumettre à les suivre.

A peine même peut-on dire que les sauvages aient un chef pour les conduire aux combats. Le général d'une armée canadienne est une espèce d'orateur qui a reçu de la nature une voix tonnante : il anime le courage des combattants sans régler leurs opérations, & n'est pas moins le trompette que le commandant de leurs armées.

Comment des peuplades pauvres, bornées dans leurs desirs, dans leurs idées, dans leurs espérances, dans leurs craintes, pourraient-elles reconnaître un souverain ? Par quel prestige ce souverain pourrait-il soumettre à son pouvoir des hommes qui, réunis, sentiraient toujours qu'ils ont plus de force qu'un seul homme ? La puissance de celui qui commande s'accroît, dans ses propres états, en raison du nombre des sujets qui reçoivent ses loix. Si sa domination est d'une petite étendue, sa puissance,

même intérieure, est très bornée, parceque ceux qui lui sont soumis peuvent plus aisément se connaître & comparer leurs forces à la sienne. Si l'étendue de la domination est immense, le pouvoir qui la régit n'a plus de bornes : aussi les vastes états de l'Asie sont-ils soumis à la puissance arbitraire du despotisme.

Ulysse, & le gardien de pourceaux qui était son premier ministre, avaient peut-être plus de vertus & de talents qu'un sultan & son vizir : mais vivant sans cesse au milieu des habitants peu nombreux d'Ithaque, obligés de les avoir presque tous pour courtisans, ou de n'avoir pas de cour, ils ne pouvaient prendre sur eux une autorité fort imposante.

Un despote d'Asie, que ses esclaves n'ont jamais vu, qu'ils ne verront jamais, doit à l'opinion plus de force que n'en ont ensemble tous les hommes qui couvrent les vastes contrées de sa domination : mais un individu ne peut avoir de prise sur un petit nombre d'individus qui le connaissent tous, qui ont pesé ses forces,

s, qui ne tiennent à aucun lieu, qui possèdent que ce qu'ils peuvent emporter, qui sont eux-mêmes les forces armées de l'Etat, & qui en sont encore les mêmes toutes les barrières.



---

## CHAPITRE XIII.

### *Formation des grands Etats.*

Ou une société d'hommes se trouve placée, où elle s'est assez multipliée pour ne plus tirer de la chasse un tribut suffisant, elle élève des troupeaux. Alors une moindre étendue de terrain suffit à un plus grand nombre d'habitants. Les occupations pastorales sont douces & tranquilles ; elles supposent une industrie plus étendue que les travaux des chasseurs ; les secours mutuels deviennent plus nécessaires ; un plus grand nombre d'hommes sont obligés de vivre ensemble : il résulte de tout cela de plus grands progrès de l'esprit.

Quand la société est devenue encore plus nombreuse, quand les pâturages ne suffisent plus à nourrir assez de troupeaux pour que les habitants en puissent tirer leur subsistance, les hommes forcent le sol à tourner toute sa fertilité à leur avantage, & ils emploient le reste de leur in-

dustric à rendre commode leur habitation. Le terrain nettoyé offre des sentiers plus faciles, les forêts élaguées ouvrent un passage aux rayons du soleil & au fluide de l'air, les fleuves même assujettis prennent & suivent le cours qui leur est ordonné.

Les travaux de l'agriculture, bien plus compliqués que ceux de la chasse ou de la vie pastorale, donnent plus d'action aux ressorts de l'esprit ; ils empruntent des secours à d'autres arts qui leur semblent étrangers ; les fatigues d'un seul colon suffisent à nourrir plusieurs hommes : ainsi l'agriculture commande d'abord à l'industrie de travailler pour elle, & lui permet ensuite de s'occuper d'autre chose que d'elle.

La société naissante ne défriche qu'autant de terrain qu'elle en a besoin ; elle peut être voisine d'une autre société dont elle ne soupçonne pas même l'existence ; autant séparée d'elle par quelques eaux stagnantes, ou par quelques bois impénétrables, que par la vaste étendue des mers.

Un nouvel accroissement dans la peuplade l'oblige de travailler un terrain plus étendu : une portion de forêt abattue ou brûlée , un marais desséché , lui font découvrir un nouveau peuple.

Ces deux petites nations vont peut-être se détruire mutuellement ; sinon , par conquête ou par alliance , par la force des armes ou par celle du temps , les deux sociétés finiront par n'en composer qu'une.

La grandeur des états prouve leur antiquité. Placez un nombre de petits peuples dans une contrée , ils se feront long-temps la guerre : mais si l'un de ces peuples parvient à vaincre tous les autres & à ne faire plus avec eux qu'une seule puissance , elle sera bien redoutable ; car elle sera composée d'une nation victorieuse , & de nations qui , par leur valeur , auront long-temps reculé leur défaite.

Si cette nation , agrandie par ses victoires , porte la guerre chez une nation encore bien plus nombreuse qu'elle , il est à présumer qu'elle aura l'avantage :

car elle n'est composée que de soldats ; & elle va combattre un peuple dont une portion seulement fournit des soldats : elle doit sa grandeur à une longue discipline , & va combattre un peuple mal ou médiocrement discipliné.

L'ancienne Italie renfermait dans son sein une foule de petits états : les Romains employèrent plusieurs siècles à la conquérir , & bientôt après ils se virent les maîtres du monde connu.

L'antiquité ne nous offre de vastes états que dans l'Asie : ainsi les Asiatiques ont cessé les premiers d'être sauvages.

Sous les plus heureux climats de cette partie du monde , les hommes ont eu moins d'obstacles à vaincre de la part de la nature ; & s'ils ont éprouvé moins fortement le besoin de s'unir , ils en ont eu plutôt la facilité.

Ils purent , dans ces fertiles contrées , avoir acquis déjà bien des branches d'industrie , avant d'être obligés de cultiver la terre : déjà nombreux & industrieux ; tous ne furent pas attachés à la culture.

Le colon reçut , en échange de son industrie , les fruits d'une industrie différente.

Là purent naître , de l'abondance & du loisir , l'amour & le desir de plaire : & que de choses durent inspirer ces deux sentiments !

Ce sont des peuples Asiatiques qui ont éclairé l'Europe. Ils nous ont long-temps vêtus & nous ont appris à nous vêtir ; ils nous ont fait connaître les plaisirs & les commodités de la vie ; ils nous ont enseignés à ne pas attendre notre subsistance du hasard , & nous ont fait quitter nos glands amers & nos fruits sauvages pour des aliments plus doux : c'est d'eux que nous avons reçu les sciences , ou du moins leurs premiers éléments ; c'est eux qui nous ont apporté des arts encore naissans , & d'autres que nous n'avons depuis qu'imparfaitement imités.

Notre position moins favorable ne nous eût peut-être jamais permis de sortir par nous-mêmes de la barbarie : mais redevables à cette situation plus dure



le énergie qui leur est inconnue, à  
ne étions-nous leurs disciples, que  
us sommes devenus pour eux des maî-  
s dont ils n'ont pu suivre les progrès :  
nt est grande notre supériorité sur les  
abitants des autres parties de notre  
lobe !



## C H A P I T R E   X I V .

*Causes des divers Gouvernements.*

**L**ES peuples sauvages n'ont rien ou presque rien , & doivent à leur misère la plus précieuse des possessions ; celle de leur propre volonté.

Quand ils passent à la vie pastorale, soumis dès lors à des propriétés , il leur arrive souvent de l'être en même temps à des chefs.

Le gouvernement naît du moins partout avec la culture. Dès le temps du siège de Troie , les Grecs étaient cultivateurs : aussi avaient-ils un gouvernement. Quoique chacun de leurs états eût très peu d'étendue , ils étaient tous soumis à des Rois ; c'est qu'ils n'étaient pas sortis depuis long-temps de l'état de nature.

En effet , on peut établir en général que toute société très peu étendue , & anciennement policée , est républicaine ;

& que toute société nouvellement policée est monarchique, quelque étroites que soient ses limites.

Que feront des hommes encore presque sauvages, mais déjà cultivateurs, à qui les fréquentes atteintes de l'injustice font sentir le besoin d'être gouvernés? Dictent-ils eux-mêmes les loix auxquelles ils veulent se soumettre? Eliront-ils des magistrats pour remettre en leurs mains le dépôt de ces loix? Tout cela exige mille idées bien supérieures à leurs faibles vues. Ils jetteront les yeux sur l'un d'entre eux qu'ils croiront juste & sage; ils lui diront : Gouverne-nous.

Ces faibles souverains étaient despotiques, dans le sens où il n'existait d'autre loi que leurs décisions. Ils portaient un sceptre, c'est-à-dire un grand bâton, dans lequel résidait la puissance modératrice : ils en frappaient le coupable, ou celui qu'ils croyaient l'être ; & la justice était rendue.

Mais d'ailleurs on ne peut nier que l'obéissance ne fût alors renfermée dans

des bornes fort étroites. Un petit nombre de sujets, vivant presque familièrement avec le monarque, ne le regardent pas comme un dieu : pauvres & faibles, ils ne lui fournissent pas les moyens de les soumettre à un pouvoir bien formidable : car, sous le gouvernement d'un seul ou de plusieurs, c'est toujours leur propre force que les sujets prêtent au souverain.

Tout petit état devient bientôt républicain ; car lorsque tous les sujets connaissent parfaitement leur maître, il faut qu'il leur soit bien supérieur en vertus, pour qu'ils le trouvent digne de les gouverner.

Mais quand l'état a pris un grand accroissement, il passe sous la domination monarchique. Le monarque d'un grand état n'est pas exposé aux mêmes revers que le prince d'une très petite nation : ses sujets éloignés craignent la force centrale qu'il rassemble autour de lui ; & ceux qui l'environnent craignent toute la masse des forces dont ils sont entourés.

l'état est d'une étendue immense, la force du prince est si disproportionnée à celle de ses sujets, qu'il ne peut la tenir qu'au prestige ; par là même elle est immense, parceque le prestige n'a point de bornes. C'est ce que les modernes ont appelé despotisme.

On demande toujours quel est le meilleur des gouvernements : il faudrait peut-être demander lequel est possible dans les différents cas donnés.

Les citoyens d'un grand état perdent cet enthousiasme qu'on appelle amour de la patrie, comme les jeunes animaux négligent leur mère dès qu'ils ont acquis assez de force.

Quand l'amour de la patrie est éteint, chacun pense à soi : l'intérêt général est muet, l'intérêt personnel parle d'une voix impérieuse ; les vertus deviennent rares, les vices pullulent, & si les sujets font encore le bien de l'état, c'est sans avoir intention de le faire, & seulement parceque ce bien résulte nécessairement du leur.

Ainsi Montesquieu a justement placé la vertu dans les petits états que nous appellons des républiques : mais il n'a pas prétendu qu'il n'y eût pas ailleurs des citoyens vertueux.



---

## CHAPITRE XV.

### *Origine de l'esclavage & du despotisme.*

**D**EMANDERA-T-ON comment s'est établi le despotisme, & comment une multitude innombrable a pu trembler sous un seul homme ?

La cause de ce phénomène moral & politique est dans le cœur de l'homme , dans son esprit porté, suivant les circonstances, à la domination ou à la servitude : fier tyran quand il accorde, vil esclave quand il implore.

Aussitôt qu'il devint difficile de subsister à celui qui n'avait pas de possessions, l'esclavage prit naissance. Celui qui n'avait rien, chercha des secours auprès de celui qui avait quelque chose : pour payer ces secours, il fallut servir.

Nous sommes témoins du despotisme qu'exercent de faux amis sur leurs amis moins fortunés qu'eux ; c'est nous apprendre assez que l'impitoyable possesseur vendit au prix de la liberté les

bienfaits qu'il accordait au malheureux. Le premier qui fut réduit à implorer l'assistance du riche, à lui devoir la vie, trempa de larmes ameres les aliments qu'il en reçut.

Mais si cet infortuné eut des enfants, nés dans la maison du tyrannique bienfaiteur, ils durent plier sous un pouvoir encore plus dur & plus irrésistible. Ces malheureuses victimes d'une bienfaisance intéressée, pouvaient-elles résister jamais à un ascendant qui leur en avait si long-temps imposé. Pensaient-elles qu'il y aurait un jour dans leur vie où elles pourraient secouer le joug? A quelles marques devaient-elles reconnaître quand ce jour serait arrivé? Nées, élevées dans la soumission, c'était vers la soumission seule que tendaient toutes leurs idées: elles pouvaient envier le sort des hommes libres, comme le dernier des hommes envie le sort des grands & des rois; mais elles croyaient que l'indomtable nécessité leur défendait d'aspirer à cet état heureux pour lequel elles n'étaient pas nées.



Le tyran lui-même , en abusant de son pouvoir , ne croyait pas en abuser. Il était bien persuadé qu'il avait acheté ceux qu'il avait nourris , & il aurait trouvé fort injuste que des hommes qu'il avait fait vivre dans l'âge où ils lui étaient inutiles , lui fussent inutiles encore dans l'âge où ils pouvaient le servir.

Le riche que sa fortune mettait en état d'accorder beaucoup de tels bienfaits , se trouvait bientôt maître d'un grand nombre d'hommes.

Dès qu'on crut pouvoir mettre au nombre de ses possessions l'homme dont on avait soutenu les premiers ans ; on crut bientôt pouvoir acquérir justement un homme , en payant à celui qui l'avait nourri ce qu'avait coûté sa subsistance. Ces manières de posséder & d'acquérir furent consacrées par les loix , aussitôt que des loix furent portées.

L'esclavage naît donc en même temps que le cercle des besoins s'agrandit ; il naît de la multiplication de l'espèce qui rend plus difficiles les moyens de sub-

sister. Les Scythes, quoique barbares, avaient des esclaves, parcequ'ils avaient de grandes possessions qui consistaient en troupeaux.

Des enfants, dans leurs jeux, prennent de l'ascendant sur d'autres enfants de leur âge; ils se font maîtres, ils se font rois : & l'on demande l'origine de l'esclavage & du despotisme !

Si douze, si cent, si mille esclaves tremblent sous un seul maître, quelle difficulté qu'un despote fasse trembler un peuple entier ? Dès que la chaîne est attachée, on peut tant qu'on veut y ajouter des anneaux & en augmenter le poids.

L'éléphant qu'un maître a soumis lui en soumet d'autres à son tour.



---

## CHAPITRE XVI.

*On ne peut faire passer subitement un peuple de la servitude à un gouvernement modéré.*

LES principaux esclaves du despote exercent eux-mêmes un despotisme absolu sur ceux qui leur sont subordonnés ; ceux-ci à leur tour ont encore des inférieurs qu'ils accablent de leur joug ; la dernière de toutes les classes est la seule qui n'ait personne à tyranniser.

Ainsi chacun en même temps tremble & menace ; celui qui vient de crier sous le bâton , va le faire sentir à d'autres : à cet égard , il n'y a pas de gouvernement où les hommes soient plus égaux que sous le despotisme.

Comme le bâton & les fouets punissent également les fautes légères , les actions infamantes , & les crimes , il ne peut y avoir de tache d'ignominie imprimée sur celui qui a subi des punitions ;

car chacun y étant soumis à son tour ; tous les membres de l'état seraient déshonorés.

Rendez tout-à-coup à un peuple d'esclaves la liberté : pouvez-vous en même temps lui inspirer cette opinion qu'on appelle l'honneur ? En brisant les chaînes du corps, pouvez-vous imposer à l'esprit cette chaîne nouvelle ?

Vous établirez des peines pour les grands crimes : mais quelle punition infligerez-vous aux fautes moins graves ? Celui que vous condamnerez au blâme, à une amende légère, à quelques jours d'une prison douce, à une ignominie publique, sera-t-il puni ? Non, sans doute, puisqu'il n'aura point éprouvé de douleur. Flétri par l'arrêt qui le condamne, il n'appercevra pas la tache dégoûtante qui le couvre tout entier, & ne se doutera pas que ses seules approches souillent l'imprudent citoyen qui néglige de le fuir.

La honte seule est, pour l'homme qui connaît l'honneur, un supplice pire que

ort. C'est ainsi que l'opinion est le de balancer les passions les plus vives & les plus grands intérêts : on ne peut la faire naître brusque-

Il faut la semer avec soin , & attendre patiemment qu'elle germe , croisse & produise des

sur qu'un homme soit libre , sans contrainte , & qu'en même temps il agisse , & qu'il soit pressé par le besoin ; en il faut qu'il ait de cet amour de soi qui enfante l'émulation ; qu'il ne permette de voir ses égaux , ses supérieurs , forcés un jour de l'applaudir , & lui accorder ces sentiments de vénération que les grandes vertus , les talents utiles ou brillants imposent à l'orgueil révolté.

Mais sous un gouvernement despotique ce sentiment fécond en grandes choses , l'amour propre , regardé comme le plus dangereux des vices , est le plus étroitement réprimé. Là toute émulation est étouffée d'orgueil , & l'orgueil est le vice

le plus condamnable dans un esclave.

De quoi peut-il s'enorgueillir, lui qui ne possède pas seulement sa propre existence ? A-t-il en propre quelque qualité, lorsque lui-même est, suivant la constitution de l'état, un meuble ou un immeuble de son maître ? Qu'est-il ? Que doit-il être ? Ce que le despote en chef ou le despote subalterne veut qu'il soit.

Comment en faisant passer le sujet du despotisme sous le gouvernement modéré, lui fera-t-on concevoir en même temps cet amour de soi qu'il n'a point encore connu, & qui doit être désormais le principal ressort de ses actions ?

Le despotisme ne connaît d'autre ressort que l'aveugle obéissance : les grands talents sont dus au témoignage qu'on se rend de son propre génie ; témoignage qui, loin d'inspirer aucun sentiment abject, porte à se supposer à soi-même une heureuse supériorité.

Il ne faut pas confondre le despote avec le tyran. Celui-ci est toujours un monstre ; mais comme le souverain ne

peut changer qu'insensiblement la forme du gouvernement dont il tient les rênes, le despote peut être vertueux. Il peut tremper de ses larmes la chaîne dans laquelle il tient ses sujets, enchaîné lui-même par l'indomtable nécessité. Vous verrez en lui, peut-être, un tendre père entouré de ses enfants : mais tandis qu'il leur prodigue ses bienfaits & ses caresses, de féroces subalternes agitent, loin de ses yeux, les fouets déchirants de la tyrannie.

S'il veut préparer ses états à la liberté, qu'il procure à une portion de ses sujets une éducation qui les rende dignes d'être libres. Dispersés ensuite dans la nation, ils y répandront les nouveaux sentiments dont ils sont pénétrés. Tout, autour d'eux, va prendre une nouvelle manière de voir, de penser, de sentir; le mot d'honneur sera prononcé, & ne sera plus vuide de sens : à ce mot, les âmes seront fortement exaltées; tout devoir paraîtra facile, toute belle action digne d'envie, toute action basse digne d'horreur.

Mais ce grand ouvrage demande  
temps : la barriere qui sépare de la lib  
le sujet du despotisme est forte & pla  
profondément : qui tenterait brusq  
ment de l'arracher ouvrirait un abyn





---

---

## CHAPITRE XVII.

*L'esprit national regle la législation.*

EN général, il ne se fait aucun grand changement dans quelque gouvernement que ce soit, qu'il n'ait été préparé par l'esprit national.

Vous lisez dans l'histoire que la plus grande licence régnait à Sparte quand Lycurgue y donna ses loix, & qu'il eut de grands obstacles à surmonter.

Vous lisez en même temps que les principaux citoyens le seconderent, & que, sans leurs secours, il n'eût pu réussir.

Il est donc vrai que l'esprit des principaux citoyens était disposé à recevoir de semblables loix : ils prêtèrent leur force à Lycurgue qui eût été bien faible s'il avait été seul contre toute la nation.

Je crois bien entrevoir, par les loix mêmes de Lycurgue, que les Spartiates étaient alors, comme le dit l'histoire, un

peuple licencieux, & que le législateur fut tirer parti de cette licence même : mais je ne vois pas moins clairement que ce n'était pas un peuple voluptueux & amolli.

Quand Agis voulut rétablir les anciennes loix, il trouva des obstacles insurmontables ; ni sa vertu, ni son diadème ne furent respectés : il périt jugé, condamné par ses propres sujets. C'est que l'esprit d'un seul homme luttait alors contre l'esprit de toute une nation, & il devait absolument succomber.

Il est impossible de changer tout-à-coup les habitudes & la manière de penser des hommes. Le législateur n'a que sa force individuelle, & ne peut seul l'emporter sur tous. Que Solon eût proposé aux Athéniens les loix de Sparte, on se serait moqué de lui : qu'on les eût proposées aux Perses, on se serait fait massacrer.

Si l'on voulait soumettre au despotisme oriental un peuple accoutumé au gouvernement modéré, je ne craindrais pas qu'il

qu'il tombât dans les fers ; mais il pourrait bien tomber pour un temps dans les malheurs de l'anarchie.

Loin que l'esprit national puisse être subitement changé par une loi, s'il se fait dans cet esprit un changement sensible, la législation se courbera du côté vers lequel penche l'opinion.

L'opinion publique peut être changée par un nouveau genre d'éducation, par l'instruction ou l'ignorance, par de nouveaux usages, de nouvelles mœurs, de nouvelles découvertes, par l'augmentation ou la diminution des richesses, par leur différente distribution, par un commerce plus étendu ou plus resserré, par l'ascendant que de certains corps peuvent perdre ou acquérir.



## CHAPITRE XVIII.

*Influence de la culture des terres sur les progrès de l'esprit.*

**L**A culture des terres en rapprochant les hommes, en les renfermant, les pressant dans le moindre espace qu'ils puissent occuper, les oblige à se communiquer sans cesse entre eux : ce rapprochement contribue, plus qu'aucune autre cause, aux progrès de leur industrie & de leur intelligence.

Il est vrai qu'aux premières époques de cette étroite union, ils n'auront encore exercé que les arts de première nécessité ; mais ces arts, pour un peuple agriculteur, ont déjà quelque étendue, & n'en supposent pas moins dans ses idées. Instrumens du labourage, machines nécessaires pour exprimer de certaines substances des liqueurs spiritueuses, observations sur le cours des saisons, connaissance de la différente nature des terrains, étude

de la maniere d'élever , de nourrir des animaux domestiques , de leur conserver , de leur rendre la santé , construction d'édifices pour retirer le laboureur & ses bestiaux , ses ustensiles & sa moisson : que de branches d'une industrie encore naissante ! Qu'ils étaient admirables ces premiers colons dont les travaux nous sembleraient méprisables ! Leurs pratiques grossières , leurs observations imparfaites conduisirent leurs neveux à des observations plus fines , à des travaux plus compliqués.

Peut-être ne fit-on que de bois les focs des premières charrues ; mais la culture perfectionnée suppose l'emploi des métaux. Cependant c'est avec les métaux eux-mêmes que l'on creuse les mines qui les recellent : si l'on put s'en procurer avant l'exploitation des mines , c'est qu'ils étaient fournis par les volcans qui en vomissent quelquefois de fortes masses , par les eaux qui en roulent des parcelles , par les secousses de la terre qui déchirent les entrailles des rochers.

Ces premiers métaux employés firent sentir la nécessité de s'en procurer d'autres. On perça les montagnes jusqu'à d'immenses profondeurs, on y creusa des galeries tortueuses ; des forêts furent transportées dans les entrailles de la terre pour soutenir des voûtes mal suspendues sur les têtes des travailleurs ; la chymie prit naissance pour séparer le métal des matières étrangères qui l'enveloppent & le déguisent ; tous les arts dont la métallurgie emprunte les secours naquirent du besoin de rendre la terre féconde.

Les arts inventés firent naître le commerce : le peuple industrieux fournit les produits de son travail à ses voisins qui avaient moins d'industrie ou de ressources.

Le commerce suppose la nécessité de se rendre compte à soi-même , & de se représenter , au besoin , des objets absents ou déjà consommés. Tracer la figure de ces objets , c'était une opération lente , difficile , insuffisante : il fallut inventer des signes faciles à tracer & qui

fussent, pour l'esprit, une sorte d'équivalent des choses qu'ils représentaient : ces signes sont l'écriture ; elle a dû être inventée par un peuple commerçant.

C'est encore un peuple commerçant qui le premier éprouva le besoin de faire des calculs ; c'est donc lui qui en inventa l'art. Il eut besoin de représenter les nombres par les signes les plus propres à se combiner entre eux : aussi les chiffres que nous appellons arabes ont-ils été inventés par les Indiens, peuple très anciennement industriel, & par conséquent livré très anciennement au commerce.

Dans les premiers temps où la culture eut rassemblé les hommes, chacun d'eux fit en particulier très peu d'acquisitions intellectuelles, très peu de découvertes dans l'industrie : mais dans le cours des siècles, la masse de ces découvertes devint immense ; tel homme, peu capable de penser par lui-même, se rendit alors utile, & mérita de l'estime, en gravant dans sa mémoire ce qu'on avait pensé avant lui.

La poésie, la musique, la danse étaient nées dans les forêts, au milieu de leurs sauvages habitants : elles se perfectionnèrent dans la vie policée, parcequ'on eut plus de temps à donner au plaisir, & plus d'occasions de se rassembler.

Plus les besoins s'étendirent, plus on eut souvent recours à l'aide de ses semblables : il fallait les persuader, & l'éloquence naquit.

On n'avait encore eu de l'esprit que pour le besoin ; on en eut pour plaire. Ceux qui n'entrèrent pas dans la lice des combats d'esprit, voulurent en jouir, & bientôt après les juger : d'abord tout leur sembla beau ; mais à force de comparer les défauts & les beautés, ils acquirent du goût.

Le goût fut sur-tout le partage des peuples qui se communiquèrent le plus fréquemment entre eux dans les places, dans les assemblées, dans les maisons : car le goût n'étant autre chose qu'un jugement, il se perfectionne par la comparaison fréquente des jugements divers.

Mais toute la délicatesse du goût ne



peut être connue que par les peuples qui se communiquent davantage avec le sexe le plus délicat.

Chez les peuples peu communicatifs, chacun travaille à sa manière, & , en quelque sorte, pour lui seul. N'étant point éclairé par les critiques sévères, par le commerce mutuel des esprits, par les applaudissements immédiatement reçus, on sent l'impulsion du génie, mais on connaît peu les convenances. Les ouvrages sont découfus, & les idées tantôt simples jusqu'à la puérilité, & tantôt élevées jusqu'au gigantesque.

Quand le travail a produit l'abondance, quand les arts & les talents sont cultivés, le luxe prend naissance. Nous n'en faisons pas l'éloge, nous en considérons les effets. Le riche a recueilli, il veut jouir. De vastes monuments s'élèvent, de superbes palais sont construits : d'ingénieuses imitations de la nature en font l'ornement ; des eaux qui s'élèvent dans les airs, qui tombent en cascades, ou qui, resserrées dans des canaux, pren-

nent le cours que l'artiste leur a prescrit, donnent la vie à ce spectacle immobile. Combien d'arts de l'esprit & de la main ont contribué à ces merveilles ! Connaissance des belles proportions , de la régularité des formes , étude profonde de la nature extérieure , recherches sur les forces mouvantes , en un mot toutes les parties qu'embrassent l'architecture , la sculpture , la peinture & des parties considérables de la physique & des mathématiques. Quelques-unes de ces découvertes prêtent ensuite des secours à l'agriculture , étonnée de devoir quelque reconnaissance à des superfluités.

Le palais est construit : combien d'autres arts travaillent à l'ameublement de ce bel édifice , & aux vêtements de son possesseur ! Toutes les fabriques , tous les métiers sont mis en œuvre. L'œil attentif, qui suit ces opérations diverses , voit une chaîne de secours mutuels que les arts accordent aux arts & les sciences aux sciences. Les métaux , les cristallisations arrachées au sein de la terre , brillent sous

mille formes nouvelles. L'artiste ne cherchait qu'à satisfaire les caprices du riche : il a décomposé la nature, arraché son voile & surpris ses secrets.

Mais une seule contrée ne peut fournir tant de richesses : il faut voler au-delà des mers, braver & maîtriser deux éléments également perfides. De-là les étonnants progrès de la science des calculs, de la géométrie, de l'astronomie. L'avare navigateur n'allait chercher que des richesses ; il trouve des connaissances nouvelles, des découvertes ingénieuses, de nouveaux procédés, de nouveaux arts, qu'il rapporte dans sa patrie. Ainsi les besoins factices rendent encore de nouveaux services aux premiers besoins : ainsi l'esprit humain, qui semblait s'égarer au milieu de brillantes bagatelles, s'élève à une hauteur sublime où il est étonné de lui-même.

FIN.

---

## FAUTES A CORRIGER.

### Page. ligne.

54. 24. cruels , lisez , cruels.  
62. 17. effacez cette.  
113. 13. bord , lisez , bords.  
145. 24. de celle de , lisez , de celle des.  
176. 26. les , lisez le.  
177. 1. les , lisez , le.  
187. 15. hom , lisez , hommes.  
215. 11. serait-on héros, lisez serait-on un héros.  
251. 10. le plus d'égard, lisez, le plus d'égards.  
353. 11. penées, lisez, pensées.  
363. 11. fais , lisez , fait.  
387. 1. je fais , lisez , je fais.  
407. 4. frappé, lisez , frappée.
- 

## A P P R O B A T I O N.

**J'**AI lu par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux un imprimé qui a pour titre : *l'Homme Moral, où les Principes des Devoirs*, &c. par M. LEVESQUE. Cet Auteur , déjà connu par plusieurs savantes productions littéraires , après avoir fidèlement décrit dans cet Ouvrage la marche de la nature dans les différents degrés par où elle a conduit l'homme à l'état social, indique à celui-ci , dans autant de besoins , autant de pressants motifs des devoirs qu'il a à remplir envers ses semblables. Il m'a paru d'ailleurs aussi juste dans l'application de ses principes, qu'exact dans leur énoncé : ce qui me fait croire que ce fruit de son zèle patriotique sera favorablement accueilli de tout Lecteur judicieux & sensé. Donnée à Paris ce 12 Décembre 1783.

LOURDET, *Professeur Royal.*

## PRIVILEGE GÉNÉRAL.

LOUIS, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre : A nos Amés & Féaux Conseillers, les Gens tenants nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand Conseil, Prevôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenants civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra : SALUT. Notre amé le sieur LEVESQUE Nous a fait exposer qu'il desireroit faire imprimer & donner au Public un Ouvrage de sa composition, intitulé : *l'Homme Moral, ou les Principes des Devoirs, suivis de quelques Opuscules moraux*, s'il Nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Privilege à ce nécessaires. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'Exposant, nous lui avons permis & permettons de faire imprimer ledit Ouvrage autant de fois que bon lui semblera, & de le vendre, faire vendre par-tout notre Royaume. Voulons qu'il jouisse de l'effet du présent Privilege, pour lui & ses hoirs à perpétuité, pourvu qu'il ne le rétrocède à personne ; & si cependant il jugeoit à propos d'en faire une cession, l'acte qui la contiendra sera enregistré en la Chambre Syndicale de Paris, à peine de nullité, tant du Privilege que de la cession ; & alors par le fait seul de la cession enregistrée, la durée du présent Privilege sera réduite à celle de la vie de l'Exposant, ou à celle de dix années, à compter de ce jour, si l'Exposant decède avant l'expiration desdites dix années. Le tout conformément aux articles IV & V de l'Arrêt du Conseil du trente Août 1777, portant Règlement sur la durée des Privileges en Litteraire. Faisons défenses à tous Imprimeurs, Libraires, & autres personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangère dans aucun lieu de notre obéissance ; comme aussi d'imprimer, ou faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter, ni contrefaire ledit Ouvrage, sous quelque prétexte que ce puisse être, sans la permission expresse & par écrit dudit Exposant, ou de celui qui le représentera, à peine de saisie & confiscation des exemplaires contrefaits, de six mille livres d'amende, qui ne pourra être modérée, pour la première fois, de pareille amende & de déchéance d'état en cas de récidive, & de tous dépens, dommages & intérêts, conformément à l'Arrêt du Conseil du trente Août 1777, concernant les contrefaçons. A la charge que ces Présentes seront enregistrées

sont au long sur le Registre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles ; que l'impression dudit Ouvrage sera faite dans notre Royaume, & non ailleurs, en beau papier & beaux caractères, conformément aux Réglements de la Librairie, à peine de déchéance du présent Privilege ; qu'avant de l'exposer en vente, le manuscrit qui aura servi de copie à l'impression dudit Ouvrage, sera remis dans le même état où l'approbation y aura été donnée, es mains de notre très cher féal Chevalier, Garde des Sceaux de France, le Sieur HUE DE MIROMESNIL, Commandeur de nos Ordres ; qu'il en sera ensuite remis deux exemplaires, dans notre Bibliothèque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, un dans celle de notre très cher & féal Chevalier Chancelier de France, le Sieur DE MEAUPOU, & un dans celle dudit Sieur HUE DE MIROMESNIL : le tout à peine de nullité des Présentes ; du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Exposant, & ses hoirs pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie des Présentes, qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Ouvrage, soit tenue pour dûment signifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amés & féaux Conseillers, Secrétaires, foi soit ajoutée comme à l'original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent sur ce requis, de faire pour l'exécution d'icelles, tous actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant clameur de Haro, Charte Normande, & Lettres à ce contraires. CAR tel est notre plaisir. DONNÉ à Versailles le dix-septieme jour du mois de Mars, l'an de grace mil sept cent quatre-vingt-quatre, & de notre regne le dixieme. Par le Roi, en son Conseil.

Signé, LEBEGUE.

*Registré sur le Registre XXII de la Chambre royale & syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, n°. 3116, fol. 55, conformément aux dispositions énoncées dans le présent Privilege ; & à la charge de remettre à ladite Chambre les huit exemplaires prescrits par l'article CVIII, du Règlement de 1713. A Paris le dix-neuf Mars 1784.*

VALLEYRE jeune, Adjoint.

59603648

1800







